



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

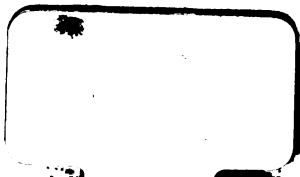
About Google Book Search

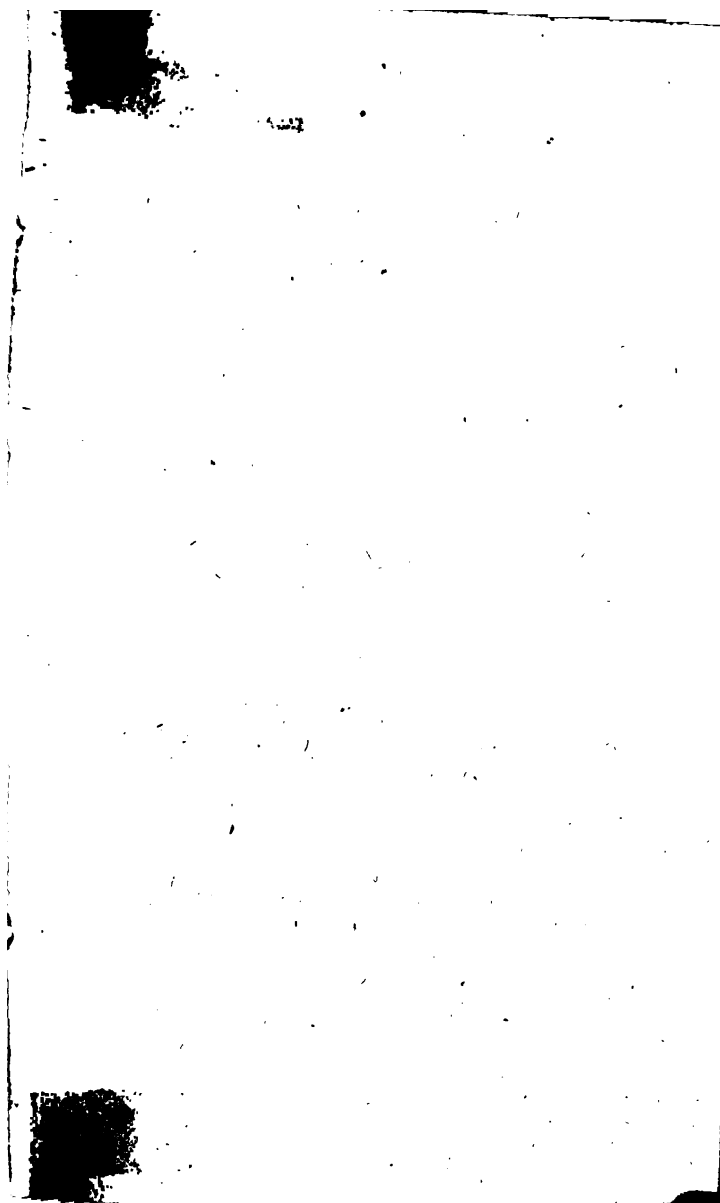
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

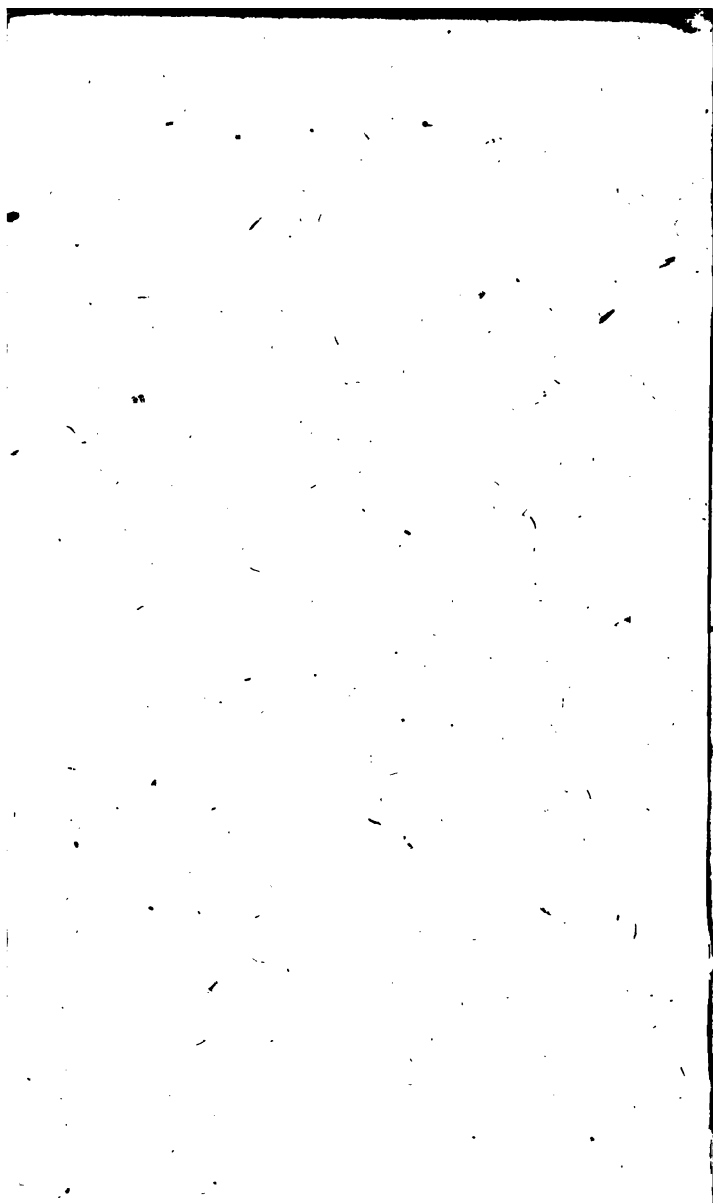




Vol. Engl. II. A. 5







LES

CHRONIQUES

ÉCOSSAISES.

On trouve chez les mêmes Libraires :

AGNÈS DE MERANIE, 4 vol. in-12. 10 f.

DYOMUS, 5 vol. in-12.

12 f. 50 c.

GEORGES LE TERRIBLE, par ma-
dame de Choiseuil-Meuse, 3 vol.
in-18.

7 f. 50 c.

SOUS PRESSE,

CHRISTIAN DE LUNEBOURG, par l'auteur
des CHEFS ECOSSAIS, MISS JEANNE POR-
TER, et traduit par le Traducteur des Romans de
sir Walter Scott.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARENCIÈRE, N° 5.

LES
CHRONIQUES
ÉCOSSAISES,

CONTENANT

LES ANNALES DE LA PAROISSE ET
LE PRÉVOT.

PAR M. GALT,

AUTEUR DE SIR ANDRÉ WYLIE, DES LAIRDS DE
GRIPPY, etc., etc.

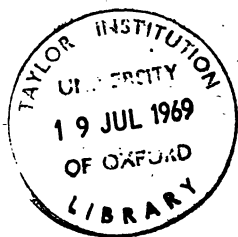
TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DES ROMANS DE SIR
WALTER SCOTT.

TOME SECOND.

PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 49.

1824.



INTRODUCTION.

PENDANT une excursion que nous fîmes il n'y a pas long-temps dans l'ouest de l'Ecosse, pour y aller voir quelques anciens amis, nous passâmes quelques jours chez mistress Pawkie, veuve du prévôt de ce nom, qui eut trois fois l'honneur d'être nommé premier magistrat de la ville de Gudetown. Depuis la mort de son digne mari, et l'établissement de la dernière de ses filles, mistress Jenny, qui avoit épousé l'année précédente M. Caption, greffier aux sceaux, elle jouissoit tranquillement, comme elle nous le dit elle-même, de l'aisance que lui assurait la fortune que le brave homme avoit amassée à force de peines et d'industrie.

Notre conversation roula naturelle-

ment sur divers objets, et entre autres nous discourûmes long-temps sur les divers changemens avantageux qui avoient eu lieu tant dans la ville que dans les environs, depuis que nous n'étions venus dans ce bourg royal. Cela conduisit la veuve à nous faire quelques complimens sur la part que nous avions eue à la mise au jour de cet excellent ouvrage intitulé : *Les Annales de la paroisse de Dalmaïling*; et elle ajouta qu'elle avoit un manuscrit écrit de la propre main de feu son mari, le Prévôt, et rempli de choses à son avis beaucoup plus curieuses, et de beaucoup plus grande importance pour le monde entier, qu'aucun des ouvrages auxquels nous avions travaillé jusqu'alors.

Connoissant la vénération que mistress Pawkie avoit eue pour son mari pendant sa vie, nous devons avouer

que les éloges qu'elle donnoit au manuscrit qu'il avoit laissé ne nous convainquirent pas entièrement qu'il méritoit beaucoup d'attention. Cependant nous ne pûmes nous dispenser, par politesse, de montrer le plus grand désir de voir cet ouvrage, et ce ne fut pas sans hésiter un peu que la digne veuve nous le remit en main.

Qu'on juge donc de la nature de l'émotion que nous éprouvâmes, quand après en avoir parcouru quelques pages, dont l'écriture étoit fort belle, nous reconnûmes que les louanges qu'avoit données mistress Pawkie aux travaux littéraires de son défunt mari, n'étoient rien moins qu'exagérées. Notre surprise fut telle, que nous ne pûmes nous empêcher de lui assurer sur-le-champ, et dans les termes les plus forts, que le plaisir que devoit procurer la lecture d'un pareil ouvrage lui faisoit

un devoir de ne pas perdre un instant pour en faire jouir le public. Nous nous étendîmes ensuite sur les qualités rares et précieuses du vénérable Prévôt, panégyrique qui fut une musique délicieuse pour les oreilles de sa veuve; et, pour conclusion, nous lui fîmes sentir le plus délicatement possible que nous serions très-flattés de devenir l'humble instrument chargé de faire connoître à l'univers un trésor enrichi de tous les fruits de la sagesse et de l'expérience; et ce fut ainsi que, grâce à une certaine dose de flatterie judicieusement administrée, à des sollicitations pressantes, et à la proposition indirecte que nous lui fîmes de partager avec elle les profits de cette entreprise, nous réussîmes à obtenir de mistress Pawkie la permission d'emporter à Edimbourg le précieux manuscrit, pour le mettre en état de

paraître sous les yeux du public.

Une fois possesseur de cet inestimable volume, nous ne perdîmes pas un moment pour le lire. C'étoit une suite de notes détachées, étant une sorte de précis historique des scènes intéressantes et des affaires importantes auxquelles le Prévôt avoit pris part personnellement pendant sa longue carrière dans la magistrature. Nous remarquâmes pourtant que la liaison des notes qu'il avoit rédigées sur les principaux événemens publics de sa vie, étoit quelquefois interrompue par la relation de faits particuliers qui n'auroient rien de bien intéressant pour la généralité du public, et nous jugeâmes qu'en arrangeant l'ouvrage pour l'impression, il seroit à propos d'en élaguer ces superfluités, afin de conserver la suite de la relation historique.

Mais, en faisant ces suppressions, nous avons religieusement respecté le texte de l'auteur, et en félicitant le monde entier de l'addition qui va être faite à la masse des connoissances publiques, nous pouvons aussi nous applaudir nous-même d'avoir réussi à resserrer cet ouvrage dans de justes bornes, et d'en avoir joint les membres épars d'une manière plus suivie. Cette tâche n'étoit pas très-facile, et il n'y a que les éditeurs de mémoires autographes d'autres grands hommes qui puissent convenablement l'apprécier.



LE PRÉVÔT.

CHAPITRE PREMIER.

Mesures préparatoires.

PERSONNE ne peut nier qu'un homme qui a atteint trois fois le poste le plus élevé auquel il puisse prétendre dans sa situation, n'ait le droit d'entrer dans le détail des voies de discrétion et de prudence par lesquelles il a réussi à se mettre tellement au-dessus du commun de ses concitoyens et de ses contemporains. C'est même un devoir qu'a droit de réclamer de lui la généralité du genre humain ; car la conduite des hommes publics , comme on l'a dit bien souvent avec raison, est une sorte de propriété publique ; et toutes leurs paroles , toutes leurs actions ,

ont été regardées dans tous les siècles comme des choses d'intérêt national.

C'est donc après y avoir mûrement réfléchi, que j'ai conçu combien il pouvoit être important pour la postérité de savoir par quels moyens je suis parvenu trois fois à devenir l'instrument représentant le pouvoir suprême et l'autorité souveraine de sa majesté dans le bourg royal de Gudetown, et comment je me conduisis dans ce poste honorable et brillant, de manière à mériter l'approbation de mes supérieurs dans l'administration de l'état, à obtenir le respect de mes concitoyens, et à inspirer une terreur salutaire aux malveillans. Cependant, pour ne pas descendre dans des circonstances trop minutieuses, j'ai dessein de me borner à l'histoire de ma vie publique, et c'est pourquoi je ne remonterai pas plus haut que l'époque où je commençai à faire des affaires pour mon propre compte, après être resté chez M. Remnant un an de plus que ne m'y obligeoit mon brevet d'apprentissage. C'étoit un des hommes les plus en crédit dans notre bourg, et il mourut re-

vêtu de la charge honorable de trésorier de la ville, regretté de tous ceux qui connoissoient ses excellentes qualités.

Dans sa jeunesse, et lorsque le luxe et la prospérité publique n'avoient pas encore pris tout l'accroissement qu'on leur voit aujourd'hui, M. Remnant exerçoit la profession de tailleur, et ce métier l'appeloit souvent dans les maisons de tous les lairds des environs, ce qui lui procura la connoissance du monde, beaucoup mieux qu'il n'auroit pu l'espérer dans sa situation. Avec le temps, il mena une vie plus sédentaire, et lorsque j'entrai chez lui en qualité d'apprenti, il avoit trois ouvriers régulièrement employés, et tenoit en outre une boutique de draps. Ce n'étoit pas tant pour me faire apprendre le métier de tailleur, que mes parens m'avoient placé chez lui, que pour me donner une idée de la tenue d'une boutique; car ils me destinoient au commerce de draps, et avoient dessein que j'y joignisse la mercerie. Un de mes oncles, qui avoit été cantinier dans l'armée du général Wolfe, qui avoit pris Québec en Amérique, m'avoit laissé un legs

de trois cents livres sterling, parce que je portois le même nom que lui ; et c'étoit une considération pour entreprendre , en temps convenable, quelque commerce qui pût me valoir honneur et profit.

En conséquence, comme je l'ai déjà dit, après avoir resté avec M. Remnant un an au delà de mon apprentissage, je louai une boutique au coin de la place de la croix, faisant face à la prison, environ un mois avant la foire d'été, et en ayant orné la devanture d'une manière convenable, je l'ouvris le premier jour de la foire, avec un assortiment de marchandises les plus belles pour le goût, la qualité et la variété, qu'on eût jamais vues à Gudetown. L'été suivant, voyant par mes livres que j'étois en train de bien faire mes affaires, j'épousai ma femme. Elle étoit fille de mistress Broderip, qui tenoit la principale auberge d'Irville, et qui mourut à la chute des feuilles de l'année suivante, nous laissant un œuf bien doré que nous eûmes soin de bien couvrir, et ce ne fut pas sans profit.

Me trouvant ainsi établi sur un bon pied,

et ayant une boutique bien achalandée, je ne tardai pas à penser que je devois jouer un rôle dans le monde ; mais avant de jeter mes filets, j'eus grand soin de regarder autour de moi, et je m'arrangeai de manière à me faire solliciter, au lieu d'avoir à solliciter les autres ; car je me souvenois d'avoir souvent entendu dire à M. Remnant qu'il n'étoit pas dans la nature de l'homme de voir avec plaisir un voisin s'élever au-dessus des autres, comme de lui-même.

Je pris donc un air cordial et obligeant avec toutes mes pratiques, et en général avec tous les habitans du bourg, trouvant quelquefois à dire le mot pour rire aux mendiens mêmes, qui l'écoutoient avec autant de plaisir qu'ils auroient reçu un bawbie (1) ; et ce n'est pas que j'aie jamais été ce qu'on pourroit appeler un plaisant, mais je n'étois pas non plus sans avoir des dispositions en ce genre, à ma manière. Quoi qu'il en soit, ma renommée m'obtint de la popularité dans le

(1) Petite monnoie de cuivre.

(Note du Trad.)

bourg ; et le vieux John Alpha , le libraire , qui n'étoit pas gauche , disoit souvent qu'on faisoit de meilleures plaisanteries tous les jours de la semaine dans la boutique de James Pawkie , qu'il ne s'en débitoit le samedi soir chez Thomas Curl le barbier.

CHAPITRE II.

Pronostics.

IL m'étoit facile de voir que la conduite prudente que j'avois adoptée à l'égard du public produisoit les bons fruits que j'en attendois. Les voisins qui étoient en querelle me prenoient pour arbitre, et je devins une sorte d'oracle; auquel on s'en rapportoit plus volontiers qu'à la loi ; ce qui n'est pas bien étonnant , puisqu'il n'en coûtoit ni frais ni dépens pour obtenir ma décision. Mais ce qui me convainquit plus que toute autre chose que la marche que je suivois me conduiroit à un résultat avantageux , ce fut que les gens d'un certain âge qui venoient dans ma boutique pour causer des nouvelles du jour, publiques ou particulières, et répéter les *on dit* de la ville, m'appeloient, en hadi-

nant agréablement, bailli et milord, ce qui me parut un symptôme de prévoyance dans leur esprit, annonçant l'élévation à laquelle j'étois prédestiné. Ce fut ce qui, joint au don particulier que j'avois de connoître le caractère des hommes et de pénétrer leurs pensées, m'encouragea à me livrer avec confiance à l'espoir de m'élever un jour au grade le plus éminent, comme cet ouvrage le manifestera, et comme le prouveront les incidents qui y seront rapportés.

Il ne m'arriva pourtant rien de particulier jusqu'à la naissance du second de mes enfans, ma fille Sara, au baptême de laquelle j'avois invité, entre divers parens et amis, sans parler du ministre, un cousin de mon père, M. Alexandre Clues, qui étoit alors *deacon* (1) de sa corporation, homme puissant dans son état, et qui avoit beaucoup d'influence dans le conseil de la ville, influence qu'il méritoit d'avoir, attendu

(1) Littéralement *deacon* signifie diacre. Mais c'est aussi le titre que porte en Ecosse le chef de chacun des corps de métiers. (Note du Trad.)

son grand discernement, et la connoissance parfaite qu'il avoit de toutes les affaires de son corps. M. Clues donc, tandis que nous étions assis autour d'un bol de toddy, (1) dit que le moment viendrait où le conseil de la ville jetteroit les yeux sur moi pour remplir la première place qui y deviendrait vacante; et le docteur Swapkirk, qui étoit alors notre ministre, et qui avoit officié en cette occasion, ajouta que c'étoit un événement qui, dans le cours des choses, ne pouvoit manquer d'arriver, attendu que j'avois le caractère calme et la sagacité d'esprit qui convenoient à un magistrat. Je n'étois nullement fâché de les entendre parler ainsi, mais je répondis avec adresse que je n'avois pas le temps de gouverner les autres, et qu'il seroit plus avantageux au conseil de la ville de s'adjoindre une plus vieille tête que la mienne, quand il arriveroit une vacance dans son sein.

En cet endroit de la conversation, mis-

(1) Espèce de punch fait avec de l'eau-de-vie de grains.

(Note du Trad.)

tress Pawkie, mon épouse, qui étoit assise dans son grand fauteuil, au coin du feu, la tête appuyée sur un oreiller, car elle étoit encore dans les premiers jours de ses couches, s'écria :

« Eh non, eh non, mon mari, il ne faut pas faire ainsi la petite bouche. Tout le monde sait comme moi que vous visez à la magistrature. Cela est aussi clair que l'eau d'une source, et je ne vous laisserai pas tranquille que vous n'ayez fait de moi la femme d'un bailli. »

J'aimois assez à voir en mistress Pawkie ce sentiment de noble ambition, cependant je lui répondis : « Il ne faut pas chercher à étendre les bras plus loin que votre manche ne vous le permet, ma femme ; nous avons encore bien des jours à compter avant de pouvoir songer à des dignités. »

Ce discours, dont j'avois bien calculé l'effet, fit comprendre au Deacon Clues que je ne refuserois pas un honneur qui me seroit offert, et me conserva un extérieur de modération et d'humilité.

Il y avoit pourtant, parmi les personnes

invitées, une vieille commère qui ne manquoit pas de malice, une mistress Sprowl, veuve d'un magistrat; et elle s'écria tout haut :

« Deacon Claes, Deacon Clues, je vous engage à ne pas croire un mot de tout ce que M. Pawkie vient de dire, car c'étoit précisément comme cela que mon défunt mari avoit coutume de parler pour se faire prier d'accepter ce qu'il mouroit d'envie d'avoir. Ainsi faites-le entrer dans le conseil aussitôt que vous le pourrez, nous savons tous qu'il fera honneur à la place, et je vous propose la santé de M. le futur bailli Pawkie ».

Chacun s'empressa de lui faire raison, au grand divertissement de toute la compagnie. Cependant il ne résulta rien de cet incident, pour le moment; mais cela fit travailler et fermenter tous les esprits, de sorte qu'avant qu'il y eût aucune place vacante dans le conseil, on s'habituait à ne regarder comme devant naturellement remplacer le premier de ses membres qui seroit appelé dans un meilleur monde.

CHAPITRE III.

Chant funèbre.

DANS le cours de l'été qui suivit le baptême dont j'ai donné les détails dans le chapitre précédent, le bailli Mucklehose vint à mourir, et comme c'étoit un homme respecté depuis long-temps, on lui fit de grandes funérailles. Toutes les chambres de sa maison étoient remplies de compagnie, et il arriva que, dans la confusion, il n'y avoit, dans celle où je me trouvois, ni ministre, ni ancien, pour prononcer le bénédicité, quand M. Shavings, l'entrepreneur du convoi, vint avec ses aides pour présenter le vin et les gâteaux, suivant l'usage. Il en résulta un moment de panse, car tous ceux à qui il s'adressa, n'étant pas accoutumés à faire la prière en public s'en excusèrent l'un après l'autre,

Sur quoi M. Shavings, se tournant vers moi, dit : — M. Pawkie , j'espère que vous ne me refuserez pas !

J'avois remarqué, pendant tout ce temps, que la plupart des refus qui lui avoient été faits, avoient eu pour cause une mauvaise honte, une sorte de timidité gauche, plutôt qu'une véritable modestie et une sage défiance de soi-même, de sorte que, sans chercher de belles phrases pour m'excuser , je prononçai sur-le-champ une prière et je le fis de telle manière que je pus voir qu'elle faisoit impression. M. Shavings étoit alors Deacon de la corporation des charpentiers, et étant très-satisfait de ma conduite en cette occasion, il en parla le soir même avec beaucoup d'éloges dans l'assemblée de son corps ; et comme je le sus par la suite, tous ceux qui étoient présents pensèrent que le conseil ne pouvoit mieux faire que de me choisir pour remplir la place vacante. En un mot, pour ne pas allonger sans nécessité le fil de ma narration, je fus nommé au conseil, tant par l'influence puissante du Deacon Shavings, que par le crédit de mes autres amis, et un peu aussi grâce à la

modération et à la prudence dont j'avois fait preuve en me frayant secrètement un chemin vers cet honneur.

Ayant obtenu un siège dans le conseil, je sentis que je devois agir avec circonspection pour obtenir une secrète prépondérance sur les autres, et pouvoir dominer sur eux sans qu'ils s'en doutassent, ce qui est le grand mystère de la politique. Dans ce dessein, je passai un certain temps sans prendre une part active aux délibérations; mais j'écoutois avec une attention constante, laissant ouvertes les portes de mon entendement et les fenêtres de ma prévoyance; de sorte qu'avec le temps, je parvins à savoir lire parfaitement dans le fond des pensées de tous les conseillers, et quand ils faisoient un long circuit pour arriver à leurs fins, je ne me trompois guère en devinant à quoi ils en vouloient venir. Ce fut par-là que je découvris bientôt que, quoique ce fût la coutume de donner des raisons tirées de l'intérêt de la communauté pour toutes les mesures qu'on proposoit, chacun avoit ses motifs particuliers pour les faire adopter.

Cependant chacun d'eux ne savoit pas toujours cacher assez adroitement les motifs qui le faisoient agir, et l'on voyoit quelquefois le pied fourchu de l'intérêt personnel se montrer sous la robe du bien public. Je n'avois donc à suivre qu'une marche droite et ferme pour l'emporter sur leurs intrigues et leur astuce, et c'étoit de prendre véritablement et en toute sincérité les intérêts de la communauté pour le but constant de toutes mes démarches, et de ne jamais m'en écarter d'un pas, quelque profit qui pût en résulter pour moi-même. Je m'appliquai donc à me conduire avec un désintéressement uniforme, et quoique je ne puisse nier que les charges dont j'ai été revêtu ne m'aient été de quelque avantage, tant à moi qu'à ma famille, il n'existe personne qui puisse m'accuser d'avoir jamais dévié de ma droiture et de mon intégrité naturelles, en quoi que ce fût qui concernât le bien de la ville et du public, pour arriver à un but qui me fût particulier.

Il se passa pourtant quelque temps avant que je pusse profiter de mes connoissances

et de mes observations de manière à opérer, d'une manière efficace, une réforme dans l'administration de la ville. Je voyois parfaitement que je ne pouvois faire le bien qu'après avoir subjugué les deux grandes factions qui divisoient le conseil, comme on pouvoit le dire, l'une étant fortement prononcée pour le parti du ministère, et l'autre ayant un penchant non moins décidé pour celui de l'opposition. Sans dire un mot à personne de mes projets, je ceignis mes reins pour cette entreprise, je poussai vigoureusement à la roue, et je continuai mes efforts jusqu'à ce que j'eusse fait arriver le char au haut de la colline, c'est-à-dire jusqu'à ce que j'eusse réduit le conseil à un état de soumission au bon plaisir et à la volonté de sa Majesté. Car je considérois tous les magistrats inférieurs comme les agens et les organes de l'autorité Royale, tenant leurs pouvoirs du souverain, et les exerçant en son nom. Les moyens que j'employai pour y réussir feront le sujet d'un autre chapitre; après quoi mon intention n'est pas de parler davantage de mes principes et de mes opi-

nions : je me bornerai à noter le cours naturel des choses, et à dire un mot des affaires dans lesquelles j'étois appelé à jouer un rôle qui n'exigeoit pas peu de soins et de vigilance.

CHAPITRE IV.

Le guild (1).

LORSQUE, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent, j'eus amené à maturité ma connoissance individuelle de tous les membres qui composoient le conseil, je commençai à regarder autour de moi pour chercher les moyens d'en obtenir un résultat satisfaisant. Mais j'y trouvai une grande difficulté, et elle venoit de la conduite politique de M. André Mac Lucre, doyen de notre guild, dignité qu'on auroit pu croire qu'il possédoit à vie car il y avoit déjà bien des années qu'il en étoit revêtu, ce qui

(1) *Guild* est le nom qu'on donne en Ecosse aux chefs de chaque corporation des arts et métiers.

- *Note du trad.*

faisoit venir l'eau à son moulin, comme le disoient ses adversaires.

Il est bon de savoir ici que, dans un temps bien reculé, sous le règne de la reine Anne, à ce que j'ai entendu dire, lorsque l'union des deux Royaumes fut bien consolidée, le doyen de notre guild avoit été chargé, pour une raison ou pour une autre, de la location des terres de la ville. Ce droit avoit passé à ses successeurs, et l'on prétendoit, pour ne point mal parler de M. Mac Lucre en particulier, que lors des renouvellemens des baux, ils y avoient tous trouvé leur compte, en se faisant, comme on dit, graisser la main par les fermiers. Cet usage me sembloit exiger une réforme, mais je prévoyois fort bien que je n'y réussirois qu'autant que M. Mac Lucre sortiroit de place et que je lui succédrois. C'étoit là la grande difficulté, car, par le laps de temps, il en étoit, en quelque sorte, devenu comme propriétaire, et je savois qu'il avoit grand intérêt à s'y maintenir.

Néanmoins, tant pour le bien public, que par égard pour moi-même, je résolus de

mettre la main au plat avec le doyen ; d'autant plus que je savois que les baux expiroient dans trois ou quatre ans , et que ce ne seroit pas peu de chose pour le magistrat qui seroit chargé de les renouveler. Je me gardai pourtant bien de laisser apercevoir que j'eusse en vue ce renouvellement des baux , mais je me creusai la tête pour trouver les moyens de forcer M. Mac Lucre à quitter sa place de son propre gré ; et j'y fus fortement aidé par le bruit qui vint à se répandre que le parlement alloit être dissous.

Le jour où cette nouvelle arriva à Gudetown , j'étois debout à la porte de ma boutique entre l'heure du dîner et celle du thé. C'étoit une belle après-midi d'été , et tandis que je jouissois de la beauté de la saison , que vis-je passer sur le haut de la chaussée ? M. Mac Lucre lui-même , et son front soucieux n'étoit pas à l'unisson avec le brillant éclat du soleil.

— Où allez-vous donc si vite , doyen ? lui dis-je ; car c'étoit un grand homme maigre qui avoit le pas allongé.

Il s'arrêta. — Je vais jusque chez le pré-

vôt, me répondit-il, pour savoir ce qu'on doit penser de la nouvelle qu'on débite; car comme c'est le tour de notre bourg à avoir la voix prépondérante lors de la prochaine élection, ce droit peut nous être de quelque avantage, si nous savons en tirer parti avec discrétion.

Je réfléchis une minute avant de lui répondre, et je lui dis ensuite.

— Vous avez raison, M. Mac Lucre; et je pense qu'il seroit heureux pour notre bourg que vous en fussiez nommé le délégué en cette occasion. Mais comme vous n'êtes cette année que le doyen d'un guild, cela ne me paroît pas possible, et réellement, sans un homme comme vous, je crains que notre bourg ne soit mis au pied du mur, dans la contestation.

— La contestation ! s'écria le doyen avec vivacité ; et qui vous a dit que l'élection sera contestée ?

Personne ne me l'avoit dit, et en lui parlant ainsi, je n'avois pas même senti la force de ce que je lui disois ; mais je vis l'effet que

ce peu de mots avoient produit sur M. Mac Lucre.

— Il ne seroit peut-être pas convenable, lui dis-je, que j'entrasse dans de plus grands détails en ce moment ; et je me flatte que ce que je vous ai dit n'ira pas plus loin : mais c'est bien dommage que vous ne soyez ni prévôt, ni même bailli ; car en ce cas, j'aurois grand espoir de vous voir nommé.

— Vous avez donc, me demanda-t-il encore, de bonnes raisons pour croire que le parlement sera dissous, et qu'il y aura plusieurs candidats pour la représentation de nos bourgs ? (1)

— Ne me faites plus de questions, M. Mac Lucre, lui répondis-je ; mais regardez seulement cela. Et en même temps je tirai de ma poche une lettre dont le comte avoit contre-signé l'adresse pour qu'elle m'arrivât

(1) Il y a certains bourgs qui n'ont que le droit d'envoyer collectivement un membre à la chambre des communes, et les électeurs des délégués nommés par l'administration locale de chaque bourg.

(Note du Trad.)

franc de port. Ce n'étoit pourtant que Portoport qui me l'avoit écrite, le sommelier de milord, qui avoit été garçon de boutique chez la mère de mistress Pawkie, et qui m'envoyoit un billet de cinq livres pour que je le remissey à sa vieille tante qui étoit dans le besoin. Mais le doyen ne savoit pas que nous étions en correspondance, et il n'étoit nullement besoin qu'il le sût.

— Il est donc bien vrai, bien sûr, que la nomination sera contestée? s'écria-t-il, après avoir vu le contre-seing du comte.

— Entrez dans la boutique, M. Mac Lucrè, lui dis-je, et vous saurez tout ce que j'ai à vous dire.

Il y entra; et j'en fermai et verrouillai la porte, pour que nous ne fussions pas interrompus.

— Vous êtes un homme qui avez de l'expérience, M. Mac Lucrè, lui dis-je alors, et il siérait mal à une jeune barbe comme moi de prétendre connoître le monde aussi bien que vous. Mais ce que je viens de vous faire voir doit suffire pour vous prouver que je ne serois pas digne de confiance si je ré-

pondois trop directement à certaines questions. Il faut donc que vous me permettiez d'avoir un peu de discrétion dans cette affaire ; et de vous adresser à mon tour une question. Ne seroit-il pas plus possible de vous faire nommer prévôt, ou du moins bailli à la Saint-Michel ; afin qu'on pût ensuite vous choisir pour délégué. Vous savez comme moi que ce choix ne tombe jamais sur personne qui n'ait le grade de prévôt ou de bailli.

— Il y a si long-temps que je fais les affaires du guild, répondit-il, que je crains qu'elles ne puissent bien aller sans moi.

— M. Mac Lucre, lui dis-je en lui prenant la main cordialement, une idée me vient en ce moment à l'esprit. Ne pourrions nous pas arranger tout cela entre nous ! il est vrai que je suis encore bien novice dans les affaires publiques, et que je ne connois nullement celles de notre guild, mais si vous voulliez vous laisser nommer bailli, je consentirois pourvu que je pusse compter sur vos conseils à me charger des fonctions de doyen ; et tout cela pourroit se concerter

entre nous de manière que personne ne pût nous soupçonner d'être d'accord. Car, pour vous parler franchement, je ne puis espérer qu'un membre du conseil qui n'y a encore siégé que si peu de temps que moi, puisse être élevé si promptement à la magistrature, et je n'y connois personne que je verrois avec plus de plaisir que vous notre délégué pour l'élection d'un membre du parlement.

M. Mac Lucre s'effaroucha d'abord un peu de cette proposition, car il ne se soucioit pas de laisser échapper l'oiseau qu'il tenoit dans sa main; mais enfin l'ambition de pouvoir être choisi pour délégué l'emporta, et il me dit que ce que je lui proposois lui convenoit assez, et qu'il consentiroit à être bailli l'année suivante, pourvu que je lui promisse de me démettre celle d'après de la place de doyen de notre guild, dont les fonctions, ajouta-t-il, lui convenoient mieux que celles de bailli, attendu qu'il y étoit habitué depuis long-temps.

Il ne me fut pas difficile de deviner qu'en parlant ainsi il avoit en vue le renouvellement des baux.

« On ne peut rien de plus raisonnable , M. Mac Lucie, lui répondis-je, car les fonctions de Doyen d'un Guild ne doivent pas être faciles à remplir pour un homme comme moi, qui n'en ai aucune expérience, et bien certainement je ne demanderai pas mieux que de m'en débarrasser, quand nous aurons une fois atteint notre but. Mais pour que personne ne se doute que nous agissons de concert, n'ayons pas l'air de trop bien nous entendre ensemble jusqu'à la Saint-Michel, et faisons en sorte que les autres croient que nous suivons des bannières différentes. »

Ce fut ainsi que je semai les germes d'une grande réforme dans notre Bourg, et l'on en verra le développement dans les chapitres suivans.

CHAPITRE V.

Election contestée.

LA nouvelle de la dissolution prochaine du parlement se confirma de plus en plus pendant l'été suivant, et pendant tout ce temps M. Mac Lucre et moi, nous paroissions tirer la corde par les deux bouts opposés. Il ne pouvoit faire une proposition, sans que je la repoussasse avec une telle force, que, quoiqu'il en fût quelquefois contrarié, il avoit peine à s'empêcher de rire dans sa barbe, en voyant comme les autres membres du conseil étoient dupes de notre apparente mésintelligence.

Enfin, la Saint-Michel arriva, et comme si j'avois voulu prouver que ce n'étoit point par esprit d'animosité que je m'étois montré jusqu'alors l'antagoniste constant de M. Mac Lucre, je proposai au conseil de le nommer

à la place de bailli qui devenoit vacante cette année ; et de son côté, comme pour montrer qu'il n'avoit aucun ressentiment contre moi, il déclara qu'il n'y consentiroit qu'autant que je le remplacerois comme doyen du Guild.

— Il est vrai, dit-il au conseil en cette occasion, que M. Pawkie est encore bien jeune pour connoître tous les devoirs qu'il aura à remplir en cette qualité, mais plus il est jeune, plus il a le moyen d'apprendre, et s'il accepte cette place, je lui promets tous les secours qu'il peut attendre de mon expérience.

D'abord, je prétendis modestement que la place de doyen du Guild étoit au-dessus de mes moyens, et ce ne fut qu'après m'être fait bien presser, et à la sollicitation de plusieurs conseillers, que je consentis, malgré moi en apparence, à l'accepter. Ce fut ainsi que je fus nommé Doyen du Guild, et que M. Mac Lucre devint bailli.

Cependant, quand la moisson fut finie en Angleterre, la dissolution du parlement fut annoncée, mais il ne se présenta aucun candidat soutenu du crédit du comte, comme

M. Mac Lucre s'y attendoit, et il commença à regretter d'avoir abandonné une place avantageuse qu'il n'avoit quittée que dans l'espoir de mieux.

Néanmoins, trois jours avant l'élection, au commencement de la nuit, le bruit d'une voiture, précédée et suivie d'hommes à cheval, se fit entendre dans les rues de Gudetown. C'étoit M. Galore, riche-Nabab arrivé récemment des Indes, ayant acheté depuis peu le domaine de Berland, et faisant bâtir le château de Lucknoo, qui arrivoit de Londres, soutenu de toute l'influence de la couronne, pour disputer l'élection à notre ancien représentant. Il alla droit à la maison du prévôt Pickland, avec qui, comme nous l'apprîmes ensuite, il avoit entretenu une correspondance secrète dont mistress Pickland et miss Nelly sœur du Nabab avoient été les intermédiaires. M. Mac Lucre fut déconcerté par cette visite, car il croyoit que c'étoit moi qui étois l'agent du compte, qui soutenois le parti du gouvernement, de sorte qu'il ne savoit plus que faire. Il vint chez moi le lendemain matin pour me témoigner

sa surprise et son embarras, mais je connoissais sa façon de penser ; et je ne lui laissai pas le temps de s'expliquer.

« Eh bien , Bailli, lui dis-je , vous savez que nous devons être comme les deux doigts de la main. Voilà le Nabab arrivé ; il est de notre devoir de le soutenir ; et , comme j'ai de bonnes raisons pour le croire , il a les moyens et la volonté de reconnoître convenablement les services que nous pourrions lui rendre. »

Ces derniers mots furent un cordial qui remit l'esprit de Mac Lucre dans son état naturel , et nous ne nous occupâmes plus que des moyens de le faire nommer délégué. Je n'avois en vue , pour agir ainsi , que le bien de mon pays , et la satisfaction de faire , comme c'étoit mon devoir , ce qui pouvoit être agréable au gouvernement de sa majesté ; car j'étois content de ma place de doyen du Guild. Mais , pour y réussir , il ne falloit pas peu d'adresse.

Le premier point, c'étoit de persuader aux membres du conseil qui étoient du parti de l'opposition , et qui par conséquent

favorisoient la réélection de notre ancien représentant, de choisir M. Mac Lucre pour délégué; et ce n'étoit pas le plus difficile, puisque, comme nous en étions convenus, il avoit continué à se montrer attaché à ce parti. On savoit d'ailleurs quel pouvoit être le revenant bon d'un vote en faveur de l'ancien candidat, car c'étoit une chose qui sembloit passée en coutume régulière. Mais le plus important, c'étoit de faire en sorte que quelques-uns des membres du conseil, qui étoient comme moi dans les intérêts du gouvernement, n'assistassent pas à la séance où l'on nommeroit le délégué, car ils avoient résolu de choisir le prévôt, ce qui eût été fort aisé, puisque nous étions les plus nombreux. Mais je ne voyois pas trop quel avantage je trouverois à faire le prévôt délégué, comme on se le proposoit.

La nomination devant avoir lieu le lendemain, j'invitai à déjeuner trois des principaux membres du conseil, du parti du gouvernement, ostensiblement, pour nous rendre ensuite en corps à la maison de ville, afin de voter pour le prévôt. Mais vers la fin

du déjeuner, John Snakers, mon garçon de boutique, à qui j'avois donné le mot, fit tomber une grosse balle de draps sur la clef qui étoit dans la serrure de la porte de la chambre où nous étions. La clef se tordit de manière à rendre impossible d'ouvrir la porte sans le secours d'un serrurier, et du diable si l'on put en trouver un. Nous voyions par la fenêtre la foule assemblée devant la maison de ville pour savoir qui l'on auroit élu pour délégué, et nous étions comme des moineaux dans une cage, frappant à la porte, et mettant le nez à la fenêtre, comme un oiseau qui passe le bec entre ses barreaux. Ceux qui me regardoient pouvoient croire que j'avois perdu l'esprit, en me voyant courir d'un bout de la chambre à l'autre, trépigner, battre des pieds, crier, hurler. Et pendant ce temps, le bailli Mac Lucre fut nommé délégué, en apparence contre mon gré.

Mais Mac Lucre étoit un rusé compère, et il ne fut pas plus tôt nommé, qu'il commença à songer à ses intérêts. Il avoit derrière sa maison un clos planté en pommes

de terre , et il fit annoncer sur-le-champ dans toutes les rues de la ville , au bruit de la sonnette , qu'il en vendroit la récolte dans la soirée, au plus offrant et dernier enchérisseur. Il n'y avoit dans la ville personne ayant atteint l'âge de discrétion qui ne vît très-bien où le bailli vouloit en venir avec sa vente de pommes de terre , et je fus si indigné de cette pratique ouverte de corruption , que j'allai sur-le-champ lui en témoigner ma surprise , et lui en faire des reproches. Nous eûmes une explication assez chaude , et je lui dis fort clairement que je ne voulois plus avoir rien de commun avec un homme qui trafiquoit ainsi de son suffrage. Il n'en vendit pas moins ses pommes de terre , et elles lui valurent plus de trois guinées le boisseau , le Nabab en ayant été l'acquéreur. Il fut même si content de son marché , que pour prouver qu'il ne croyoit pas l'avoir payé trop cher , il fit encore présent à mistress Mac Lucre et à chacune de ses trois filles, d'une belle robe de soie , et d'une pelotte à épingles qui n'étoit pas rembourrée en laine.

La conséquence toute naturelle fut que le bailli Mac Lucre donna sa voix au Nabab qui fut élu pour nous représenter au parlement, au grand désappointement de l'autre candidat, qui avoit compté sur lui. Mais quoique j'eusse obtenu ainsi la nomination de celui que je favorisois, je fus si mécontent des manœuvres que le bailli avoit employées pour s'assurer à lui seul tout le bénéfice de cette opération, par la vente de ses pommes de terre, qu'il se passa longtemps avant que je voulusse avoir aucune relation avec lui; et jamais il n'eut le front de me demander de me démettre de la place de doyen du Guild, comme nous en étions convenus. Je m'en démis pourtant volontairement, mais ce ne fut qu'après le renouvellement des baux dont j'ai déjà parlé, et en les renouvelant je fis une augmentation considérable aux revenus de la ville.

CHAPITRE VI.

Faillite du bailli Mac Lucre.

LE bailly Mac Lucre, comme je l'ai déjà donné à entendre, étoit naturellement d'un caractère très-intéressé. Ne se contentant pas du profit que lui avoit rapporté la vente de ses pommes de terre, il voulut, peu de temps après l'élection, faire le commerce d'outre-mer. Il acheta des cargaisons de bœuf et de bled en Irlande, pour approvisionner le marché de Glasgow, et pendant quelque temps, ce trafic lui fut fort avantageux. Mais l'été ne dure pas toute l'année, et sa prospérité ne devoit être aussi que passagère. Malheurs sur malheurs lui arrivèrent. Des cargaisons de bled s'échauffèrent sur ses vaisseaux, parce qu'il vouloit les vendre à trop gros bénéfice, et les grains finirent par être

avariés; des marchands à qui il avoit fait crédit de fortes sommes firent banqueroute. En un mot, dans le cours de la troisième année qui suivit l'élection, il perdit jusqu'au dernier plack (1) de ce qu'il possédoit.

Il ne se tira d'affaire avec ses créanciers qu'en vertu des privilèges qu'accorde la loi aux débiteurs insolubles; et bientôt après il quitta tout à coup Gudetown, sous prétexte d'aller à Edimbourg pour raison d'un procès qu'il avoit avec le frère de sa femme, relativement à une maison située dans un faubourg de cette ville, et où celui-ci faisoit le commerce de marchand de vin, et dont Mac Lucre prétendoit que la moitié devoit lui appartenir. Quoi qu'il en soit, il ne s'y arrêta pas pour cette affaire, car dès qu'il y fut arrivé, il s'embarqua à Leith sur un bâtiment de commerce qui alloit à Londres, afin de voir s'il ne pourroit pas obtenir une place du gouvernement, par la protection du Nabab, qui, disoit-on, étoit avec les ministres du roi comme le gand et la main.

(1) Petite monnoie de cuivre. (*Note du Trad.*)

Le résultat de ce voyage fut vraiment comique, et lorsque Mac Lucre fut de retour à Gudetown, comme la bonne intelligence étoit alors rétablie entre nous, je passai joyeusement plus d'une soirée à lui en entendre raconter l'histoire, car Mac Lucre étoit bon compagnon, quand il avoit un bol de toddy à vider avec un ami. Au surplus cette aventure est si drôle, surtout de la manière dont il la racontoit, que les détails n'en peuvent manquer d'être intéressans pour la postérité, qui sera sûrement charmée d'en connoître tous les tenans et aboutissans. Je ferai donc une digression pour en rapporter toutes les circonstances; ce sera d'ailleurs le moyen de faire diversion un moment au caractère grave et sérieux d'un ouvrage destiné à l'instruction des siècles à venir, et à offrir des exemples à suivre aux plus reculés de nos descendans.

CHAPITRE VII.

Les yeux fermés.

M. MAC LUCRE , étant allé à Londres , comme je l'ai dit dans le chapitre précédent , n'y fit pas un long séjour , car au bout de six semaines , il revint à Gudetown. Son caractère sembloit tout-à-fait changé ; tantôt il étoit de l'humeur la plus joviale , tantôt il avoit l'air pensif comme s'il eût eu dans l'esprit quelque chose qui le chagrinât. De plus , mistress Spell , qui tenoit le bureau de la poste aux lettres depuis le décès du Deacon Spell , son mari , disoit à toutes ses commères qu'à coup sûr M. Mac Lucre étoit en grande correspondance avec le gouvernement de sa majesté , attendu qu'il se passoit à peine une semaine sans qu'il écrivît au Nabab , ou qu'il arrivât une lettre du Nabab pour lui. Cela ne laissa pas que de

donner lieu à bien des réflexions parmi nous, car Mac Lucre n'étant plus membre du conseil de la ville, on ne pouvoit trop savoir ce qu'il lui plairoit de dire de ce qui s'y pratiquoit, et surtout de son temps. Enfin la montagne accoucha.

Un soir que j'étois à la maison, après avoir fermé la boutique, causant avec mistress Pawkie et nos enfans du bon train que prenoient nos affaires en ce monde (c'étoit une soirée froide et humide, car je m'en souviens comme si c'étoit hier), je vis arriver M. Mac Lucre en propre personne, et il avoit la figure riante comme un porteur de bonnes nouvelles.

— Tout est arrangé enfin, s'écria-t-il en entrant, d'une voix triomphante, l'argent est à moi, et je puis le garder en dépit d'eux. — Je me soucie d'eux comme d'une cuillier de corne, moins que d'un doit (1). — Et tout leur bavardage de Newgate et

(1) La plus petite des monnoies de cuivre.

(Note du Trad.)

du pilori , je m'en embarrasse , comme de cela.

Et en parlant ainsi , il fit claquer ses doigts , avec un air de jubilation.

— Tout doux , tout doux , bailli , lui dis-je ; de quoi s'agit-il donc ?

— De quoi il s'agit ? me répondit-il en prenant une chaise , et en venant s'asseoir près de moi au coin du feu. Mon procès avec l'administration de la douane à Londres est fini ; ou pour mieux dire il n'y aura pas de procès , tant la loi est ferme et forte en ma faveur ; tant elle respecte la liberté des sujets du roi.

Tout cela étoit pour moi du grec et de l'hébreu. Cependant j'entrevois que Mac Lucre , pendant son excursion , avoit joué quelque tour de sa façon qui concernoit les douanes , et qu'il s'imaginoit que j'en étois instruit. Désirant savoir la vérité de l'histoire , je sentis qu'il falloit pour cela le mettre à portée de s'expliquer sans gêne.

— Ce que vous m'apprenez est une bonne nouvelle , bailli , lui dis-je , et je vous en félicite de tout mon cœur. Depuis quelque

temps, je n'étois pas sans craintes relativement à vous ; et maintenant que l'affaire est heureusement arrangée , je serois charmé d'en apprendre de vous-même les détails véritables. Pour empêcher que votre gosier ne se dessèche en parlant , nous allons préparer un bol de toddy.

En même temps, je fis signe à mistress Pawkie d'aller coucher les enfans , et je donnai ordre à Jenny Hachle , vieille fille qui nous servoit pour sa nourriture seulement , de mettre la bouilloire sur le feu. — La pauvre Jenny étoit tombée dans une grande pauvreté , parce que n'étant ni très-propre , ni très-active , elle ne pouvoit rester long-temps dans la même maison , si bien qu'enfin , comme elle ne trouvoit plus à se placer dans aucune , mistress Pawkie avoit consenti à la prendre , pour sa nourriture , en considération de ce qu'elle avoit été berceuse de nos deux premiers enfans , et qu'elle en avoit toujours eu grand soin. Mais , pour en revenir à ce que je disois , le toddy ayant été mis sur la table , avec tout ce qu'il falloit pour le servir , et nous trou-

vant tête à tête, M. Mac Lucre commença ainsi qu'il suit :

— Vous n'avez pas oublié , M. Pawkie , ce que je fis lors de la dernière élection , et je me souviens encore combien vous en fûtes courroucé. Mais vous vous êtes grandement trompé , si vous avez cru que j'y aie gagné alors autre chose que le juste prix de mes pommes de terre , et il vous étoit libre d'y mettre une enchère tout aussi bien qu'aux deux candidats , si cela vous avoit plu. Je ne nierai pourtant pas que le Nabab , avant de quitter la ville , n'ait fait quelques petits présens à ma femme et à mes filles ; mais cela ne me regardoit pas. Quoi qu'il en soit , comme je n'avois pas envie de vous dire de me rendre ma place de doyen du Guild , je fis des spéculations qui finirent , comme vous le savez , par donner du pain aux poissons , et ne voulant pas leur en fournir davantage , je m'imaginai de faire un petit voyage à Londres pour voir ce que notre honorable ami le Nabab faisoit au parlement , puisqu'on ne voyoit jamais un seul de ses discours dans les journaux.

Je me rendis donc à Edimbourg , M, Pawkie, et je partis de Leith sur un bâtiment marchand qui avoit un chargement pour le port de Londres. Grâce à une bonne langue écossaise que j'ai dans la bouche , et qui est la meilleure partie de l'héritage que m'ont laissé mes parens , je découvris que le Nabab demeuroid dans le beau quartier de Londres , dans la partie occidentale de cette ville, et m'étant rendu chez lui , je frappai à sa porte. Un grand coquin vint l'ouvrir , et me demanda d'un ton insolent ce que je voulois , en me regardant de la tête aux pieds comme si j'eusse été quelque chose qu'il n'auroit pas voulu toucher avec des pincettes.

— Je suis le bailli Mac Lucre , de Gudetown , lui dis-je , et j'ai besoin de parler à son honneur.

Tel maître , tel valet , pensois-je en même temps , et cependant j'étois résolu à ne pas me laisser éconduire. Cependant mon nom et celui du bourg firent que le chien montra moins les dents ; et il me dit , d'un ton un peu plus civil , que son maître n'étoit pas

chez lui. Mais je savais ce que cela signifie , quand on vous dit le matin à Londres que quelqu'un n'est pas chez lui.

Eh bien, lui répondis-je, comme j'ai fait une longue course, et qu'il faut que je le voie, je vais me reposer en attendant qu'il revienne. Et en même temps, je m'assis sur une des chaises d'acajou qui étoient dans le vestibule. Le drôle, voyant que je ne badin角度 pas, me dit alors qu'il iroit s'informer si son maître étoit chez lui pour moi. Enfin pour ne pas trop allonger une longue histoire, j'obtins une audience de notre honorable ami.

—Je suis bien aise de vous voir à Londres, bailli, me dit-il, et il y ajouta une poignée ou deux de toutes ces politesses de cour qui ne valent pas même la peine d'être répétées; et peu à peu, nous entrâmes en matière, et je lui appris que le but de mon voyage à Londres étoit de réclamer sa protection pour obtenir une place du gouvernement. Mais je vis bientôt que toutes les belles phrases qu'il m'avoit débitées, dans le temps de l'élection, sur le pouvoir et la bonne volonté

qu'il auroit de me rendre service quand il seroit au parlement, ne signifioient rien; et que, son affaire faite, il s'inquiétoit fort peu des miennes.

Cependant après l'avoir harassé en allant chez lui tous les jours, il voulut sans doute se débarrasser de moi, et m'obtint une place de commis de la douane; pauvre place qui produit à peine de quoi ne pas mourir de faim, et qui ne vaut pas le regain du plus mauvais pré de notre bourg. Néanmoins, comme il vaut mieux attraper un goujon que de ne rien prendre, j'acceptai cette place, dans l'espoir que ce seroit un échelon pour arriver à une meilleure avec le temps.

Heureusement pour moi, il arriva en même temps deux flottes si nombreuses de bâtimens marchands des Indes Orientales et Occidentales, qu'il ne se trouva pas assez de commis pour en envoyer à bord de chaque navire; de sorte qu'avant que j'eusse reçu ma commission par écrit, et que j'eusse prêté serment, on me donna ordre de me rendre sur un grand vaisseau venant du Malabar et

de la Chine , chargé de thé et d'autres marchandises précieuses.

Le capitaine , homme fort discret , après m'avoir examiné entre deux yeux , me fit descendre dans sa chambre , m'offrit un verre de vin , et me dit , quand nous fûmes seuls.

—M. Mac Lucre , combien voudriez-vous recevoir pour fermer les yeux pendant une heure ?

Il faut que mes yeux vaillent des perles et des diamans pour la compagnie des Indes Orientales , pensai-je , et je réfléchis en même temps que , n'ayant pas encore prêté serment , on ne pouvoit prétendre que je fusse au service des douanes.

A coup sûr , répondis-je , je ne les ferois pas pour cent livres.

Je changerai les livres en guinées , répliqua-t-il.

Tenez capitaine , lui dis-je , n'y allons pas par deux chemins , et dites-moi tout d'un coup ce que vous me donnerez pour fermer les yeux.

Mille livres sterling , s'écria-t-il.

C'est marché fait, répondis-je. Je crois pourtant que, si j'avois tenu bon, j'aurois pu obtenir davantage ; mais je craignois de manquer mon coup pour vouloir trop avoir, et il ne pleut pas tous les jours des milliers de livres. Je reçus donc un bon de mille livres sur la banque d'Angleterre, et je quittai le bâtiment avec autant de plaisir que le capitaine m'en vit partir.

J'allai toucher sur-le-champ mes mille livres à la banque, et j'avois dessein de repartir de suite pour l'Écosse, mais comme je finissois de faire mon porte-manteau, des Alguasils vinrent me prendre pour me conduire devant les administrateurs des douanes qui m'accusoient d'avoir déserté de mon poste, et il fallut bien m'y rendre. Dès que je parus devant eux, ils se mirent tous à aboyer en même temps, comme si c'eût été la meute du comte ; en disant qu'ils alloient m'envoyer à Newgate.

Criez tant qu'il vous plaira, leur dis-je, mais je vous défie de m'y envoyer. Et je leur expliquai que, n'ayant pas prêté serment, je n'étois pas à leur service ; et que je n'étois

obligé à leur obéir, qu'autant que cela pouvoit me convenir. Sur cela, ils se mirent à hurler encore plus fort, et voyant qu'il n'y auroit pas de fin à tout ce tapage, je leur tournai le dos brusquement, je gagnai la porte sans que personne m'en empêchât, ou songeât à me retenir, et je montai en diligence le même soir.

Depuis ce temps, ils ont remué le sac de la chicane, pour chercher à me punir, comme ils m'en avoient menacé, mais les lois d'Angleterre protègent les honnêtes gens contre l'autorité arbitraire, et une lettre que j'ai reçue aujourd'hui du Nabab m'apprend que l'administration de la douane a renoncé à faire aucunes poursuites contre moi.

Tel fut le récit que me fit M. Mac Lucre des détails de son voyage à Londres, et lorsqu'il l'eut terminé, je ne pus m'empêcher de faire une ou deux réflexions morales sur la politique de ceux qui cherchent à se faire nommer membres du parlement. Car il me paroît clair et certain que comme ils y sont envoyés pour l'intérêt de ceux qui les nomment, ceux qui les nomment doivent avoir

soin d'y trouver leur compte d'avance, sans quoi ils courent un grand risque de voir leurs intérêts spéciaux négligés par leurs représentans, qui les traitent alors comme ne méritant plus de leur part aucune considération.

CHAPITRE VIII.

Nomination d'un ministre.

LA première affaire importante dont le conseil eut à s'occuper après l'élection d'un membre pour le parlement, fut le choix d'un ministre pour la paroisse. Le révérend docteur Swapkirk ayant eu une attaque d'apoplexie, les magistrats avoient été obligés de lui donner un coadjuteur, et ils avoient nommé à cette place M. Pitule. Cependant, soit qu'étant habitués à entendre prêcher M. Pitule, nous eussions cessé d'avoir de la vénération pour ses talens, soit que vraiment il n'en eût que de très-médiocres, car je ne puis en conscience prendre sur moi de dire laquelle de ces deux causes fut la véritable; il est certain que lorsque le docteur Swapkirk passa de vie à trépas, à peine exis-

toit-il un seul paroissien qui crût qu'il auroit M. Pittle pour ministre, et les magistrats, de qui la nomination dépendoit, paroïssoient avoir une opinion unanime à cet égard, car il faut convenir qu'il n'avoit pas dans le style cette noblesse et cette élévation qui auroient été désirables. Mistress Pawkie disoit même que ses sermons, dans une soirée chaude d'été, étoient aussi capables d'endormir qu'une chanson chantée par une nourrice à l'enfant qu'elle berce. D'ailleurs il avoit une mauvaise habitude qui déplaisoit aux gens du bon ton, c'étoit d'aller faire des visites, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, à l'heure du thé, afin d'en ménager sa provision. Quant aux jeunes filles, elles ne pouvoient le souffrir, car il étoit toujours à leur parler d'amour et d'amoureux, et à leur lancer à ce sujet des quolibets qu'elles n'aimeient pas à entendre. En général, personne ne s'en soucioit, parce que, malgré son peu de talens, c'étoit un homme plein de vanité, qui ne prenoit aucun intérêt aux affaires des autres, et qui alloit bien rarement visiter les infirmes et les vieillards.

Cependant, quelque temps avant la mort du docteur, M. Pittle commença à avoir des attentions marquées pour miss Lizy Pinkie, cousine de ma femme; et je ne dirai pas que c'étoit à cause d'un legs de sept cents livres que lui avoit laissées un oncle qui avoit fait fortune en pays étranger; tout ce que je sais, c'est que mistress Pawkie m'assura qu'il ne falloit pas que je fusse surpris si je voyois M. Pittle épouser miss Lizy, aussitôt qu'il pourroit obtenir une place de ministre.

Si j'avois été un homme sordide et intéressé, cette nouvelle ne m'auroit pas été fort agréable, car miss Lizy paroissoit aimer beaucoup mes enfans, et l'on croyoit généralement que Pierre seroit son héritier. Cependant, bien loin d'être affligé de ce que je venois d'apprendre, je m'en réjouis secrètement, et je résolus de mettre tout en œuvre pour le faire nommer successeur du docteur Swapkirk, quand celui-ci seroit dans le sein d'Abraham, ce qui ne pouvoit tarder, car il avoit déjà eu plusieurs attaques; mais cependant pourvu qu'il épousât préalablement miss Lizy. Car, pour dire la vérité, miss Lizy

commençoit à avoir besoin d'un protecteur, et mistress Pawkie et moi nous n'éuions pas sans quelque crainte qu'elle ne durât plus long-temps que ses revenus, et que, dans sa vieillesse, elle ne devînt un fardeau qui nous retombât sur les bras.

On ne pouvoit dire que ce fût une crainte sans fondement ; car miss Lizy vivant seule, n'ayant qu'une jeune fille pour la servir, et n'étant pas d'un caractère actif et laborieux, ne savoit que faire d'elle-même ; et pour se désennuyer, elle avoit recours aux liqueurs spiritueuses un peu plus souvent qu'il n'eût été convenable ; ce qui lui donnoit un teint couperosé. Quoi qu'il en soit, M. Pitte s'étant pris de fantaisie pour elle, et lui-même paroissant ne pas trop déplaire à notre cousine, il ne nous convenoit pas de mépriser celui qui pouvoit nous être lié un jour par les liens du sang, et nous devions au contraire, en bons parens, faire tout ce qui seroit en notre pouvoir pour fortifier cette affection mutuelle par les liens du mariage. Or le but de ce chapitre est de faire voir ce que je fis pour y réussir.

L'étincelle de la vie du docteur Swapkirk, qui ne brilloit guère depuis quelques années, s'éteignit tout-à-fait un samedi entre onze heures et minuit. Nous avions appris dans la soirée que sa fin étoit proche; ma femme s'étoit rendue à la manse, et étoit restée près de lui jusqu'à ce qu'elle l'eût vu rendre le dernier soupir. Il avoit eu une fin agréable à voir, me dit-elle; car c'étoit un homme plein de patience et de crainte de Dieu. Nous le regrettâmes tous deux bien sincèrement, quoique nous fussions depuis long-temps préparés à le perdre. Mais, sauf la perte du revenu de sa place de ministre, ce n'en étoit pas une bien lourde pour sa famille; car, depuis plus d'un an, ce n'étoit plus qu'une masse de chair animée, presque sans mouvement et sans parole, ayant la moitié du corps paralysée.

Ayant ainsi appris de bonne heure le départ du docteur pour un meilleur monde, le dimanche matin quand j'allai rejoindre les magistrats à la maison de ville pour nous rendre en corps à l'église, les officiers du corps marchant en avant avec leurs halle-

bardes, suivant l'ancien usage de tous les bourgs royaux, je m'étois préparé à leur dire quelques mots relativement au successeur du défunt. Cependant il n'en fut pas question en ce moment; mais il arriva que, par une sorte d'inspiration miraculeuse, M. Pittle prononça dans la chaire un discours qui fit sur les auditeurs plus d'impression que de coutume. On m'a dit depuis qu'il l'avoit pris dans un volume de sermons composés par un ministre anglais, nommé Barrow; mais quoi qu'il en soit je ne manquai pas de tirer parti de cette circonstance.

Lorsque nous fûmes de retour dans la maison de ville, je dis à M. Vintner, qui étoit alors prévôt :

— En vérité, prévôt, M. Pittle ne manque pas de nerf, quand il veut s'en donner la peine. Je n'aurois pas cru qu'il fût capable de nous donner un pareil sermon.

— Je pense comme vous, M. Pawkie, me répondit-il.

— Il me semble, prévôt, ajoutai-je, que nous ne pourrions mieux faire que de le garder avec nous. Ce seroit être injustes envers

ce jeune homme, que de lui faire passer quelqu'un sur le corps.

Il me parut que le prévôt ne pensoit pas tout-à-fait comme moi à ce sujet ; car il se borna à me répondre que l'affaire méritoit quelque considération.

Lorsque nous sortîmes de la maison de ville, j'accostai le bailli Weezle, et je l'accompagnai jusque chez lui. Chemin faisant, nous causâmes de la nomination à la place vacante ; je lui fis part de la conversation que je venois d'avoir avec M. Vintner, et j'ajoutai que le prévôt n'avoit fait aucune objection contre M. Pittle, ce qui étoit la vérité.

Le bailli Weezle étoit un homme qui n'étoit pas trop surchargé de sagesse mondaine, et la raison pour laquelle il avoit été appelé au conseil, c'est qu'il n'étoit pas difficile de le mener ; il avoit été originairement boulanger à Glasgow, et, ayant amassé une petite fortune, il étoit venu s'établir à Gudetown, parce que sa femme étoit de cette ville, et qu'elle y avoit toute sa parenté. N'ayant donc rien à faire, vivant de son re-

venu, et étant d'un caractère doux et tranquille, ce fut un motif pour les membres du conseil de le choisir pour collègue (1). Toutes les fois qu'il s'élevait une question sur laquelle les opinions se partageoient, il votoit toujours comme le prévôt, regardant comme un devoir de suivre en tout l'exemple du premier magistrat.

Il me fut aisé de le convaincre que M. Pitte, ayant déjà le pied dans l'église, ce seroit une injustice de l'en faire déguerpir ; et dans l'après-midi, j'allai voir mon prédécesseur dans la place de doyen du guild, le bailli Mac Lucre, qui n'étoit pas un homme aussi facile à manier. Mais je le connoissois bien ; je savois par quel bout le prendre ; et je résolus d'agir rondement avec lui. Je l'engageai donc à faire un tour de promenade, et je le conduisis vers une prairie appartenant

(1) Les membres des corps municipaux en Ecosse ne sont ni choisis par le peuple, ni nommés par le gouvernement. Ils sortent de place à tour de rôle ; et ceux qui restent choisissent eux-mêmes leurs futurs collègues.

(*Note du Trad.*)

à la ville, et n'en étant qu'à très-peu de distance, causant de choses et d'autres, et lâchant un mot de temps en temps sur la nomination du ministre.

Lorsque nous fûmes au beau milieu de la prairie, je m'arrêtai, et regardant autour de nous, — Bailli, lui dis-je, c'est une grande négligence de la part des magistrats et du conseil, que de souffrir qu'une grande et bonne pièce de terre si voisine de la ville reste ainsi dans l'état de nature, uniquement pour fournir un pâturage à trois ou quatre vaches de pauvres gens. Je suis surpris que vous, qui êtes riche maintenant, et dont les yeux valent des perles et des diamans, vous ne pensiez pas à en demander un bail : vous pourriez en tirer bon parti.

La truite mordit à l'hameçon. Mac Lucre me répondit qu'il y avoit songé plus d'une fois, mais qu'il avoit craint que j'en exigeasse un trop grand prix.

— Je suis surpris de vous entendre parler ainsi, Bailli, lui répondis-je ; je me flatte que personne ne peut me reprocher d'avoir jamais été injuste dans mes demandes ; et,

pour vous prouver que je sais rendre service à un ami, je vous promets de vous faire avoir ce bail à un prix dont vous serez satisfait, si vous voulez donner à M. Pittle un bon coup d'épaule pour le pousser dans notre église. Car, pour vous parler franchement, ce digne jeune homme, qui n'est pas sans talens, comme il vous en a donné sa preuve aujourd'hui, fait la cour à la cousine de mistress Pawkie, miss Lizy Pawkie, et je désire faire tout ce qui est en mon pouvoir pour faciliter ce mariage.

Le bailli parut satisfait de ma franchise, et avant que nous eussions fini notre promenade, nous étions d'accord sur tous les points. En conséquence il ne me restoit plus qu'à voir M. Pittle lui-même à ce sujet. Je me rendis donc chez lui entre chien et loup; il demeuroid avec une vieille fille, miss Jenny Killfuddy, dont le père étoit ministre de Brachill.

— M. Pittle, lui dis-je, dès que je fus entré et qu'il eut fermé sa porte; je viens vous voir en qualité d'ami. Mistress Pawkie et moi nous avons remarqué depuis long-

temps que vous avez des attentions plus qu'ordinaires pour notre cousine, miss Lizy, et nous pensons qu'il est de notre devoir de vous demander quelles sont vos intentions, avant que les choses aillent plus loin.

Il resta comme stupéfait de cette salutation, et comme il ne se pressoit pas de répondre, je repris la parole.

— Si vos intentions sont honorables, comme je n'en doute pas, voici l'instant de frapper pendant que le fer est chaud. La mort du docteur vient de faire vaquer la place de ministre de Gudetown; c'est le conseil de la ville qui a droit d'y nommer; et si vous épousez miss Lizy, mon crédit et mon influence ne vous manqueront pas pour vous pousser dans la chaire.

En un mot, d'après ce qui se passa entre nous ce soir, M. Pitte et miss Lizy furent mariés le lundi de la semaine suivante; et grâce à ma dextérité et aux manœuvres bien entendues du bailli Mac Lucie, le coadjuteur devint ministre en titre. Enfin au commencement de l'année suivante, la prairie, contenant cinquante acres de terre, fut

donnée à bail pour quatre-vingt-dix-neuf ans au bailli Mac Lucre, moyennant un prix dont il fut très-satisfait, et dont personne ne fut mécontent, parce qu'on prit en considération les dépenses qu'il avoit à faire pour la défricher et pour l'enclore, et que nous eûmes soin de faire valoir.

Tous les membres du conseil reconnurent que c'étoit une amélioration comme on n'en avoit pas vu depuis bien des années. Mais les meilleures actions trouvent toujours des détracteurs; et il se trouva des gens assez déloyaux et mal intentionnés pour nous reprocher d'avoir usurpé les droits et la propriété des pauvres. Au surplus toutes les personnes revêtues d'autorité doivent s'attendre à de pareils reproches; ils ne produisirent sur moi d'autre effet que de me faire boutonner mon habit plus serré; et je n'en levai pas moins le nez au vent.



CHAPITRE IX.

Exécution.

LA jouissance des honneurs et des dignités, quand on y est parvenu, n'est jamais exempt de peines et de soucis : c'est au contraire une sorte d'ombre qui ne manque pas de s'y attacher. Dès le soir même du jour où je fus nommé bailli, il arriva une affaire bien fâcheuse, par la découverte qu'on fit que Jeanne Gaishling s'étoit rendue coupable d'infanticide.

Elle étoit fille d'une misérable mère qui n'avoit pas le droit de donner le nom de leur père à ses enfans ; car, indépendamment de Jeanne, elle avoit encore deux garçons. L'aîné s'étoit engagé quelque temps auparavant, et étoit je ne sais où avec son régi-

ment; le second, jeune homme doux et tranquille, servoit dans la maison du comte en qualité de garçon d'écurie. Jeanne étoit sans contredit la plus jolie fille de toute la ville; mais elle avoit la tête légère, elle aimoit les affiquets, et elle se donnoit de trop grands airs pour une fille qui ne pouvoit nommer son père.

A l'époque où ce malheur lui arriva, elle étoit au service de mistress Dalrymple, veuve d'un colonel, qui, après la mort de son mari, étoit venu s'établir à Gudetown, où elle vivoit du revenu de son douaire. Cette mistress Dalrymple, ayant été long-temps habituée à la morale relachée des régimens et des camps, ne surveilloit pas la pauvre Jeanne et son autre servante, aussi strictement qu'elle auroit dû le faire, de sorte que la pauvre créature tomba dans les pièges qui lui furent tendus par quelqu'un des vauriens de beaux messieurs qui alloient tous les soirs faire une partie de cartes avec mistress Dalrymple. Au surplus on ne sut jamais la vérité de l'histoire, ni qui étoit le père de l'enfant; car l'aventure finit d'une

manière trop tragique pour qu'on cherchât à s'en informer. Le fait est que la pauvre Jeanne fut abandonnée à elle-même, et, qu'étant poussée par l'esprit malin, elle ne fut pas plus tôt accouchée qu'elle étrangla son enfant avec une serviette. Elle fut surprise sur le fait, et le visage tout noir de l'enfant, qui étoit encore sur son lit, ne permettoit pas d'en douter.

L'énormité d'un tel crime ne peut se palier ; mais la beauté de la mère, sa jeunesse, et même son caractère de légèreté, lui avoient fait beaucoup de partisans, et tous les cœurs étoient disposés à lui accorder de la compassion, surtout quand on réfléchissoit aux mauvais exemples qu'elle avoit reçus de sa mère. Mais il n'étoit pas au pouvoir des magistrats de fermer les yeux sur l'accusation qui fut portée contre elle ; nous fûmes obligés d'ordonner une enquête, et le résultat prouva clairement que le meurtre avoit été volontaire. Jeanne fut donc envoyée dans la prison de la ville, et elle n'en sortit que pour être transportée à Ayr, quand les juges vinrent y tenir les assises, afin d'y

être mise en jugement ; mais à compter du moment où elle avoit commis ce crime, elle ne prononça pas une seule parole.

Son procès ne fut pas long. Elle fut condamnée à mort, et il fut ordonné que l'exécution auroit lieu à l'endroit où le crime avoit été commis, c'est-à-dire à Gudetown, et que son corps seroit livré aux docteurs pour qu'ils en fissent l'anatomie. On s'attendoit à ce qu'elle fût condamnée ; mais quand on connut les autres dispositions de la sentence, toute la ville fut dans la consternation, et le Conseil auroit bien voulu obtenir sa grâce. Mais le lord avocat ne voulut pas seulement en entendre parler. Il étoit courroucé de ce que Jeanne n'avoit voulu ni nommer le père de l'enfant, ni répondre à aucune des questions qui lui avoient été faites, restant aussi belle et aussi mûre qu'une poupée de Flandre, et regardant tour à tour les juges, les jurés et l'auditoire avec des yeux égarés. Bien des gens pensèrent que l'avocat général auroit pu avoir égard à cette circonstance, et dire qu'elle avoit perdu l'esprit ; car bien certainement

elle en avoit l'air. Mais c'étoit un homme dur et austère, connoissant bien sans doute tous les subterfuges des lois dans les cas ordinaires, mais n'ayant ni assez d'âme, ni assez de sensibilité pour prendre intérêt à la situation d'une pauvre fille induite au mal par le mauvais exemple de sa mère et par la fragilité de la nature, et revêtue des attraits de l'amabilité, comme le juge lui-même le dit aux jurés.

Pendant la nuit qui précéda l'exécution, deux officiers de la justice d'Ayr la ramenèrent à Gudetown, et la remirent entre nos mains ; mais elle n'ouvrit pas la bouche une seule fois.

On ne pourroit se figurer combien cette pauvre Jeanne inspiroit de pitié. On ne la fit pas conduire dans la prison, mais on la plaça dans une chambre de la maison de ville, où des dames lui avoient fait préparer un lit. Quelques-unes d'entre elles passèrent la nuit près de cette infortunée et prièrent pour elle ; mais Jeanne étoit absorbée dans ses pensées, et elle continua à garder le silence.

Au point du jour, sa misérable mère arriva à la porte de la maison de ville, et y fit un tel train que les dames, par amour pour la paix, furent obligées de la laisser entrer. Mais Jeanne ne fit aucune attention à elle, et resta les yeux baissés, semblant attendre avec résignation l'heure de son supplice. Sa coquine de mère, voulant la forcer à parler, commença par jouer une scène de larmes et de désespoir, et voyant que cela ne lui réussissoit pas, elle passa aux reproches et aux injures. Sa fille ne jeta les yeux sur elle qu'un seul instant, mais ce fut en secouant la tête avec un regard qui auroit dû la percer jusqu'au fond de l'âme. J'entrois dans la chambre en ce moment, et voyant toutes ces dames charitables versant des pleurs, et cette mère dénaturée criant et hurlant comme si sa fille eût été sourde et réfractaire, je pris un ton d'autorité, et j'ordonnai aux officiers de justice de la mettre à la porte, ce qui nous fit jouir de la paix jusqu'au moment de l'exécution.

De mémoire d'homme, on ne se souvenoit pas d'en avoir vu dans la ville. La der-

nière qui y avoit eu lieu avoit été celle d'un des martyrs dans le temps de la persécution. C'étoit donc une besogne à laquelle nous étions tous neufs. Nous n'avions pas d'exécuteur des hautes œuvres, et nous fûmes obligés de faire venir celui d'Ayr. Etant le dernier nommé des baillis, c'étoit moi qui devois présider à l'exécution, et ce fut le moment le plus pénible de toute ma vie.

On dressa l'échafaud sur la place du Tron, en face de la prison; et ce fut une bonne affaire pour Thomas Gimblet, le charpentier qui avoit fait un marché à forfait avec le Conseil de la ville, et qui eut en outre le profit de tout le bois qui y avoit servi. Mais il faut dire que Thomas étoit alors le deacon des charpentiers, et étoit lui-même membre du Conseil.

Le moment étant arrivé, les officiers de justice, à la tête desquels j'étois obligé de marcher, conduisirent Jeanne sur la place du Tron. Elle étoit vêtue en blanc, et avoit les mains liées avec un ruban noir. Dès qu'on la vit paroître, on n'entendit que des gémissemens parmi la multitude, et je ne crois

pas qu'il y eût un œil assez dur pour ne pas être mouillé d'une larme.

Presque au pied de l'échafaud étoit son jeune frère Willy, qui, comme je l'ai dit, étoit garçon d'écurie chez le comte. Il étoit entouré d'une foule immense; mais chacun s'écartoit pour lui faire place, par respect et par compassion, car c'étoit un jeune homme rangé et d'une conduite exemplaire.

Quand nous arrivâmes au pied de l'échelle, il courut à sa sœur, et l'embrassa avec toute l'agonie du chagrin. Tous les cœurs étoient émus, et nous nous arrêtâmes un moment sans nous en apercevoir. Jeanne le regarda avec attendrissement sans lui parler, et l'on vit une grosse larme couler le long de ses joues. Mais en moins d'une minute elle avoit repris son air tranquille, et nous commençâmes à monter sur l'échafaud. Willy, qui s'étoit essuyé les yeux, nous y suivit, et quand M. Pittle eut fait la prière et entonné le psaume que tout le peuple chanta comme avec une ferveur de contrition, l'exécuteur s'étant approché de Jeanne pour lui mettre sur la tête le fatal bonnet et

le lui rabattre sur les yeux, Willy le lui arracha des mains, et en couvrit sa sœur, après quoi, se mettant à genoux en lui tournant le dos, il ferma les yeux, et se boucha les oreilles avec les mains, afin de s'épargner l'horreur des derniers momens de cette infortunée.

Lorsque cette horrible tragédie fut terminée, et que la corde eut été coupée pour livrer le corps aux docteurs, nous nous mîmes en marche pour retourner à la maison de ville. Le pauvre Willy se levant alors, descendit de l'échafaud, les yeux baissés, la foule s'ouvrant pour le laisser passer. Il ne dit mot à personne, ne jeta un regard sur personne, et sortit sur-le-champ de la ville. Quant à la mère, elle vola treize bouteilles de vin, quelques semaines après, chez William Gallon, marchand de vin, et nous la bannîmes de la ville, après lui avoir fait infliger le châtiment des verges.

CHAPITRE X.

Insurrection.

APRÈS l'exécution de Jeanne Gaisling, il n'arriva rien de bien important dans Gudetown, jusqu'à l'année où je fus nommé prévôt pour la première fois. Mais à cette époque un événement d'un tout autre genre menaça du plus grand danger la vie et les propriétés des magistrats et des citoyens. Quoique l'âge m'ait donné assez de sang froid pour que je puisse maintenant réfléchir au passé avec calme, je ne puis encore songer à ce jour sans que le sang me bouille dans les veines, tant la dignité du roi, celle de la magistrature et de l'autorité légale, furent insultées et outragées en ma personne.

Depuis un temps immémorial, c'étoit l'usage à Gudetown, et je dois dire que c'étoit

un usage louable, que, le jour de la naissance du roi, on préparât dans la maison de ville un bol de punch qu'on faisoit porter sur une table dressée sur la place du Tron, où tous les magistrats se rendoient pour boire à la santé de sa majesté, en présence de tout le peuple; et pour que le peuple prît part à la réjouissance, on avoit aussi coutume de lui donner un chariot de charbon pour qu'il fit un feu de joie.

Je ne saurois dire aujourd'hui à quelle occasion et par quel motif le conseil de la ville arrêta que cette libéralité gratuite n'auroit plus lieu à l'avenir, mais enfin le fait est que cet arrêté fut pris, et il arriva que je venois d'être nommé prévôt, la première fois qu'il fallut mettre à exécution cette mesure économique; d'où il résulta qu'on m'accusa d'en être l'auteur, et que ce fut contre moi que se dirigèrent les clameurs des apprentis, des garçons de boutique, des ouvriers, enfin de tous ceux qui sont toujours les premiers à amener les autres en pareille occasion. Mais il faut entrer dans quelques détails.

Avec le temps, le jour de la naissance du roi arriva. Dès le matin, toutes les cloches de la ville furent en branle, et toutes les fenêtres furent décorées de guirlandes de fleurs et de feuillage. La journée étoit superbe, tous les esprits étoient à la joie, et pendant toute la matinée je ne vis que des figures riantes, jusqu'au moment où je me rendis à la maison de ville pour joindre les autres magistrats et les citoyens les plus respectables de la ville, afin de nous rendre en corps sur la place publique, pour boire à la santé du roi.

En sortant de ma boutique, j'avois été joint par M. Stoup, receveur des droits d'Exoïse, et M. Firlot, négociant faisant le commerce de grains. Ce dernier avoit fait tout récemment un gros bénéfice sur une cargaison de blé qu'il avoit fait venir de Belfast, les ports étant alors ouverts, ce qui faisoit que les uns lui portoient envie, tandis que les autres l'accusoient d'être un accapareur, et de profiter de la dureté des temps. Quant à M. Stoup, quoique ce fût un homme sur qui il n'y avoit rien à dire, il passoit

pour être dur et sévère dans sa profession ; de sorte que le peuple , qui n'aime jamais beaucoup les receveurs des deniers publics , le haïssoit plus que tout autre. Il ne pouvoit donc arriver à un magistrat , qui comme moi s'efforçoit d'être le fléau des malfaiteurs et des malveillans , une plus grande infortune que de rencontrer ces deux hommes dans un pareil moment ; car l'abolition du feu de joie étoit regardée comme une entreprise odieuse contre les privilèges et la liberté du peuple.

Etant donc sorti de ma boutique , et ayant été joint par M. Stoup et M. Firlot , comme je viens de le dire , nous traversâmes tranquillement la place pour nous rendre à la maison de ville , au milieu d'une foule immense composée d'apprentis , d'ouvriers dont les habits étoient percés aux coudes , d'artisans de toute espèce , de tous les écoliers de la ville et de toute la populace ; et , dès qu'ils m'aperçurent , ils se mirent à pousser des hurlemens , en criant comme des désespérés : « Prévôt ! où est le feu de joie ? Qu'avez-vous fait du char-

bon , Prévôt ? L'avez-vous envoyé dans votre cellier ? L'avez-vous donné à l'accapareur pour en avoir du blé ? » entremêlant ces apostrophes d'épithètes méprisantes et injurieuses qui étoient autant de symptômes de l'insurrection et de la rébellion qu'ils méditoient déjà. Mais je conservai mon sang-froid , et nous arrivâmes à la maison de ville, où plusieurs habitans respectables se trouvoient avec les magistrats et le conseil.

— Qu'avez-vous donc , Prévôt ? me dirent quelques-uns d'entre eux , lorsque j'arrivai. Êtes-vous indisposé ? Vous est-il arrivé quelque chose ?

Je leur répondis que le peuple étoit mécontent de ne pas avoir de feu de joie ; sur quoi quelqu'un proposa de lui faire donner , comme par le passé , un chariot de charbon pour rétablir la paix et l'harmonie. Mais je m'y opposai , en disant qu'en agissant ainsi , nous aurions l'air d'avoir peur ; et qu'une telle foiblesse , de la part de ceux dont la main étoit armée de l'autorité légale , seroit un coup mortel porté à la

discipline et à la subordination. Il n'en fut plus question, et, le punch ayant été préparé, on le porta avec des verres sur une table qui avoit été dressée sur la place publique, et nous nous y rendîmes en corps suivant l'usage.

Quand on nous vit avancer, précédés des officiers de la ville, portant leurs halberdes, on nous fit place avec toutes les marques ordinaires de respect et de civilité, et lorsque nous annonçâmes la santé de sa majesté, les cris de « vive le roi » partirent de toutes parts avec autant de loyauté que jamais. Mais c'étoit une ruse perfide pour nous empêcher de nous tenir sur nos gardes, comme l'événement le prouva bientôt; car, à peine avions-nous rempli nos verres pour la seconde fois, que quelques-uns des plus audacieux mutins se mirent à crier : « Le feu de joie ! Le feu de joie ! — Pas de feu de joie, pas de punch ! — N'y a-t-il une fête que pour vous ? »

En un mot, les cris, les éclats de rire moqueurs, les injures, l'agitation, le tumulte, tout sembloit annoncer quelque ca-

tastrophe. Quelques-uns de mes amis , qui étoient près de moi , me dirent de ne pas m'alarmer , ce qui ne m'alarma que davantage , parce que je présumai qu'ils avoient entendu des menaces contre moi. Cependant nous bûmes notre second verre sans que personne cherchât à nous molester , mais quand nous poussâmes les trois acclamations d'usage , le peuple , au lieu d'y répondre par de joyeux huzzar , fit entendre d'affreux rugissemens , et , s'ébranlant comme les flots d'une mer en courroux , il se précipita vers nous avec une telle violence , que la table , le bol de punch et les verres en furent renversés. La table , en tombant , écorcha tellement les jambes du bailli Weezle qu'il fut long-temps obligé de garder sa chambre , et l'on craignit même qu'il ne restât estropié toute sa vie.

Le renversement de la table fut le signal du commencement de la guerre. Les séditieux poussèrent des cris à assourdir , et ce fut un moment de tant de trouble , de désordre et de confusion , que je me retrouvai dans la maison de ville avec la plupart de

ceux qui venoient de porter la santé du roi , sans savoir comment j'y étois arrivé. On proposa sur-le-champ d'ouvrir une fenêtre pour faire au peuple la lecture de la loi contre les attroupemens ; et en ma qualité de Prévôt , c'étoit à moi à remplir cette fonction délicate. Je ne montrai pourtant aucune foiblesse ; car la colère m'animoit en ce moment , et j'étois résolu à ne pas souffrir que l'autorité royale fût méprisée entre mes mains.

En conséquence, le clerc de la ville, M. Keelvin , ayant chërché dans ses papiers la loi contre les rassemblemens , on ouvrit une des fenêtres de la chambre , et le crieur de la ville ayant par trois fois ordonné qu'on fit silence , je me présentai , la loi à la main. Dès que les factieux m'aperçurent ; ils se mirent , de la manière la plus audacieuse , à pousser des éclats de rire blasphématoires ; mais , au lieu d'en être épouvanté , je leur montrai une contenance ferme , et je me flattai de les avoir intimidés ; car lorsque je commençai la lecture , ils écoutèrent en silence. Ce n'étoit pourtant qu'un stratagème

concerté; car, à l'instant où je finissois, un chat mort, traversant les airs comme une comète, me frappa la tête avec tant de force, que j'en fus renversé.

Il ne m'est possible ni de décrire, ni même de raconter tout ce qui s'ensuivit. Les uns proposoient de faire sonner le tocsin; les autres vouloient que nous nous armassions de toutes les armes que nous pourrions trouver dans la maison de ville; mais je crus, vu la nature de la catastrophe, qu'il étoit à propos d'envoyer en toute diligence un exprès à Ayr pour requérir l'assistance du régiment qui y étoit caserné. Pendant ce temps, les cris et les vociférations des séditieux ne faisoient que redoubler.

Nous avions parmi nous le major Target, qui avoit fait plusieurs campagnes. Il voulut plusieurs fois prendre la parole pour nous faire quelque proposition, mais voyant qu'il ne pouvoit se faire écouter, il sortit sans rien dire, alla se jeter au milieu des factieux, et en fut reçu avec de grandes acclamations. Il paroît qu'il leur représenta l'imprudence de leur conduite, et qu'il les

exhorta à en changer ; et le fait est que , lorsqu'il eut cessé de parler , ils applaudirent encore , et se séparèrent sur-le-champ . Le major ne manquoit pas de vanité , et il chercha à s'attribuer tout le mérite d'avoir calmé cette sédition ; mais , vu l'animosité que montraient ces furieux , il est évident que , s'ils se retirèrent , ce fut moins par considération pour les discours et les exhortations du major , que par crainte des soldats qu'ils savoient que j'avois envoyé chercher .

Pendant toute la nuit , les magistrats et les personnes les plus respectables de la ville restèrent dans la maison de ville , et nous fîmes faire une ronde de temps en temps dans les rues , pour voir si tout étoit tranquille . Au moyen de ces mesures judiciaires , dont nous rédigeâmes un procès-verbal détaillé que nous envoyâmes au roi et au gouvernement , qui donnèrent de grands éloges à notre conduite , la paix fut maintenue dans la ville jusqu'au lendemain à midi . Et alors on y vit entrer quatre compagnies du régiment qui étoit à Ayr , et qui se chargèrent de veiller au maintien de la tran-

quillité publique. Je dois faire remarquer ici que c'étoit la première fois que des troupes entroient à Gudetown, depuis la rébellion de 1745 ; et c'est une leçon remarquable qui nous apprend quelles sont les conséquences des insurrections et des pratiques séditeuses, car depuis ce temps jusqu'à ce jour, nous avons toujours eu à loger une partie de tous les régimens qui sont envoyés en garnison à Ayr.

CHAPITRE XI.

Politique.

VERS la fin de la même année, de l'année pendant laquelle je remplissois les fonctions de prévôt pour la première fois, je fis une découverte. Je ne saurois dire si je sentoie trop bien l'importance de ma dignité, pour ne pas la faire sentir un peu aux autres, et si mes manières à l'égard des membres du conseil n'étoient pas assez affectueuses et conciliantes; mais je m'aperçus qu'ils me traitoient avec plus de cérémonie que de cordialité; particulièrement ceux qui étoient ligués avec le clerc de la ville, qui, se targuant de la connoissance qu'il avoit des lois, se conduisoit comme s'il avoit été véritablement et effectivement le principal magistrat du bourg. L'effet de cette découverte fut de me faire

réfléchir sur les moyens de regagner le terrain que j'avois perdu, n'importe quelle en fut la cause, soit un peu trop d'orgueil de ma part, soit de celles des autres, ce sentiment assez naturel d'envie, qui fait qu'on regarde souvent de mauvais œil ceux qui obtiennent une promotion inattendue ; or on trouvoit généralement que je n'avois pas été assez long-temps dans le conseil pour mériter d'être élevé au grade éminent de prévôt.

La conséquence de mes réflexions et de mes délibérations fut qu'avant la Saint-Michel je me trouvai préparé à frapper un grand coup de politique pour le gouvernement futur de la ville. Je sentis qu'il étoit à propos de ne pas trop me mettre en avant pendant un certain temps, et qu'il valoit mieux dans le monde posséder du pouvoir et de l'influence que de faire voir qu'on en est en possession. En conséquence, après avoir formé divers projets, il me vint à l'esprit que ce seroit un grand avantage pour moi, si je pouvois déterminer le conseil à choisir le comte pour me remplacer dans la charge de prévôt. Je savois qu'il ne me se-

roit pas bien difficile d'y réussir, mais il y avoit un grand risque à courir ; il pouvoit se faire que le comte ne fût que comme un instrument que j'aurois placé entre les mains de notre rusé clerc de la ville, M. Keelevin, et il étoit important que je trouvasse le moyen de m'assurer que ce seroit moi qui serois l'âme de ses conseils.

Dans cette conjoncture embarrassante, il arriva un événement qui me confirma fortement dans l'opinion que la fortune a une grande influence sur la prospérité des hommes. Le comte, qui, depuis bien des années, n'étoit pas venu à Gudetown, y arriva vers le milieu de l'été, et je reçus, ainsi que les autres magistrats, une invitation à dîner avec lui dans son château. Nous nous y rendîmes, comme dit le proverbe, avec de beaux habits et de belles révérences ; mais je vis bientôt que c'étoit un dîner qui nous étoit donné pour la forme, et qu'il n'y avoit rien de cordial dans toutes les civilités de milord et de milady.

Pour dire la vérité, en y réfléchissant bien, je ne pus trop blâmer nos nobles hôtes

de se tenir un peu sur le quant à soi, car quelques-uns des membres du conseil, et même des baillis, étoient si glorieux de se trouver au château, et d'être assis à la table du comte, que, lorsque le vin commença à leur échauffer la tête, ils s'oublièrent entièrement, et ne se gênèrent pas plus pour le comte que s'il eût été leur égal. Voyant le train que prenoient les choses, je veillai sur moi avec grand soin, et tandis que le comte, par politesse, les pressoit les uns après les autres de boire je ne sais combien de sortes de vins, au détriment manifeste de leur jugement, je conservai le même sang-froid qu'un juge qui va monter sur son tribunal, examinant avec attention tout ce qui se passait.

Le comte avoit réellement assez de bon sens, pour un lord; et il remarqua tellement ma discrétion que, lorsque la comtesse eut quitté la table ainsi que deux dames de ses amies, et tandis que les autres magistrats buvoient, jasoient, rioient, ni plus ni moins que s'ils eussent été en partie de plaisir aux Clefs-Croisées sur la place du Tron, il me

fit signe de venir m'asseoir près de lui; et nous eûmes ensemble une conversation particulière et très-intéressante, dans laquelle conversation je lui dis que c'étoit bien dommage qu'il ne voulût pas consentir qu'on le nommât prévôt de la ville. Jamais personne ne lui en avoit dit un mot, et il n'est pas étonnant qu'il m'ait répondu d'un air de surprise, que, bien loin qu'il eût refusé cette proposition, il n'en avoit même jamais entendu parler.

— Cela est bien extraordinaire, mylord, lui dis-je; car il seroit certainement de votre intérêt, et surtout d'un grand avantage pour la ville, que vous acceptassiez les fonctions nominales de prévôt. Je dis nominales, milord, parce qu'on ne pourroit attendre de votre seigneurie que vous descendissiez dans tous les détails minutieux qu'elles exigent; mais à présent que j'en ai la routine et que j'ai acquis toute l'expérience requise, je me chargerois volontiers de vous suppléer dans tout ce qui exige des soins assidus et journaliers, de manière à ne vous laisser que ce qui seroit honorifique.

— Les choses étant ainsi, répondit le comte, et connoissant vos talens et votre prudence, si l'on juge à propos de me nommer prévôt, lors de la prochaine élection, je ne vois aucune raison pour ne pas accepter cette charge.

Nous nous serions probablement encore mieux expliqués, mais le bailli Mac Lucre et M. Sharpset, qui étoit alors doyen du guild, et qui se querelloient depuis une demi-heure sur je ne sais quelle affaire du guild, en vinrent en ce moment aux gros mots; et, les fumées des bons vins du comté leur ayant fait perdre la raison, ils en vinrent au point que M. Sharpset arracha la perruque du bailli, et la jeta dans le feu avec un goddam ! Cette dernière incartade fit que le comte se leva de table, mais de tous les magistrats, il n'y eut que moi dont les jambes furent assez fermes pour le suivre, et aller trouver la comtesse dans le salon.

CHAPITRE XII.

L'espion.

PEU de temps après l'incident que je viens de rapporter, il en arriva un autre que j'ai été tenté un moment de dérober à la connoissance de la postérité, quoique après tout, il ne puisse servir que de texte pour faire rire le monde aux dépens de qui il appartiendra. Heureusement pour ma réputation, ce ne sera pas aux miens, quoiqu'il soit arrivé pendant que j'étois encore prévôt, car je n'y eus aucune part. L'affaire dont il s'agit, concernoit un Français, qui fut arrêté comme espion ; car nous étions alors dans le plus fort de la guerre de l'Amérique, et la France avoit pris le parti de nos colonies révoltées.

Un jour, vers la fin du mois d'août, j'étois allé pour mes affaires personnelles à Kilmar-nock, et M. Booble, qui étoit le plus ancien

des baillis, me remplaça naturellement dans les fonctions de premier magistrat.

Comme tout le monde le sait, le bruit avoit couru à cette époque que le Roi de France avoit dessein d'envahir et de conquérir la Grande-Bretagne, et par conséquent, il étoit du devoir de tous les magistrats d'avoir les yeux ouverts sur les démarches des étrangers et de toute personne suspecte. Or, le dit jour et pendant mon absence, on découvrit à l'auberge des Clefs-Croisées un Français qui ne savoit pas un mot d'Anglais. Qui il étoit, d'où il venoit, où il alloit, c'étoit ce que personne ne pouvoit dire, mais il étoit arrivé à la porte de l'auberge, un paquet sous le bras, et un porte-manteau sur l'épaule, comme un homme qui descend de quelque diligence. Son air ne plut pas à mistress Drammer, la maîtresse de l'auberge, car il avoit des cheveux noirs, le teint jaune, un nez en bec de perroquet, il étoit grand et maigre, et plus laid, comme elle le disoit, que ne le supporte la nature humaine. Au lieu de cravate, il ne portoit qu'un ruban noir fort étroit qui

laissoit voir un long cou noir et décharné ; et tout cela contribuoit à lui donner un air étrange et extraordinaire.

Voyant qu'il étoit étranger, et sachant que le gouvernement avoit enjoint à tous les magistrats d'exercer une surveillance rigide sur tous ceux qui arrivoient dans le pays, ou qui vouloient en sortir, elle pensa, tant pour l'honneur de sa maison que pour l'intérêt du royaume, qu'elle devoit m'informer, en ma qualité de prévôt, de l'apparition de cet individu à Gudetown. Mais comme j'étois absent en ce moment, comme je l'ai déjà dit, mistress Pawkie, très-judicieusement, lui fit dire de s'adresser au bailli Booble.

Le bailli étoit toujours prêt à prendre l'alarme, et dès qu'il apprit cette nouvelle, il se rendit à la maison de ville, convoqua tous les membres du conseil, et ordonna qu'on lui amenât l'étranger ennemi, comme il appela le pauvre Français. Cependant le bruit qu'on avoit découvert et arrêté un espion s'étoit déjà répandu dans toute la ville, et mistress Pawkie me dit ensuite que

la consternation étoit peinte sur le visage de tous ceux qui virent passer cet homme à cravate noire et à peau basanée, entre deux officiers de justice, qui le conduisoient à la maison de ville, pour subir un interrogatoire devant le bailli Booble ; car il faut convenir qu'il ne ressembloit nullement aux honnêtes gens de notre pays.

Ni le bailli, ni aucun de ceux qui étoient alors avec lui, ne savoient un seul mot de français, et l'étranger ennemi ne connoissoit pas davantage notre langue. Je me suis émerveillé bien des fois que le bailli n'ait pas soupçonné que cet individu ne pouvoit être un espion, puisqu'il lui manquoit à cet égard la qualité la plus importante pour en bien remplir le rôle. Mais il étoit dans une sorte d'enchantement en pensant que, grâce à mon absence, il alloit rendre au gouvernement un service signalé.

Quoi qu'il en soit, le Français étoit debout devant eux, parlant tantôt à l'un tantôt à l'autre, et croyant se faire mieux entendre en criant comme s'ils eussent été sourds, quand, étant de retour de Kilmarnock,

j'allai voir ce qui se passoit au conseil. Comme l'affaire avoit été entamée quelque temps avant mon arrivée, je jugeai à propos de laisser à ceux qui l'avoient commencée le soin de la terminer, et je m'assis comme spectateur. Il étoit vraiment comique de voir l'embarras du pauvre bailli en interrogeant le Français jeune et efflanqué qui ne pouvoit le comprendre, et les accès d'impatience de l'accusé, désespéré de ne pouvoir se faire entendre de personne.

Enfin, le bailli ne pouvant en obtenir satisfaction, ce qui étoit bien impossible, ordonna qu'on ouvrit le paquet et le portemanteau de l'étranger; et parmi un certain nombre de papiers qui lui parurent suspects, puisqu'il n'y comprenoit rien, ils s'en trouva un qui lui parut une espèce de plan ou de carte, et dont il s'empressa de s'emparer.

— Sur ma foi, Messieurs, dit-il en le montrant à ses voisins, nous ne manquons pas de preuves maintenant. Il est bien clair que ceci est un plan de Frith de Clyde jusqu'au banc de Greenough. Cet ovale est Arran; ce rond est Aïlsa, et ce petit carré

long qui est entre les deux ne peut être autre chose que Plada. Messieurs, messieurs, cette découverte est importante; et voilà un gail-lard qui aura un mauvais moment à passer.

Il signa l'ordre pour qu'on le conduisît en prison, et se tournant alors de mon côté, — M. le prévôt, me dit-il, comme vous n'avez pas entendu le commencement de cette grande affaire, je me chargerai, si vous le trouvez bon, d'en rendre compte moi-même au lord avocat.

Il me sembla, dans le premier instant, que le bailli étoit bien pressé de se mettre en avant; mais en y réfléchissant je ne sais quoi me fit soupçonner que cette affaire n'étoit pas aussi claire qu'elle le lui paroîssoit, et, pour dire la vérité, je ne fus pas fâché que toute la responsabilité en restât sur lui; je consentis donc qu'il écrivît lui-même au lord avocat, et je donnai en cela une grande preuve de prudence, comme on le verra dans un moment.

Le lord avocat n'eut pas plus tôt reçu la lettre effrayante du bailli Booble, qu'il fit partir un officier de justice pour transférer

le prétendu espion à la prison d'Édimbourg; et l'on auroit peine à se figurer l'air d'importance que prit le bailli, quand il vit partir le prisonnier dans une chaise de poste, escortée par deux dragons.

Mais, hélas! comme le bailli Booble eut l'air confus et humilié; combien on fit de gorges chaudes à ses dépens dans toutes les boutiques de Gudetown, quand on apprit que l'étranger ennemi n'étoit autre chose qu'un cuisinier français, qui arrivoit de Dublin dans le dessein de s'établir à Glasgow, et que le plan où le clairvoyant bailli avoit découvert tant de pays, n'étoit que le menu figuré d'un grand dîner! L'île d'Arran du bailli étoit un rôti; le rocher d'Aïksa, une tourte; et Plada une saucière. Personne ne rit de cette affaire de meilleur cœur que moi, mais je rendis grâce au ciel que ma réputation restât sans tache aux yeux du lord avocat, et je frémis en pensant combien je l'avois échappé belle. Quant au bailli Booble, il fut par la suite beaucoup moins pressé de se mettre en avant.

FIN DU SECOND VOLUME.

LE PRÉVOT.

CHAPITRE XIII.

Journée des farines.

LA guerre d'Amérique se termina l'année suivante, pendant laquelle j'avois résolu de me tenir un peu à l'écart, sans me mêler ostensiblement des affaires. Désirant cependant me ménager les moyens de reprendre mon poste, et conserver mon influence dans le conseil, j'acceptai la place de substitut du comte, qui venoit d'être nommé Prévôt à la Saint-Michel, mais je choisis à mon tour M. Keg pour suppléant, voulant paroître ne me mêler en rien des affaires publiques.

Ce M. Keg étoit un homme qui s'étoit assez bien arrondi dans le commerce de l'île

de Man (1), et qui étoit venu s'établir à Gudetown, après avoir demeuré assez longtemps sur les Basses Terres, où il s'occupoit en apparence de l'exploitation d'une ferme. Comme il avoit été compris dans quelques affaires de contrebande, il mena d'abord une vie très-retirée; se comportant d'ailleurs d'une manière si exemplaire, que le bruit courut que notre ami M. Pittle, le ministre, l'avoit mis sur la liste pour être un des Anciens de notre église. Cependant si cette place lui fut offerte, il est certain qu'il ne l'accepta pas; mais je soupçonne qu'il regarda ce bruit qui s'étoit répandu, comme une marque qu'il acquéroit de l'estime et de la réputation parmi nous; car, à compter de cette époque, il se montra davantage en public, et personne n'affichoit autant de loyauté que lui, et toutes les fois qu'on illuminoit en réjouissance d'une victoire, il mettoit plus de chandelles à ses croisées.

(1) Le principal commerce de cette île est la contrebande
(*Note du Trad.*)

qu'aucun autre habitant de la ville, sans en excepter M. Cocket ; le collecteur des taxes ; ni même M. Mac Creesh, le fabriquant de chandelles.

Ainsi donc , dans la plénitude du temps ; il fut nommé membre du conseil ; et dans toute la corporation, on n'auroit pu citer personne qui eût plus de zèle qu'il n'en montrait. Je n'avois donc rien à craindre de lui, en ce qui concernoit les intérêts de la ville, et par-dessus tout, le dévouement au gouvernement. Je fus cependant sur le point de me repentir de l'avoir choisi pour suppléant ; quand je vis qu'à peine l'avois-je fait reconnoître en cette qualité, il eut l'air de me battre froid. Au surplus il eut bientôt sujet de se repentir de cette ingratitude, comme il m'est permis de l'appeler, car lorsque la journée des farines arriva, je lui prouvai que je savois garder mon quant à moi tout aussi bien qu'un autre.

Ce fut un vendredi, qui étoit notre jour de marché, que le tumulte commença, un peu après midi, à l'instant où les fermiers qui avoient apporté leurs grains et leurs fa-

rines pour les vendre, n'en ayant pas trouvé le prix qu'ils désiroient, commençoient à recharger leurs voitures pour remporter leurs marchandises. Pendant toute la matinée, en voyant les femmes revenir du marché, d'un air de mauvaise humeur, et en remportant leurs sacs vides, on auroit pu prédire qu'il faudroit que les fermiers rubatissent de leurs prétentions, ou qu'il y auroit du bruit avant la nuit. J'avois alors une nouvelle boutique qui étoit située en face du marché, et en voyant ce qui se passoit, je dis à mistress Pawkie ce que je prévoyois devoir arriver, surtout quand je vis se former sur le marché des rassemblemens dans lesquels la langue des femmes n'épargnoit pas les fermiers. Enfin, d'après son avis, je donnai ordre à Thomas Snakers de fermer les volets de la boutique.

Les fermiers chargeoient leurs chariots pour s'en aller, quand les enfans sortirent des écoles, et ils accoururent tous sur le marché en poussant de grands cris. Cependant il n'arriva rien de fâcheux jusqu'au moment où une nommée Jeanne, une commère

qui avoit été avec les soldats à Gibraltar, en Amérique, et je crois même dans les Indes, comme vivandière, arriva avec son baquet à farine, jurant comme un pandour que si on ne lui remplissoit pas de farine à raison de quinze pences le boisseau (les fermiers en demandoient seize), elle le rempliroit de sang. Tous les faiméans et les vagabonds, dont le marché étoit plein, l'encouragèrent par leurs cris et leurs acclamations, et accélérèrent ainsi la catastrophe. De leur côté, les fermiers sentirent le sang leur monter à la tête de colère, et un jeune inconsidéré, fils de James Dyke, de Mont, contre qui Jeanne vomissoit des imprécations effroyables, lui reprochant je ne sais quoi qu'il avoit eu à démêler avec la cour des sessions à Dalmailing, à cause d'un enfant dont une fille étoit accouchée, leva la main, dans un moment d'impatience, lui mit le poing sous le nez, et même la frappa, à ce qu'elle prétendit. Quant à lui, il affirma sous serment qu'il n'avoit fait que la repousser. Quoi qu'il en soit, Jeanne se jeta sur lui, la bouche ouverte de rage, et lui brisa sur la tête son

baquet de bois , comme si c'eût été une coquille d'œuf.

Le ciel seul sait tout ce qui s'ensuivit. En moins d'une minute , toute la place du marché étoit convertie de farine au point qu'on auroit cru qu'il avoit neigé ; et tous les fermiers prirent leurs jambes à leur cou pour tâcher de se sauver hors de la ville ; tandis que de tous côtés on faisoit pleuvoir sur eux une grêle de pierres. On entendit alors battre les tambours , et l'on vit les soldats qui étoient épars sur le marché , courir à la hâte à leur caserne.

Pendant ce temps , j'étois bien tranquillement à une fenêtre de ma salle à manger ; et je remerciois le ciel de n'avoir pas à remplir les fonctions de prévôt dans une pareille équipée , en voyant le pauvre M. Keg , la figure aussi blanche que la farine répandue , courant ça et là , la tête nue , ayant sur ses talons les officiers de la ville avec leurs halbardes , et ne pouvant plus se faire entendre , tant il avoit la voix rauque , à force d'avoir exhorté et conjuré la multitude , qui alloit et venoit dans le marché comme les flots de la

mer irritée. Ce fut alors qu'il sentit qu'il avoit eu grand tort de me battre froid, et me voyant à ma fenêtre regarder avec un air de sérénité, tout ce qui se passoit, il s'en approcha et me supplia, pour l'amour du ciel, de venir l'aider à pacifier le peuple.

Il auroit été mal séant de le refuser dans une telle conjoncture; j'allai donc le joindre, et il en étoit temps; car à peine avois-je passé la porte, que les soldats arrivoient, tambours battans, rangés en bataille, ayant à leur tête le major Blaze, dont le visage étoit rouge et animé, comme s'il eût été sur le point de faire face à l'ennemi. La première chose que je fis fut de courir au major, qui étoit sur le point d'ordonner une charge à la bayonnette, et je lui criai d'arrêter, attendu que la loi sur les attroupemens n'ayant pas été lue, il s'exposoit à se faire accuser de meurtre, s'il arrivoit que quelqu'un perdît la vie : sur quoi il pâlit et ordonna une halte. Me tournant alors vers M. Keg, je lui dis à haute voix de faire la lecture de la loi; ce que la populace ayant entendu, elle fut saisie d'épouvante, comme si elle avoit vu dans

l'air quelque terrible apparition. Chacun laissa tomber les pierres qu'il tenoit à la main ; et toute cette multitude , nous tournant le dos, disparut si promptement, qu'on ne pouvoit concevoir ce qu'elle étoit devenue.

On ne sauroit dire combien cette conduite ferme et prudente me valut d'admiration et de louanges. Le major fut si charmé que je lui eusse évité la nécessité de livrer une bataille, que, d'après mon avis, il rendit un compte détaillé de toute l'affaire au commandant en chef; en l'assurant que, sans moi et sans le crédit et l'influence que j'avois dans la ville, personne ne pouvoit dire tout ce qui seroit arrivé; sur quoi le lord avocat, à qui le général avoit communiqué ce rapport, m'écrivit une lettre de remerciemens au nom du gouvernement. Ainsi, quoique je ne fusse pas prévôt, on vit et l'on reconnut que j'étois un des hommes qui jouissoient de la plus haute considération dans la ville.

Mais quoique l'attroupement fût dispersé, comme je viens de le dire, les conséquences

n'en restèrent pas là. La semaine suivante pas un fermier n'apporta de farine au marché, et l'on n'y entendit que plaintes et lamentations, quand, pendant toute la matinée du vendredi, on ne vit arriver de la campagne qu'un seul chariot, celui de Simon Laidlaw, qui n'étoit chargé que de souches et de racines de bois à brûler. Le bruit couroit que le prix de la farine monteroit à une demi-couronne le boisseau. Mais le lendemain offrit un spectacle encore plus pénible et plus douloureux, le samedi étant le jour où les pauvres font leurs provisions. On vit une foule de pauvres vieilles femmes qui avoient travaillé laborieusement à leur rouet toute la semaine pour se procurer leur subsistance, et dont les besoins n'étoient connus que de leur Créateur, s'arrêter de porte en porte, la larme à l'œil, et regarder en silence ceux qui jetoient sur elles un coup d'œil de compassion, n'étant pas habituées au langage des mendiants.

Mais ce qui fendoit surtout le cœur, c'étoit de voir deux jeunes enfans, proprement vêtus, mais qui sembloient mourans

de faim ; et qui alloient de porte en porte. Personne ne savoit qui ils étoient , ni d'où ils venoient. Quand ils passèrent devant ma boutique , je leur fis donner quelque chose à manger , et je leur fis quelques questions. Ils avoient perdu leur père , qui avoit été négociant à Galscow , et qui avoit essuyé de grands revers. Leur mère étoit arrivée à Gudetown la semaine précédente , ne sachant que faire pour subsister , et elle y étoit tombée malade.

Mistress Pawkie , qui étoit elle-même la meilleure des mères , fit entrer les enfans , quand elle entendit cela , et dans la journée nous fîmes parmi nos connoissances une collecte qui procura quelques secours à leur mère. C'étoit une femme respectable et bien élevée. Quand elle fut guérie , nous lui persuadâmes de prendre une petite école , qu'elle tint plusieurs années avec honneur pour elle-même , et au grand avantage du public. Mais enfin un de ses frères , qui étoit mort dans les Indes , lui laissa un legs de quelques mille livres sterling , et alors elle alla demeurer à Edimbourg afin de pouvoir

donner une meilleure éducation à ses enfans. Jamais legs ne fut laissé à personne qui en fût plus digne ; car elle n'oublia pas les services que mistress Pawkie lui avoit rendus , et dès qu'elle fut en possession de sa fortune elle lui envoya un joli présent. Depuis ce temps , elle n'a jamais manqué de lui envoyer quelque élégante parure tous les ans , le jour anniversaire du samedi de malheur , comme nous nommâmes toujours le samedi qui avoit suivi la journée des farines.

CHAPITRE XIV.

Seconde prévôté.

J'AI eu occasion de remarquer dans le cours de ma vie, qu'il n'y a rien qui adoucisse autant le naturel et le caractère de l'homme, qu'une suite constante de succès et de prospérité. Depuis que j'avois été doyen du Guild, j'avois vu ma fortune s'arrondir de manière à me donner toute satisfaction; et quoique le bailli Mac Lucre m'eût joué un tour de maître Gonin, lors de l'élection d'un membre du parlement, en vendant adroitement ses pommes de terre de manière à s'assurer tout le profit, ce qui, comme je dois l'avouer, me dépitait un peu, cependant, à tous autres égards, tout me réussit si bien, qu'en 1788 je commençai à remettre la main aux affaires publiques; et j'avois alors acquis encore plus de vigueur.

et d'activité que lorsque j'avois exercé pour la première fois les fonctions de la magistrature.

Je dois pourtant rappeler ici que si je m'étois tenu à l'écart pendant les deux ou trois années précédentes, c'étoit par suite d'un calcul bien réfléchi, et afin qu'on eût le temps de bien apprécier mes talens, et qu'on finît par désirer de les employer. Je continuai pourtant à rester dans le conseil, quoique j'eusse fait volontiers le sacrifice de cette place ; mais je savois que si j'en sortois, il me seroit peut-être difficile d'y rentrer ; car je reconnoissois que j'avois quelquefois levé la tête un peu trop haut, et qu'il y avoit bien des membres du conseil qui avoient le cœur et l'esprit en rébellion contre moi. Quoi qu'il en soit, cette conduite me réussit à merveille et me conduisit à mon but. On commença bientôt à se demander pourquoi M. Pawkie ne se mêloit plus des affaires publiques, et les magistrats, en plusieurs occasions, ayant adopté des mesures qui causèrent un mécontentement général, on dit et on répéta partout, et

toute la ville fut persuadée que si M. Pawkie avoit eu la main à la charrue, le sillon auroit été mieux tracé.

Mais ce qui me servit le mieux dans ces circonstances, ce fut la conduite du bailli Mac Lucre à l'égard du comte, conduite qu'on pouvoit regarder comme une sorte d'idolatrie. M. Mac Lucre étoit parvenu à rentrer dans son ancienne place de doyen du Guild ; et plusieurs baux vinrent à expirer à la fin de cette année, entre autres celui du parc de Niggerbrac, et comme il étoit situé à peu de distance de la ville, il étoit évident qu'en le renouvelant, on pourroit obtenir une augmentation de prix assez considérable. Mais que fit le doyen du Guild ? il donna sous main, et d'une manière clandestine, à l'intendant du comte, le conseil de faire offre de prendre le parc à bail pour trente huit ans, au même prix qu'il étoit loué alors, ce qui lui fut d'autant plus facile que le comte étoit alors prévôt. Le parc de Niggerbrac fut donc loué au même prix qu'il l'avoit été en 1769, sans aucune augmentation.

Il étoit évident qu'il y avoit dans cette affaire quelque secrète collusion , mais en quoi consistoit-elle ; et quel bénéfice pouvoit en retirer le doyen du Guild , c'étoit ce que personne ne pouvoit dire ni conjecturer ; car on savoit que le comte étoit fort à l'étroit pour l'argent , et que par conséquent il devoit avoir la main serrée. Mais vers la fin de la même année , il arriva un événement qui dissipa les ténèbres.

Gabriel Mac Lucre , cinquième fils du doyen du Guild , garçon bien bâti , et qui ne manquoit pas d'intelligence , obtint tout à coup une place de cadet dans un régiment destiné pour les Indes ; et l'on fut assez peu charitable pour dire que c'étoit le pot de vin que payoit le comte pour le bail du parc de Niggerbrac , qu'il avoit obtenu à si bon marché. Ce ne fut qu'un cri dans toute la ville contre le doyen du Guild , et contre les magistrats et le conseil , et l'on me fit des reproches à moi-même de la tiédeur que je montrois pour l'intérêt du public. J'en conclus que le moment étoit arrivé de me remettre en avant , et j'eus soin

de répandre partout que si j'étois rappelé à la première magistrature, j'étois déterminé à porter la hache sur tous les abus, et à faire une réforme complète dans l'administration.

En conséquence, à la Saint-Michel de la même année, c'est-à-dire de 1788, je fus élu prévôt pour la seconde fois, étant entendu que je conserverois cette dignité pendant deux ans, et que je ferois faire, comme je le jugerois convenable, les réparations que je trouvois nécessaires tant aux rues de la ville qu'à notre église. Mais la manière dont je m'y pris pour accomplir ce double objet d'une manière satisfaisante, donnera suffisamment de matière pour deux chapitres séparés.

CHAPITRE XV.

Réparation des rues.

DANS les anciens temps la ville de Guds-town avoit été entourée de murs et fermée par des portes ; et dans les momens de trouble, tous les habitans des environs, comme le dit la tradition, venoient s'y réfugier avec leurs bestiaux. C'est ce qui fait que les rues en sont si larges, comme on le remarque également dans plusieurs autres bourgs royaux, car il falloit ménager une place suffisante pour pouvoir, en de pareilles occasions, établir des parcs pour les bœufs et pour les moutons. Mais à cette époque, il n'y avoit de pavé que le milieu des rues, c'est-à-dire ce que nous appelons la couronne de la chaussée, qui étoit construite en d'os-d'âne, pour faciliter l'écoulement de l'eau de la pluie des deux côtés.

Avec le temps , lorsque l'ordre et la tranquillité s'établirent dans le pays et dans tout le royaume d'une manière stable , les fermiers et les paysans n'ayant plus besoin d'amener leurs bestiaux dans la ville , comme dans les temps d'une antiquité turbulente , les propriétaires commencèrent l'un après l'autre à paver à leurs dépens l'intervalle qui séparoit leurs maisons de la chaussée , c'est-à-dire ce qu'on appelle les revers de la rue ; et ces revers étant considérés comme une propriété particulière , l'administration de la ville n'avoit à s'inquiéter que de la partie du milieu de la couronne de la chaussée.

L'effet de cette séparation d'intérêts se manifesta d'une manière utile pour le bien public , quand le pavé de la couronne de la chaussée se dégradait , par suite de la négligence qu'on mettoit à l'entretenir , au point de devenir dangereux pour les chariots chargés , et même pour les voitures des particuliers , qui ne pouvoient y passer sans risque. Il arriva de là que , quelque temps avant que j'eusse été nommé prévôt pour la seconde fois , toutes les voitures quittoient

le milieu de la chaussée , pour aller sur les revers , ce qui excita de justes réclamations de la part des propriétaires.

Une nuit pluvieuse et obscure , le premier dimanche qui suivit ma rentrée en fonction , il arriva un accident fâcheux à une vieille femme , nommé Peggy Waife , qui étoit sortie , sa robe retroussée par dessus sa tête , pour aller chercher une chopine de bière. Comme elle retournoit chez elle , portant sa bière dans un pot de terre , une chaise de poste qui alloit grand train sur le revers du pavé la renversa , et brisa son pot. Elle poussa un cri terrible. Les voisins crurent que la pauvre Peggy étoit tuée , et toutes les femmes parurent à leurs portes et à leurs fenêtres avec des chandelles. Cependant elle avoit eu plus de peur que de mal ; mais les deux voyageurs anglais qui étoient dans la chaise se mirent en fureur comme des dragons , et dirent qu'ils feroient un procès à la ville pour laisser les rues dans un état de dégradation si honteux.

Pendant qu'on changeoit leurs chevaux , ils vinrent me trouver , en qualité de prévôt ,

pour me faire des représentations sur le mauvais état des rues , et pour déposer entre mes mains une somme de dix livres sterling qu'ils vouloient donner à la pauvre Peggy, ce qui étoit plus que la pauvre femme ne croyoit pouvoir posséder de toute sa vie. Voyant que c'étoient des gens comme il faut , je cherchai à les calmer en tombant d'accord avec eux sur tout ce qu'ils disoient au sujet de la dégradation des rues , et j'eus soin d'ajouter que le désir de les faire réparer étoit un des principaux motifs qui venoient de me faire accepter la dignité prévôtale. Je les invitai à s'asseoir et à accepter un verre de vin et un biscuit , civilité qui leur inspira des sentimens plus pacifiques ; ils s'en allèrent en me remerciant de ma politesse et de mon hospitalité , et j'appris ensuite qu'ils en avoient parlé à leurs connoissances à Londres avec les plus grands éloges , sans parler de tout ce qu'ils dirent à l'aubergiste , comme le garçon me le rapporta le lendemain matin. Il en résulta que, le samedi suivant , lorsque le conseil fut assemblé , j'obtins sans difficulté une dé-

libération portant que la réparation des rues auroit lieu sans aucun délai.

Ayant gagné ce premier point , je proposai de faire faire ces travaux par entreprise , et d'en donner avis au public pour qu'on pût nous faire des offres. Cette seconde proposition ne passa pas si facilement , attendu que jamais le conseil n'avoit donné aucun ouvrage par entreprise ; l'usage étoit d'en charger un membre du conseil , qui faisoit ensuite exécuter les travaux ordonnés, de telle manière que bon lui sembloit ; et je n'ai pas besoin de dire à combien d'abus cette coutume donnoit naissance. Je persistai pourtant dans ma résolution , et je finis par l'emporter. Aussi tous les habitans de la ville me surent-ils le meilleur gré de la réforme importante que je venois d'introduire dans cette partie de l'administration.

Quand on sut que cette grande affaire seroit donnée à l'entreprise , diverses personnes nous firent des offres par écrit , et quand je vis une telle concurrence s'établir , je ne fus pas peu embarrassé à qui donner la préférence. Je fis venir tour à tour ceux

qui nous avoient fait des propositions, je causai avec eux, et je trouvai dans Thomas Shovel, propriétaire de la carrière de Whinstone, un homme discret et entendu. Il est vrai qu'il y avoit quelques offres plus basses que la siennes; mais aussi il avoit, pour terminer promptement l'ouvrage, des facilités que ne pouvoit avoir aucun des autres candidats. Je fis valoir cette circonstance, et le doyen du Guild M. Mac Lucre s'étant déclaré chaudement en sa faveur, l'entreprise lui fut adjugée.

Je ne concevois pas trop pourquoi mon ancien ami le doyen avoit pris les intérêts de M. Shovel avec tant de chaleur, mais, avec le temps, je découvris qu'il étoit associé en commandite dans cette entreprise; ce qui lui rapporta un profit considérable. Quant à moi je n'en retirai pas le moindre, à moins qu'on ne veuille parler de quelques voitures de pierres, qui m'eussent servies à entourer de murs un enclos que je venois d'acheter à deux pas de la ville. Véritablement, je puis prendre sur moi de dire que, quoique cela ne convienne peut-être pas, peu

de prévôts dans une affaire si importante auroient montré le même désintéressement. Car si Thomas Shovel , volontairement , et seulement à l'instigation du doyen du Guild , jeta sur mon terrain quelques voitures de pierres , et fit construire le mur par ses ouvriers , la ville n'en fut aucunement lésée , car il ne fit en cela que se priver d'une partie du profit qui lui appartenait.

CHAPITRE XVI.

Réparation de l'église.

LA seconde affaire que j'entrepris ensuite, celle des réparations à faire à l'église, ne marcha pas aussi facilement que celle dont je viens de rendre compte.

Il paroît qu'autrefois l'église n'offroit qu'un espace vide, où chacun se plaçoit à son gré. Avec le temps, les plus riches habitans y firent construire à leurs frais des tribunes où ils se placèrent avec leurs familles, en occupant le devant, tandis que leurs domestiques restoient derrière eux. Enfin on y fit placer, pour le public, des bancs, amovibles à volonté; mais on n'y voyoit pas de bancs fermés.

Il arriva tout naturellement que certains

de ces bancs mobiles se trouvèrent occupés tous les dimanches par les mêmes personnes, qui semblèrent y acquérir ainsi une espèce de droit de prescription. Peu à peu ces mêmes individus s'avisèrent d'y faire ajouter des dossiers, afin d'être assis plus commodément pendant le service divin. Mais il se passa encore bien des années avant que personne songeât à avoir un banc fermé.

Le premier qui parut dans notre église, fut construit, dit-on, par un nommé Archibald Rafter, charpentier, grand-père de M. Rafter, l'architecte qui a construit en grande partie le quartier d'Édimbourg qu'on appelle la nouvelle ville. Le banc de cet Archibald se trouvoit près de la porte, à gauche de la chaire, et pendant l'hiver, quand le vent étoit au nord, le froid y étoit excessif. Il y fit donc un entourage avec des vieilles portes et de vieux volets qui lui étoient restés lorsqu'il avoit été chargé de la démolition et de la reconstruction de l'aile gauche du château de Whinnyhill. Comme on vit qu'il s'y trouvoit alors fort à son aise, beaucoup de paroissiens suivirent son exemple,

et au bout d'une vingtaine d'années, toute l'église fut remplie de bancs fermés, mais mal construits et sans régularité.

Les familles s'étant ainsi approprié une portion de l'église, lorsque quelqu'un quittoit la ville, il cédoit son banc à un autre, moyennant le remboursement de la somme qu'il avoit dépensée pour l'arranger; de sorte que, peu à peu, ces bancs devinrent une sorte de propriété qu'on pouvoit vendre ou louer. Ces bancs défiguroient l'église, tant parce qu'ils étoient mal construits, et irrégulièrement placés, que parce que la plupart étoient vermoulus et tomboient en ruines, il étoit donc à propos de les détruire pour les remplacer par des bancs construits en bons et solides matériaux, et rangés dans un meilleur ordre; mais on trouvoit bien dur de faire payer à la ville en général une dépense qui ne devoit profiter qu'aux individus qui, attendu le laps de temps qui s'étoit écoulé depuis qu'ils étoient en possession des bancs, soit par eux-mêmes, soit par leurs ayant-cause, en étoient propriétaires légitimes; et d'une autre part on ne

pourvoit s'attendre qu'ils consentissent à supporter eux-mêmes cette dépense.

Cette question fut débattue dans le conseil pendant plusieurs séances, sans qu'on prit aucune décision. Enfin, comme l'intérieur de l'église étoit vraiment dans un état qui faisoit honte à la ville, je pensai que le meilleur parti étoit de prendre toute la dépense sur le compte de la ville, à condition que les propriétaires des bancs lui paieroient dix-huit pences par an, et par place, je les consultai à cet égard; et je n'en trouvai pas un qui ne consentît bien volontiers à cet arrangement, car ils avoient quelques craintes qu'on ne voulût les charger de toute la dépense, qui devoit être considérable. Le conseil alors adopta ce plan sans difficulté; les habitans en furent enchantés, et ils firent de plus en plus l'éloge de mon discernement et de ma sagacité.

Nous fîmes dresser un devis des dépenses à faire, et un aperçu de la somme que rapporteroient les nouveaux bancs, et il en résulta que les frais monteroient à environ mille livres, et que nous en aurions cent à

toucher tous les ans. On ne trouva donc aucun inconvénient à faire un emprunt qui devenoit indispensable. Ce fut la première dette que l'administration de la ville eût jamais contractée, et chacun étoit si empressé de placer son argent à cinq pour cent sur de si bonnes sûretés, qu'on nous en offrit beaucoup plus que nous n'en avions besoin.



CHAPITRE XVII:

Le Procès.

LES travaux à faire dans l'église furent entrepris à forfait par William Plane, menuisier, avec lequel j'étois en même temps en marché pour me construire une petite maison sur l'enclos que j'avois acheté près de la ville. C'étoit un homme très-raisonnable en toutes choses, et j'eus toute satisfaction de la manière dont il bâtit ma maison, pendant qu'il s'occupoit aussi des réparations à faire dans l'église.

Mais il y avoit alors parmi nous un certain individu, nommé Nabal Smeddum, marchand de tabac de profession, et qui jusqu'alors n'avoit passé que pour un facétieux corps, malin et goguenard. Il étoit, quant à la taille, au bas de l'échelle du genre humain, mais il avoit un embonpoint remarquable; une rotondité qui le faisoit paroître

encore plus petit ; la figure ronde, les joues rebondies, et deux petits yeux vifs et perçans : Il avoit coutume de se passer la langue sur ses lèvres, toutes les fois qu'il laissoit échapper une saillie spirituelle et piquante, ou du moins qu'il croyoit telle, ce qui lui arrivoit souvent. Son costume convenoit parfaitement à son état ; c'étoit un habit complet de drap couleur de tabac, et une perruque ronde brune.

M. Smeddum, tel que je viens de le dépeindre, étoit assez goûté à cause de son caractère comique et jovial ; mais il avoit la tête dure et opiniâtre quand il s'agissoit de raisonner, et la vérité la plus claire ne pouvoit y avoir accès, quand ce n'étoit pas lui qui l'avoit d'abord aperçue. Cependant jamais nous n'avions eu ensemble aucune discussion hostile, jusqu'au moment où l'on commença les réparations de l'église, mesure qui, comme je l'ai dit, avoit obtenu l'approbation générale.

Il arriva qu'un samedi soir, comme je sortois fort tranquillement de l'assemblée des magistrats, et qu'avant de rentrer chez

moi, je me rendois chez le clerc de la ville, qu'une indisposition avoit empêché d'assister à la séance; je m'aperçus que ma tabatière étoit vide, et me trouvant devant la boutique de M. Smeddum, j'y entrai le plus innocemment du monde pour la faire remplir. Tandis qu'il prenoit ses balances pour me peser une once de tabac, et que je regardois de faux shillings cloués sur son comptoir comme un avis à ses pratiques, il me dit tout à coup :

— Eh bien, Prévôt, voilà bien du nouveau que vous allez faire dans l'église. Pendant que vous y avez la main, je suis surpris que vous n'abatiez pas le bâtiment; car les murailles n'en valent rien, et elles ne dureront pas autant que les bancs que vous faites construire.

Connoissant, comme je le faisois, le caractère revêché et entêté de cet homme, je ne puis attribuer qu'à une sorte d'infatuation la faute que je commis en voulant raisonner avec lui; car dès que je lui eus dit, avec une sorte d'insouciance, que les murailles étoient fort bonnes, il laissa tomber la cuiller de

buis avec laquelle il prenoit son tabac, écarquilla ses petits yeux, leva les mains au ciel, et prit un air et une attitude d'étonnement comme s'il avoit vu un esprit.

— Bonnes ! s'écria-t-il, à coup sûr, prévôt, vous ne les avez pas fait examiner. Elles sont crevassées en cent endroits, sont hors d'aplomb en plusieurs autres ; les fondations ne sont plus en état de les supporter ; en un mot, tout l'édifice est en paralysie.

— Il est fort extraordinaire ; M. Smeddum, lui dis-je, que vous soyez le seul qui ayez vu tout cela.

— Si vous niez le fait, Prévôt, répliquait-il, il est inutile que je dise un mot de plus ; mais il y a une certitude morale qu'il y a eu de la négligence de la part de quelqu'un dans cette affaire, sans quoi l'on n'eût pas manqué de faire faire une inspection régulière du bâtiment, avant de prendre la résolution d'en réparer l'intérieur.

J'avois déjà reconnu la grande erreur dans laquelle j'étois tombé en voulant argumenter avec M. Smeddum ; de sorte que pour couper court, je lui répondis : — Ce n'est pas

une affaire que nous ayons à discuter ensemble, M. Smeddum, ainsi je vous prie de me remplir ma tabatière.

Il prit fort mal cette manière brusque de terminer le débat, et comme je sortois de sa boutique, le procureur Threeper y étant entré par hasard, comme moi, pour renouveler sa provision de tabac, il lui conta la moelle de la conversation que nous venions d'avoir. Cet homme de loi voyant, dans le cas dont il s'agissoit, un sédiment de procédure, prit un air grave, et persuada à M. Smeddum que les travaux qu'on alloit faire dans l'église excédoient le pouvoir des magistrats.

En ce moment critique, mon ancien adversaire et mon soi-disant ami, le doyen du Guild, vint à passer devant la boutique, et le marchand de tabac l'ayant aperçu, s'empressa de l'appeler. Ce fut une circonstance malheureuse, car M. Mac Lucre étant associé en commandite avec M. Shovel pour l'exploitation de la carrière de Whinstone, quand il entendit parler de murailles à abattre et d'église à reconstruire, il ouvrit de grandes

oreilles, partagea les doutes de M. Threeper, et au grand contentement de M. Smeddum, déclara hautement que l'église, comme bâtiment, étoit dans un état fragile et périssable.

Il est inutile d'entrer dans de plus longs détails sur cette affaire; il me suffit de dire qu'il se forma sur-le-champ, parmi les habitants, une faction qui prétendit non-seulement qu'il étoit absurde de placer des bancs neufs entre de vieilles murailles, mais même que les magistrats n'avoient pas le droit de charger la ville d'une pareille dépense. Enfin les mécontents se cotisèrent entre eux pour mettre M. Threeper en état de faire une consultation, et de mettre les fers au feu.

Comme cela ne manque jamais d'arriver en pareil cas, les parties qui consultoient obtinrent un avis qui les affermit dans leur opinion, et le conseil de la ville fut jeté dans la plus grande consternation, quand il apprit que les malveillans-vouloient pousser les choses à l'extrémité.

Dans cette conjoncture, je vis que deux choses étoient indispensables; l'une de con-

tinuer les travaux commencés dans l'église, l'autre de soutenir bravement le procès. Cependant cet avis ne passa pas sans contradiction, car il se trouvoit dans le conseil bien des esprits timides et craintifs; les uns vouloient qu'on suspendît les travaux jusqu'à l'issue du procès, et les autres auroient voulu qu'on y renonçât tout-à-fait, pour mettre fin à la contestation. Mais je leur fis sentir que, puisque nous avions emprunté des fonds pour ces travaux, nous ne pouvions les discontinuer. J'avois en outre une arrière pensée; c'étoit que la bourse qu'avoient formée les mécontents ne tarderoit pas à s'épuiser, et qu'il faudroit qu'ils missent encore la main à la poche pour la remplir, tandis que nous fissions la guerre aux frais du public. Je fis sentir adroitement cette considération, et je ramenai à mon avis la majorité du conseil.

On ne tarda pas à en reconnoître la sagesse, car lorsque les nouveaux bancs furent construits, et qu'on eut un peu récrépi les vieilles murailles, nous eûmes une aussi belle église que si elle eût été neuve; et quand la contribution des *smeddumites* eut été man-

gée par les hommes de loi, ce fut en vain que ceux-ci les engagèrent à renouveler la dose, en les assurant que la loi décidait la question en leur faveur. Chacun connoissoit la glorieuse incertitude qui règne dans les opinions des hommes de loi, et l'affaire fut abandonnée faute de fonds pour la pousser plus loin. Et cependant il resta dans les cendres des étincelles de malveillance prêtes à produire une flamme au premier souffle de mécontentement populaire.

CHAPITRE XVIII.

Suppression des foires.

L'ESPRIT qui avoit fait agir les *Smeddumites* dans les affaires ecclésiastiques de notre ville, fut en quelque sorte l'annonce et l'avant-coureur de celui bien plus funeste encore qui ne tarda pas à répandre plus ou moins sa pernicieuse influence sur le monde entier, et qui précipita l'antique monarchie de la France dans un gouffre d'anarchie et de confusion. Je crois cependant au total que notre bourg royal n'en fut pas frappé à un degré bien dangereux, quoique ce mal ait attaqué jusqu'à un certain point cette classe du peuple qui se livre à des occupations sédentaires, comme les ouvriers tisserands, cordonniers, tailleurs etc, tous ceux en un mot qui, gardant long-temps la même

posture, sont sujets à se livrer à des théories d'imagination. Quant à moi, sachant que le roi et le gouvernement connoissoient la situation véritable des choses beaucoup mieux que nous ne pouvions le faire, j'avois toujours les yeux ouverts sur les mesures des ministres, m'en faisant un modèle que je m'efforçois de suivre dans l'administration des affaires publiques, au gouvernail desquelles je me trouvois placé par la grâce de Dieu et le crédit de mes amis.

Voyant la crainte et l'inquiétude qu'inspiroit au ministère le danger de laisser à la multitude une liberté désordonnée, et sentant combien il étoit nécessaire de tenir en bride le peuple, devenu un cheval fougueux et volontaire qui cherchoit à faire perdre les arçons aux rois et aux nobles, je résolus de mettre tous les obstacles possibles à tous les rassemblemens tumultueux. Il y avoit déjà long-temps que je pensois que les foires étoient un grand mal politique pour les marchands réguliers et stationnaires, comme moi et tant d'autres, attendu que les colporteurs et autres marchands ambulans y don-

noient leurs marchandises à meilleur marché que les nôtres, de sorte que mon devoir comme homme public, et mon intérêt comme particulier, se réunissoient pour me porter à faire tous mes efforts pour mettre nos foires en discrédit. Mais on ne sauroit s'imaginer combien il me fallut de réflexions et de méditations pour trouver le moyen d'arriver à ce but désirable; et l'on ne peut concevoir toutes les difficultés que j'eus à surmonter, sans fouiller bien avant dans les archives de l'antiquité.

Quelques-unes de nos foires étoient des restes de l'idolâtrie papiste, et avoient été établies pour tirer une contribution du vice et de l'immoralité. Au fait, ce n'étoient que des jours de marché sur une plus grande échelle. Tout le long de la grande rue, du côté du soleil, on voyoit une rangée de boutiques où l'on vendoit des pommes, du pain d'épice, des bonbons, et des jouets d'enfans de toutes espèces, tandis que du côté de l'ombre, les colporteurs étaloient toutes sortes de marchandises de qualité inférieure, des dentelles et des rubans de toutes

couleurs. On y amenoit aussi des animaux sauvages de pays étrangers; enfin on y réunissoit tout ce que l'art de l'homme peut inventer pour tirer un bawbie de la poche des autres. Les villageois y accouroient de tous les environs, vêtus de leurs habits des dimanches, et c'étoit un jour de congé pour toutes les écoles.

Outre les foires de cette espèce, et dont on pouvoit dire que l'origine étoit pieuse, puisqu'elles avoient lieu le jour de la fête de certains saints, il y en avoit qui étoient plus tumultueuses, et qui avoient pris naissance dans les temps de troubles, où les corps de métiers se promenoient en grande parade, portant des armes offensives et défensives, et précédés de bannières sur lesquelles on voyoit les emblèmes de leurs professions. C'étoit ainsi que, tous les sept ans, nous avions la résurrection du roi Crispian dans toute sa gloire, où l'on voyoit l'homme revêtu d'une cotte de mailles en métal de cloches, les ducs et le lord-maire de Londres. Il y venoit, de plus de quinze milles à la ronde, une foule de jeunes gens des deux

sexes , qui passoient la nuit à boire , à rire , à chanter , à danser. En un mot c'étoit pire que la foire de la vanité , dans les Voyages du Pèlerin.

L'expérience m'avoit appris alors qu'il n'auroit pas été sage d'abolir brusquement , par la force de la loi et de l'autorité , des espèces de fêtes publiques auxquelles le peuple étoit habitué depuis si long-temps ; et je sentis que le moyen le plus efficace de supprimer les foires , étoit de les dépouiller de tout ce qui en faisoit l'attrait , et de faire que le peuple n'y trouvât plus une occasion de joie et de désordre. En conséquence , relativement aux foires qui , comme je viens de le dire , étoient de pieuse origine , je représentai au Conseil , sans lui expliquer mes secrets motifs , qu'après la dépense considérable que nous venions de faire pour réparer les rues de la ville , nous ne devions pas risquer d'en laisser dégrader de nouveau le pavé , en permettant aux lourdes voitures qui amenoient aux foires des animaux féroces dans des cages de fer , d'avancer jusque sur la place du Tron , et qu'il convenoit

d'ordonner qu'elles s'arrêtassent dorénavant à Greenhead, c'est-à-dire dans un faubourg de la ville ; et je fis comprendre adroitement dans la même prohibition les saltinbanques, les balançoires, et les divertissemens de toute espèce, de sorte qu'il ne resta dans la grande rue que les boutiques. Par ce moyen la foule se divisa, les uns, s'arrêtant à Greenhead, les autres entrant dans la ville ; il en résulta que les foires eurent l'air d'être moins fréquentées, et ce fut une raison pour qu'elles attirassent moins de monde d'année en année, de sorte qu'aujourd'hui elles n'existent presque plus que de nom.

Quant aux foires de parade, je résolus d'aller plus rondement en besogne et de publier une ordonnance pour défendre aux corps de métiers d'y paroître en armes. Mais les Deacons de chaque corporation m'en évitèrent la peine, en dissuadant leurs compagnies de se montrer avec cet appareil de guerre. Mais ce qui m'aida plus que toute autre chose dans mon projet, ce fut la formation des corps de volontaires qu'on créa au commencement de la guerre, car ensuite

personne ne pouvoit voir sans rire la marche grotesque et irrégulière des processions des corps de métiers. Et ce fut ainsi que, toute leur gloire se trouvant éclipée, elles se supprimèrent tout naturellement d'elles-mêmes.

CHAPITRE XIX.

Les volontaires.

L'ORGANISATION des volontaires eut lieu en 1793, lorsque les démocrates de Paris menaçoient d'abattre et de renverser les rois, les nobles et les communes. Comme il étoit de notre devoir de le faire, nous votâmes en conseil général une adresse au roi, pour l'assurer que notre vie et notre fortune étoient à sa disposition. Nous y reçûmes, par le courrier suivant, une réponse très-gracieuse, et le lord lieutenant du comté me donna à entendre en même temps que sa majesté apprendroit avec plaisir que nous avions dans notre ville un corps de volontaires composés d'hommes respectables, et disposés à défendre leurs propriétés.

Après avoir reçu cette lettre de sa sei-

gneurie , j'allai chez M. Pipe , marchand de vin , je lui en parlai confidentiellement , et dans la conversation que nous eûmes à ce sujet , il fut convenu que , comme je commençois à avoir un certain embonpoint , et que d'ailleurs j'étois le chef de la magistrature civile de la ville , il ne me convenoit pas de me mettre à la tête d'un corps militaire ; mais que rien n'empêchoit que , comme marchand de draps , je ne me chargeasse de la fourniture des effets d'habillement. Ce point étant bien entendu , je lui dis que mon projet étoit de lui donner le commandement des volontaires.

En conséquence , nous nous rendîmes ensemble dans la soirée chez M. Dinton , négociant , qui faisoit plusieurs espèces de commerces ; car il étoit propriétaire en partie d'un navire , achetoit et vendoit des grains , et escomptoit des billets , à un intérêt raisonnable , à ceux qui se trouvoient pressés d'argent. Nous lui dîmes , comme cela avoit été convenu entre nous , qu'en ma qualité de prévôt , j'avois reçu ordre d'organiser un corps de volontaires ; que M. Pipe

m'avoit été désigné comme un homme propre à en prendre le commandement, et que nous pensions que tout iroit au mieux, s'il vouloit lui-même en être commandant en second.

M. Dinton n'étoit pas sans fierté, car il étoit allié à plusieurs bonnes familles du comté, et je vis aisément qu'il n'étoit pas content que M. Pipe eût la préférence sur lui pour le commandement en chef; je fus donc obligé de l'envoyer avec lui pour le remettre de bonne humeur, et je lui dis qu'il n'étoit pas étonnant que le roi et le gouvernement eussent pensé à M. Pipe, puisqu'il étoit l'homme qui payoit le plus de contributions dans toute la ville, et qu'on savoit qu'il étoit en correspondance avec plusieurs ports dans les pays étrangers. En parlant ainsi, je clignai des yeux en regardant M. Pipe, qui eut peine à conserver son sérieux en voyant que je faisois croire à M. Dinton que le roi et le gouvernement s'étoient mêlés directement de cette affaire.

La glace étant ainsi rompue, nous nous réunîmes tous trois, le lendemain matin, avec

l'heure du conseil de la ville, pour examiner quelles étoient les personnes les plus convenables pour remplir les grades de major, de capitaines, de lieutenans et d'enseignes, et nous en arrêtâmes la liste. Il est vrai qu'il falloit que ceux nous choisissons fussent nommés à ces places par les volontaires eux-mêmes, mais j'arrangeai si bien les choses, que chacun d'eux obtint le grade que nous lui avions destiné, et ma dextérité en cela fut un sujet d'étonnement et d'admiration pour tous ceux qui pouvoient voir derrière le rideau.

Le conseil s'étant assemblé pour entendre la lecture de la réponse gracieuse faite à notre adresse, je l'invitai à prendre en considération la suggestion du lord-lieutenant, relativement à la formation d'un corps de volontaires, et il fut arrêté qu'on convoquerait à cet effet une assemblée générale des habitants par une proclamation qui seroit lue le lendemain dimanche à l'église. En conséquence de cette détermination, M. Pipe, M. Dinton et moi, nous passâmes le reste de la journée à aller voir ceux dont nous vou-

lions faire des officiers, et toutes les personnes sur le suffrage desquelles nous pouvions compter.

Le dimanche, M. Pittle, à qui j'avois fait sa leçon, prononça un sermon pour démontrer la nécessité où nous étions de prendre les armes pour la défense de tout ce que nous avions de plus cher ; il ne manquoit ni de méthode ni de bons raisonnemens dans son discours, quoiqu'il ne fût pas aussi éloquent et aussi pathétique qu'on auroit pu le désirer ; et il prépara les esprits à entendre la lecture de la proclamation qui invitoit les habitans à se rassembler dans l'église avec les magistrats le jeudi suivant, pour aviser, comme le clerc de la ville le disoit dans la proclamation, aux moyens à prendre pour sauver le roi et le royaume, dans la crise terrible où se trouvoient les affaires publiques.

Le sermon, la proclamation et tous les propos qui s'ensuivirent, produisirent l'effet que j'en attendois ; et le jeudi suivant, presque toute la population mâle de Gudetown se trouva réunie dans l'église. Un M. Dravel, vieillard qui avoit reçu une bonne éducation

et qui connoissoit bien l'histoire, mais qui s'en faisoit un peu accroire, monta sur la table qui étoit au bas de la chaire, et prononça un discours analogue à l'occasion, dans lequel il cita toutes les belles choses que les Grecs et les Romains avoient faites autrefois pour leur pays, et s'échauffant à mesure qu'il avançoit dans son sujet, il cria de toutes ses forces en frappant du pied, vers la fin de son discours : — Arrivez donc, citoyens, prenez les armes ; il s'agit de secourir vos autels et votre Dieu !

— Est-ce que vous avez perdu l'esprit, M. Dravel ? s'écria Willy Cogle, jeune apprenti d'un mercier, qui étoit toujours prêt à prendre la parole, et qui étoit au premier rang dans la tribune en face ; est-ce que vous croyez que notre Dieu est une image de pierre ou de bois, comme ceux des payens, pour qu'il ait besoin de votre secours ou du mien ?

Cette apostrophe de Willy fit partir des éclats de rire aux dépens du vieux savant, qui l'instant d'au paravant venoit de faire de belles phrases sur les cendres de nos an-

cêtres , et je craignis un moment que l'objet solennel pour lequel nous étions rassemblés ne finît par être tourné en ridicule ; mais M. Pipe, qui au total n'étoit dépourvu ni de bon-sens ni de capacité, se leva, et alla au fait en disant que ce dont il s'agissoit , c'étoit de fortifier les mains du gouvernement en formant un corps de volontaires ; qu'il connoissoit trop bien le patriotisme des habitans de Gudetown pour avoir besoin d'en dire davantage, et qu'il se borneroit à prier M. le Prévôt, qui présidoit l'assemblée, de vouloir bien faire la lecture d'un projet qu'il avoit rédigé à la hâte pour l'organisation de ce corps. Il est bon de faire observer ici que ce projet étoit le résultat des travaux réunis tant de M. Pipe et de M. Dinton que de moi-même.

M. Dinton se leva alors, comme nous en étions convenus, pour dire qu'il avoit examiné ce projet, et qu'il l'approuvoit dans tous ses points. — On remarqueroit, dit-il, l'esprit libéral dans lequel il avoit été conçu, chacun de ceux qui se feroient inscrire comme volontaires ayant droit de concourir

à la nomination des officiers et de le devenir lui-même.

Je me levai ensuite au milieu des acclamations générales, et je fis la lecture du projet, après quoi je dis qu'il nous seroit fort agréable d'avoir à rendre compte au gouvernement de sa majesté de la loyauté des habitants de notre bourg royal, et de l'unanimité avec laquelle on venoit de décider qu'il seroit formé un corps de volontaires. Je proposai ensuite de charger un comité de tous les détails de cette affaire importante, en y nommant d'abord M. Pipe et M. Dinton, et en leur adjoignant quelques autres personnes respectables; et jetant les yeux autour de moi, je les arrêtai comme par hasard sur un gros marchand fruitier dont nous voulions faire un capitaine, et j'ajoutai : — Voilà par exemple M. Oranger, vous ne pourriez mieux faire que de le nommer membre du comité. Et M. Oranger y fut nommé par acclamation; il en fut de même des autres que nous avions préalablement choisis, ce qui dispo- soit d'avance le public à les voir élevés au grade d'officiers.

Dans le cours de la semaine et les premiers jours de la suivante, on obtint assez de signatures pour procéder à la formation du corps, et le jeudi d'après on s'occupa de la nomination des officiers. Plusieurs élections furent contestées; mais tous ceux que nous avions désignés furent élus, et cependant plusieurs ne l'emportèrent que de bien peu de voix. M. Ripe, par exemple, ne fut nommé commandant en chef que par une majorité de deux voix sur M. Dinton.

CHAPITRE XX.

L'habillement.

C'ÉTOIT une chose bien entendue qu'à l'exception des fusils et des autres objets d'équipement militaire, les volontaires devoient s'habiller à leurs frais, ce qui devint pour moi une source de tribulations et de déappointemens. Quand on en vint à la question des uniformes, M. Pipe reconnut qu'il lui étoit impossible de m'assurer la fourniture de tout le corps, bien des volontaires persistant à vouloir prendre leur drap chez leur marchand ordinaire.

Il y eut aussi une division parmi eux relativement à la couleur de l'uniforme, bien des gens d'un caractère paisible ne se souciaient pas de se montrer en drap écarlate avec des galons d'or, comme s'ils eussent été vé-

ritablement militaires, et insistant avec opiniâtreté pour qu'on donnât la préférence au bleu.

Il en résulta que je me trouvai trompé dans l'espoir que j'avois conçu de retirer un grand avantage de cette fourniture, et je commençai même à regretter de ne pas m'être fait nommer moi-même, quoi qu'on eût pu dire de mon embonpoint, à la place de commandant de ce corps. Cependant, au bout d'un certain temps, les choses commencèrent à prendre une meilleure tournure, et l'art de lever des volontaires commençant à être mieux connu dans tout le royaume, M. Pipe fit un voyage à Edimbourg, et après avoir eu une conférence avec le lord-avocat, il fut autorisé à former une seconde compagnie, et obtint deux jours de paie par semaine par chaque homme pour fournir aux dépenses nécessaires du corps. •

Ce fut une nouvelle cause d'agitation. Des jeunes gens, attaqués de l'esprit d'insubordination du siècle, quoiqu'ils n'eussent pas abandonné les principes de loyauté, poussèrent les hauts cris ; prétendirent que

c'étoit violer les conditions auxquelles ils s'étoient enrôlés dans les volontaires : qu'ils n'avoient pas donné à leur commandant le droit de vendre leur indépendance ; et après force sottises de la même espèce, ils finirent par se retirer , en exigeant , à la grande consternation des officiers , la paie qui avoit été reçue en leur nom , et qu'il étoit impossible de leur refuser, quoiqu'elle n'eût été accordée que pour les besoins du service, comme M. Pipe me le dit lui-même.

Quand le corps fut débarrassé de ces esprits turbulens , les autres se montrèrent plus raisonnables et devinrent plus faciles à gouverner. Ils consentirent peu-à-peu à toutes les propositions des officiers , et l'on vint à bout d'établir parmi eux une véritable discipline militaire. Je passai alors avec M. Pipe un marché régulier pour fournir au corps des volontaires tous les objets d'habillement nécessaires pour donner à tous ceux qui le composoient un extérieur uniforme ; ce qui , comme on le sait , est important pour la discipline. Enfin lorsque tous les yeux se furent habitués au costume

militaire , on se détermina à changer la couleur de l'uniforme du bleu au rouge , car la première couleur avoit d'abord été préférée ; et ainsi pourquoi déguiserai-je un fait qui ne peut être un sujet de reproche ? — Je trouvai ma part de l'avantage que retira tout le royaume , à cette époque d'anarchie et de confusion , de l'établissement des corps de volontaires.

CHAPITRE XXI.

La Presse.

PENDANT cette guerre, aussi juste que nécessaire, qui avoit pour objet la conservation de tout ce que nous avions de plus cher, je fus soumis à une des plus sévères épreuves qu'aucun magistrat ait jamais subies. Je n'étois plus alors que simple membre du conseil, mais il arriva que M. Shuttleworth, qui étoit alors prévôt, étant allé à Glasgow, pour ses affaires particulières, attendu qu'il avoit un intérêt dans la filature de coton de Killbeaton, et M. Dalrye, le bailli qui auroit dû le remplacer, se trouvant à Edimbourg pour raison d'un procès avec un voisin, relativement à un droit de vue et d'égoût, mon collègue, le bailli Hammerman qui se trouvoit en tour de

rôle, ne se sentant pas la capacité de remplir les fonctions de la magistrature suprême, me fit la politesse de me prier de m'en charger.

Depuis quelque temps, un certain nombre de matelots des ports voisins étoient venus se réfugier à Gudetown, pour éviter la presse. Cependant le bruit s'étoit répandu qu'on devoit venir les enlever une belle nuit, et les transporter à bord d'un vaisseau de guerre. Dieu sait si ce bruit avoit pris naissance dans la crainte et l'inquiétude qu'on avoit que pareille chose n'arrivât, ou si quelque marin en activité de service l'avoit répandu par humanité, pour que ces pauvres matelots se tirassent sur leurs gardes. C'est ce qui n'a jamais été tiré à clair. Quoi qu'il en soit, un samedi soir, que mistress Pawkie étoit déjà au lit, tranquille comme une souris dans son trou, et qu'allant m'y mettre à mon tour, j'ouvris la bouche pour souffler la chandelle, j'entendis frapper à la porte. Notre chambre à coucher donnant sur la rue, j'ouvris la fenêtre, et j'y passai la tête, en bonnet de nuit. La nuit étoit

fort obscure ; mais comme il y avoit de la lumière à une fenêtre de la maison , située à côté de la mienne , je vis assez clair pour distinguer devant ma porte un homme en chapeau à cornes.

— Que demandez-vous ? lui dis-je.

Il me répondit qu'il étoit officier de marine au service du roi , et qu'il falloit qu'il parlât au premier magistrat de la ville.

Ce ton d'autorité ne me plut pas infiniment ; cependant je mis mes bas et mes culottes , et jetant sur mes épaules le jupon de flanelle de ma femme , car je souffrois alors une douleur de rhumatisme ; j'allai ouvrir la porte , et je le fis entrer.

— Je viens vous montrer ma commission et mes ordres , me dit-il , et vous informer qu'ayant reçu avis que plusieurs matelots en état de servir se sont retirés dans cette ville , j'y viens faire une perquisition pour les chercher.

Je ne savois réellement que lui répondre ; cependant je le priai , par égard pour la tranquillité publique , de remettre sa be-

sogne au lendemain. Mais il me répliqua qu'il falloit qu'il exécutât les ordres qu'il avoit reçus; qu'il étoit fâché d'être chargé d'une mission si peu agréable, mais qu'il étoit de son devoir de la remplir, avec beaucoup d'autres choses qui montraient un sentiment de compassion qu'on auroit à peine attendu d'un chef de presse.

Après m'avoir parlé ainsi, il se retira, en me disant (car il voyoit ma tribulation) que je ferois bien de me tenir prêt, en cas qu'il arrivât quelque émeute. C'étoit bien là le pire de tout; mais que pouvois-je faire? J'allai retrouver mistress Pawkie; je la secouai pour l'éveiller; je lui appris ce qui se passoit, et Dieu sait dans quelle consternation cette nouvelle la jeta. Je m'habillai ensuite à la hâte; je me rendis chez le clerc de la ville; je fis convoquer tous les membres du conseil, et je me rendis à la maison de ville dans l'attente de ce qui pourroit arriver.

Pendant mon absence, mistress Pawkie se leva, et par un instinct admirable, elle éveilla tous nos enfans, les habilla, et les

emmena chez le ministre, comme dans un sanctuaire inviolable.

Lorsque nous fûmes réunis dans la maison de ville, j'ouvris une fenêtre, et je m'y avançai pour voir ce qui se passoit. Tout étoit tranquille, et toute la ville sembloit ensevelie dans le sommeil. On n'entendoit d'autre bruit que celui du balancier de l'horloge de la ville. Quelques instans après nous entendîmes des gens qui marchaient, et qui avançaient de notre côté. C'étoient les marins chargés de la presse, étant à la suite de leurs officiers, ayant à leur côté des coutelas, et de gros bâtons dans leurs mains. Ils ne parloient pas, mais le bruit de leurs pas sur le pavé étoit pour mes oreilles comme celui du tonnerre. Tous les membres du conseil étoient, comme moi, aux fenêtres, mais les alguasils de la presse s'éloignèrent, et tout rentra dans le silence.

Deux ou trois minutes ensuite, un matelot qui leur avoit échappé, accompagné de deux femmes qui poussaient des hurle-

mens , arriva sur la place du Tron , et ce fut en ce moment que l'alarme commença. Ils se mirent à frapper à toutes les portes à coups redoublés , et nous vîmes ensuite plusieurs pauvres matelots s'enfuyant en chemise , ayant leurs habits sur leurs bras , comme s'ils eussent été des criminels pris en flagrant délit et cherchant à se soustraire à la justice.

Toute la ville s'éveilla comme si l'on avoit crié au feu ; des lumières parurent en un instant à toutes les fenêtres , et toutes les femmes du peuple sortirent de leurs maisons , les unes en se lamentant , les autres en proférant des exécutions et des sermens de vengeance. J'étois comme pétrifié par une horreur que je ne saurois décrire. Arrivèrent alors trois ou quatre des gens de la presse , ayant entre leurs griffes un matelot qui n'avoit sur lui que ses pantalons , sa chemise lui ayant été déchirée sur le dos tandis qu'il se débatoit. Vint ensuite le reste de la troupe avec les officiers , que poursuivait une foule de femmes et d'enfans désespérés qui les couvroient de

boue et les assailloient de pierres en jurant qu'ils n'emmèneroient pas leurs maris , leurs frères , leurs pères. On pouvoit distinguer , comme la plus furieuse , la femme du matelot qui avoit été arrêté. Elle étoit accompagnée de ses cinq enfans qui pousoient des gémissemens à fendre le cœur , et qui invoquoient la vengeance du Ciel contre le Roi et le Gouvernement. Leurs plaintes ne me paroissoient que trop justes , et ne voulant pas les entendre , j'allai m'asseoir dans un coin , et je me bouchai les oreilles.

Quelques instans après , un cri de triomphe s'éleva parmi la populace , et nous entendîmes la foule revenir sur la place. Mais plus elle s'approchoit , plus les clameurs devenoient effrayantes , et il y succéda un bruit de carreaux de vitres cassés qui me fit tressaillir. Ce n'étoit pas sans raison , car c'étoient mes propres croisées qu'on brisoit , et je crois qu'on auroit démoli ma maison de fond en comble sans les prières et les efforts de M. Pipe , qui étoit sorti de chez lui en entendant le tapage , et qui fit tout ce qui

étoit en son pouvoir pour apaiser ces furieux.

Il paroît que la populace s'étoit mis en tête que c'étoit moi qui avois signé le mandat de perquisition pour arrêter les matelots, de sorte qu'après avoir chassé de la ville les gens de la presse, et avoir délivré l'homme qu'ils avoient arrêté, on avoit résolu de faire tomber la vengeance publique sur moi et sur les miens. C'est ce qui m'a fait dire que ce fut un instinct admirable qui porta mistress Pawkie à s'enfuir avec ses enfans chez le ministre ; car, si elle avoit été chez elle, je frémis encore en pensant à tout ce qui auroit pu lui arriver.

Le lendemain matin, la tranquillité étoit parfaitement rétablie dans la ville, mais le dommage fait à ma maison étoit considérable, et comme c'étoit le public qui l'avoit fait, j'avois bien dessein de le faire payer par le public. — Mais, me dit M. Keslevin, le clerc de la ville, je crois que vous pouvez faire mieux ; car si cette affaire est présentée au gouvernement sous des couleurs convenables,

cette calamité peut devenir un bonheur pour vous.

L'avis me parut bon ; j'y réfléchis, et le lendemain j'allai trouver le commandant de la presse ; je lui fis le tableau des pertes considérables que j'avois essuyées , et je le priai de représenter au gouvernement que c'étoit sa mission qui les avoit occasionnées. Il fit d'abord quelques objections , car il avoit sur le cœur d'avoir été chassé de la ville à coups de pierres , et il alla jusqu'à me dire que je n'avois rien fait pour réprimer les factieux. Mais je me hâtai de lui répliquer que c'étoit la précipitation qu'il avoit mise à exécuter ses ordres qui avoit causé tout le mal , et que , s'il avoit voulu attendre jusqu'au lendemain , comme je l'y avois invité , j'aurois pris de telles mesures qu'il n'auroit rencontré aucun obstacle. Sur quoi , craignant peut être de se trouver lui-même compromis , il écrivit en ma présence aux lords de l'amirauté pour leur rendre compte de tout ce qui s'étoit passé , et il y ajouta que la maison du magistrat auquel il s'étoit adressé , avoit été presque entièrement démolie par les séditieux.

De mon côté, j'écrivis par le même courrier au lord avocat d'Ecosse et au secrétaire d'état à Londres, leur faisant une relation fidèle de tous les événemens de la nuit précédente; faisant l'éloge de la conduite prudente et circonspecte de l'officier chargé de la presse, et finissant par dire, de la manière la plus simple, que les factieux avoient fait un dommage considérable dans ma maison, et que si je le faisois payer par la ville, comme cela étoit juste et comme j'en avois le droit, je craignois que cela n'occasionât quelque nouveau tapage.

Le lord avocat et le secrétaire d'état me répondirent sur-le-champ, pour me remercier du zèle que je ne cessois de montrer pour le service public, et ils m'informèrent en même temps qu'il étoit à propos que je ne réclasse pas de la ville le remboursement de mes pertes, attendu que les lords de l'amirauté se chargeroient de m'indemniser, ce qu'ils firent d'une manière qui prouve le bonheur que nous avons de vivre sous notre vénérable constitution; car l'indemnité que je reçus me mit en état non-seulement de

faire réparer mes croisées, mais encore de faire bâtir une petite maison sur un enclos que je donnai en mariage à ma fille Marion, quand elle épousa M. Geery de Gatherton House.

CHAPITRE XXII.

Les Perruques.

L'AFFAIRE dont je viens de parler causa beaucoup d'inquiétudes à tout le conseil, car on craignoit que le gouvernement du roi ne conçût des doutes sur la loyauté de notre bourg, malgré toutes les assurances que nous lui en donnions. Cette crainte nous fit chercher tous les moyens et saisir toutes les occasions de manifester nos principes politiques, ce qui donna lieu à quelques circonstances vraiment comiques, mais la plus curieuse fut une scène qui se passa au dîner de la Saint-Michel qui suivit.

Le temps avoit été froid et humide pour la saison, mais il le devint encore davantage ce jour-là, et il s'y joignit un vent si piquant, que nous fûmes obligés de faire al-

lumer un grand feu dans la salle de la maison de ville où nous dînâmes. Après le dîner, nous fîmes cercle autour du feu, nous bûmes à la santé de sa majesté, nous proposâmes force toasts loyalement patriotiques, et plus nous vîdions souvent de verres de punch, plus notre loyauté redoubloit de chaleur. Enfin la gaieté étoit portée au plus haut point; chacun chantoit sa chanson et les autres faisoient chorus.

Il se trouvoit dans la compagnie un vieux malin corps, le laird de Bodlatenboac, qui n'étoit jamais si content que quand il pouvoit jouer un tour à un autre, et qui y réussissoit souvent. Ayant remarqué que tous les magistrats et tous les membres du conseil portoient perruques, il feignit de porter encore plus loin qu'aucun de nous les démonstrations de dévouement au roi et au gouvernement; tandis que les autres, ne voulant pas avoir l'air de rester en arrière, cherchoient à renchérir sur tout ce qu'il disoit, chacun se vantant de ce qu'il feroit, et des sacrifices auxquels il consentiroit pour prouver sa loyauté, s'il étoit mis à l'épreuve.

Pendant ce temps, Bodletonbrac rioit dans sa barbe, de nous voir arriver au point où il vouloit nous conduire, et quand nous eûmes jeté deux ou trois fois nos verres par-dessus nos épaules, il nous proposa de jeter nos perruques au feu, en signe de loyauté. Nous aurions bien pu nous apercevoir de la malice du laird en remarquant qu'il ne portoit pas perruque, mais les têtes étoient trop échauffées, et en un clin d'œil il y eut dans la cheminée un feu de joie de perruques bien poudrées et bien pommadées. Mais à peine avions-nous fait cette folie, que nous reconnûmes notre sottise, en voyant Bodletonbrac pousser de grands éclats de rire en se tenant les côtés, quand il se vit entouré de tant de têtes chauves, et le froid que chacun de nous y sentoit nous rafraîchit l'imagination.

Nous prîmes le parti d'envoyer chercher nos bonnets de nuit par les officiers de la ville, qui, suivant l'usage, attendoient au rez de chaussée pour faire leur profit de ce qui pourroit rester dans les bouteilles. Mais bien peu de mes confrères étoient assez heureux pour avoir, comme moi, une perruque de

relais, et mistress Pawkie, femme d'un grand sens, eut soin de me l'envoyer en place de bonnet; de sorte qu'en apparence je semblois tout-à-fait innocent de cette sottise, mais les autres membres du conseil faisoient une figure bien étrange avec leurs bonnets de nuit enfoncés sur leurs oreilles.

Le pire fut, que quelques officiers de la ville ayant sans doute jaser, le bruit de notre exploit se répandit, de sorte que lorsque nous sortîmes de la maison de ville, nous trouvâmes devant la porte une foule d'enfans et de jeunes apprentis malicieux, qui se rangèrent en haie pour nous voir passer, et qui s'en donnèrent à cœur-joie, en voyant tant de têtes en bonnets de nuit, portées par des jambes qui n'étoient pas trop d'aplomb. Les choses n'en restèrent même par là, car la plupart des membres du conseil n'ayant pas, comme moi, une seconde perruque, ainsi que je l'ai déjà dit, furent obligés de se montrer le lendemain dans leurs boutiques en bonnet de nuit, ce qui apprêta encore à rire à leurs dépens.

On aura peine à s'imaginer qu'il soit ré-

sulté d'une pareille extravagance quelque chose à mon avantage; ce fut pourtant ce qui arriva. Grâce à la prudence que ma femme avoit montrée en m'envoyant ma seconde perruque, on avoit remarqué, lorsque nous sortîmes de la maison de ville, que je n'étois pas grotesquement affublé d'un bonnet de nuit comme mes confrères, et que je marchois d'ailleurs assez ferme sur mes jambes; d'où l'on conclut que je savois mieux que personne conserver mon sang-froid et ma gravité, et que nul habitant de la ville n'étoit aussi en état d'exercer les fonctions de la magistrature. Je ne fus pas fâché d'être jugé si favorablement, mais quand je vis la tournure qu'on donnoit à cette affaire, je ne pus m'empêcher de songer que la popularité des hommes en place repose souvent sur de bien frêles fondemens.

CHAPITRE XXIII.

Mort du bailli Mac Lucre.

PEU de temps après l'affaire que je viens de rapporter, il arriva un événement auquel on pouvoit s'attendre depuis quelque temps.

Mon ancien ami et adversaire, le bailli Mac Lucre, alors assez avancé en âge, retournant un soir chez lui, après avoir été à un gala qui avoit eu lieu chez M. Shuttlethrift, le fabricant de draps, car quoique le bailli eût trop de prudence pour en donner lui-même, il alloit volontiers à ceux que donnoient les autres, ayant bu peut-être un peu largement, car le manufacturier étoit d'une humeur libérale, le bailli, dis-je, fut frappé d'une attaque d'apoplexie à l'instant où il arrivoit à sa porte; et si elle ne le tua pas comme un coup de tonnerre, il est certain qu'il ne prononça plus une seule parole

bien articulée pendant quelques semaines qu'il passa encore sur la terre. Enfin il mourut, et ses obsèques se firent avec les honneurs qui étoient dus à un homme qui avoit si long-temps rempli des fonctions publiques dans la ville.

Ce qui rendit cet événement d'autant plus remarquable, c'est que je regardai comme disparoissant avec lui les derniers restes de l'ancien système qu'on avoit suivi depuis si long-temps pour l'administration de la ville. Aujourd'hui qu'il est mort, et qu'il a été suivi de tous ceux que j'avois trouvés revêtus de fonctions publiques lorsque j'y avois été moi-même appelé, je puis me permettre de dire, qu'autrefois les intérêts publics ne se trouvoient pas confiés à des mains d'une intégrité aussi épurée que celles qui en ont été chargées postérieurement. Au contraire les magistrats du temps passé sembloient se croire autorisés par une sorte d'usage à s'indemniser de la main gauche de ce que leur droite faisoit pour le service public et à se dédommager ainsi du temps qu'ils dormoient aux affaires de la ville.

LE PREVOT.

Ce n'est pas que le principe fût ma-
et injuste en soi, et ce que je trouve le
blâmable, c'est la manière dont on le m-
en pratique; car rien ne contribue t-
faire paroitre une chose condamnable, c-
la faire à muche-pot; quand par le s-
gème judicieux d'un meilleur systè-
auroit paru toute simple. Quoi qu'il en
je dois convenir que, dans tout le
ma vie publique, la plus grande
que j'aie rencontrée, et elle peut passer
une épreuve véritable, a été de me
des vieilles habitudes de l'ancienne
ture. J'avouerai même, avec candeur
dans le commencement, j'agis un
chenille, comme les autres, et ce
que lorsque la chaleur de jours plu-
pères eut fait naître les ailes de m-
ment, que je sentis que je n'avois
mis en place pour dessécher l'arbr-
communauté en en rongant les seu-
Si donc j'ai parlé un peu légèrement
choses qu'on nomme aujourd'hui
de corruption, j'espère qu'on m-
la justice de croire que je l'ai

pour donner à connoître que ces abus existoient, que pour les approuver et les faire passer pour louables. Lorsque j'ai eu à en faire mention, j'ai tâché de me gouverner par l'esprit du temps où étoit arrivé ce dont je parlois. Car j'ai vécu assez long-temps pour remarquer que, si nous jugeons du passé par le présent; si nous ne considérons pas les événemens eu égard à l'époque où ils ont eu lieu; si nous ne les voyons pas des mêmes yeux qu'on les voyoit alors; nous condamnerons comme criminelles des actions que ceux qui en étoient témoins ne jugeoient pas avec autant de sévérité.

En conséquence, tout en pensant que le public a trouvé un grand avantage à la chute du système d'administration dans lequel avoient été nourris le bailli Mac Lucre, et les autres magistrats du même temps, je ne voudrois pas qu'on crût que je regarde les hommes qui étoient alors en place, comme moins honnêtes que ceux qui leur ont succédé, ils agissoient d'après l'esprit de leur siècle, comme nous nous conduisons d'après celui du nôtre; et s'ils consultoient leurs

propres intérêts dans leur manière de diriger leur barque, ils ne négligeoient pas pour cela ceux de la communauté.

Je me suis étendu avec franchise sur les réflexions que ma inspirées la mort du bailli Mac Lucre, parce que le pauvre homme avoit survécu au temps pour lequel il étoit propre ; et que, tandis que ses contemporains n'avoient fait que rire de ce que j'appellerai ses tours de passe-passe, la génération nouvelle commençoit à le railler et à le harceler, de telle sorte que s'il avoit vécu plus long-temps, il y avoit à craindre qu'il n'emportât pas au tombeau sa réputation sans tache. On pourroit donc dire que sa mort arriva à propos, car, en général, il étoit encore estimé et respecté. Mais les objets dont il me reste à parler prendront un caractère plus élevé, car le système des affaires publiques, et la manière de les administrer ne se dirigeront plus par ces vues d'intérêt personnel, qui jetoient un nuage sur les vertus de la génération précédente.

CHAPITRE XXIV.

La Tempête.

Ce fut dans le cours de l'hiver qui suivit la mort du bailli Mac Lucre, qu'il arriva un malheur terrible, qu'on regarda comme la plus grande calamité qui fût arrivée depuis bien long-temps dans la ville.

On attendoit trois vaisseaux chargés de grains d'Irlande, un autre venant de la Baltique avec une cargaison de bois de Norwège, et un cinquième qui avoit été frété pour Bristol par quelques négocians de Greenock.

Lorsqu'ils arrivèrent, le vent étoit si contraire, qu'il leur fut impossible d'entrer dans le port, de sorte qu'en attendant qu'il changeât, les cinq bâtimens restèrent sur leurs ancres dans la baie. Ils appartenoient à des

armateurs de Gudetown, et les équipages en étoient entièrement composés d'habitans de la même ville, où ils avoient leurs pères, leurs femmes, leurs enfans, toute leur famille en même temps; de sorte que, tant par affection que par intérêt, on éprouvoit pour ces navires une inquiétude plus qu'ordinaire, car la mer étoit si houleuse, qu'aucune barque ne pouvoit s'y hasarder, et il étoit à craindre qu'il ne leur arrivât malheur.

Cependant, tout alla passablement bien jusqu'au samedi suivant, qui étoit le jour de Noël. Dès le matin, le temps étoit à la pluie et à l'orage, et il devenoit plus mauvais d'heure en heure. Vers midi, le vent tourna tout-à-coup du nord-est au sud-ouest, et il se déclara un ouragan comme si le prince des puissances de l'air eût voulu faire de son mieux pour causer quelque malheur. La pluie tomboit à seaux, les fenêtres et les volets faisoient un tapage épouvantable; les cheminées tomboient comme si elles eussent été frappées du tonnerre, et à peine voyoit-on clair, tant le ciel étoit couvert d'un épais nuage. Malgré cela les

rues n'étoient pas désertes, car chacun alloit chez ses voisins pour tâcher d'apprendre des nouvelles; et l'on montoit sur le toit des maisons pour regarder les pauvres bâtimens qui avoient à résister aux efforts des vents et des vagues.

Le ciel continuoit à être obscurci, et le vent à gronder, et c'étoit un spectacle touchant que de voir les femmes des matelots, leurs jupons rouges relevés sur leur tête, en guise de mantelets, courir, avec leurs enfans pleurans et désolés, au cimetière, qui étoit situé sur une hauteur, afin de chercher à voir les bâtimens sur lesquels ceux qui leur gagnoient du pain disputoient leur vie à la tempête. J'avois réellement le cœur déchiré, et j'étois dans la consternation en voyant dans un si grand péril tant de braves gens auxquels nulle magistrature humaine ne pouvoit tendre le bras de la protection. Ne voyant pas de diminution dans la colère du ciel, puisque la pluie continuoit à battre avec violence, et le vent à siffler d'une manière terrible, je mis mon manteau, j'attachai mon chapeau sur ma tête avec un

mouchoir de soie noué sous mon menton, et prenant ma canne, je me rendis, sur la fin du jour, au cimetière, où je trouvai un rassemblement de chagrins, comme peu de gens, dans ma situation, en avoient jamais vu.

A l'abri du mur de l'église, étoit un attroupement de plusieurs centaines de personnes, mais un profond silence y régnoit. Les familles des malheureux marins en formoient la plus grande partie, et à chaque nouvelle bouffée de vent, les mères tiroient leurs enfans à elles, comme si elles eussent vu la main d'un ennemi prête à les frapper. Trois ou quatre jeunes filles formoient un groupe séparé, derrière le monument élevé au laird Whinnyhill, et elles avoient l'air si triste, elles allongeoient si souvent le cou du côté de la mer, que je conjecturai qu'elles avoient leurs amoureux sur les bâtimens en danger. Une vieille veuve, nommée Marie Weery, qui étoit boiteuse, et qui n'avoit d'autre ressource pour vivre que les bras de son fils qui étoit à bord de l'Aimable Peggy, étoit toute seule d'un autre côté, et je l'en-

tendis s'écrier : — Le Seigneur donne, et le Seigneur reprend; béni soit le Seigneur ! Mais il étoit évident à tous ceux qui la voyoient, que sa dévotion étoit inspirée par le désespoir.

Mais de tous les objets dignes de compassion qui s'offrirent à mes yeux dans cette lamentable soirée, nul ne m'émut autant que la vue de trois jeunes enfans qui n'avoient plus de mère, et dont le père étoit contre-maître du navire qui revenoit de la Baltique. C'étoit un Anglais établi depuis quelques années à Gudetown, où il n'avoit aucuns parens; sa femme étoit morte depuis son départ, et je ne sais ce que seroient devenus ses pauvres enfans, si mistress Pawkie et quelques autres dames charitables n'en avoient eu compassion. Ces trois malheureuses créatures, dont l'aîné n'avoit que huit ou neuf ans, sachant que leur père étoit sur un de ces bâtimens, avoient suivi les autres par inquiétude, et ils étoient assis sur le tombeau de leur mère, grelottant de froid et pleurant de détresse. Jamais on n'a pu voir spectacle plus attendrissant.

Quand la nuit commença à tomber, les uns retournèrent chez eux, les autres avancèrent vers le rivage, et j'emmenai les trois enfans avec moi. Mistress Pawkie les fit changer de linge et d'habits, car ils étoient mouillés jusqu'aux os, et avec une nombreuse famille comme l'étoit la mienne, il y a toujours quelques objets de réforme dont on peut disposer au besoin. Elle leur fit ensuite donner du thé, et ces pauvres innocens, avec la légèreté naturelle à leur âge, oubliant bientôt la tempête et même le danger que couroit leur père, se mirent à jouer avec les plus jeunes de mes enfans. Et cependant quand l'ainé entendoit le bruit des volets agités par le vent, ou celui d'une cheminée qui tomboit dans les environs, il courait vers mistress Pawkie, comme pour trouver auprès d'elle un refuge contre quelque danger qui l'épouvantoit sans qu'il sût trop pourquoi.

Plus d'une malheureuse femme passa toute cette nuit sur le bord du rivage, en proie à l'agonie du désespoir. On fit allumer de grands feux sur les côtes, pour indiquer aux

marins les points vers lesquels il devoient tâcher de se diriger ; mais les mugissemens des vagues et le sifflement du vent continuèrent sans interruption jusqu'à minuit.

Ce fut à peu près vers cette heure qu'on me fit prévenir qu'il seroit à propos d'envoyer sur le rivage un détachement de soldats, attendu que la mer venoit de jeter sur le sable des planches et des mâts, d'où il étoit évident qu'au moins un des bâtimens avoit péri. Je ne perdis pas un instant pour suivre cet avis, qui me fut donné par un des propriétaires de l'Aimable-Peggy ; et pour montrer combien je partageois l'affliction et la consternation générales, je me levai et je me rendis moi-même sur le rivage ; j'ordonnai qu'on augmentât les feux, et je fis préparer des couvertures de laine et des boissons cordiales pour donner des secours à ceux que la tempête pourroit épargner, après quoi je me promenai le long des côtes jusqu'au jour, avec une foule de malheureux en pleurs.

Dès que l'aurore commença à poindre, le vent diminua de violence et passa vers le

nord. Mais la première chose qu'on aperçut fut une longue ligne de grains qui bordoit tout le rivage, ce qui fit reconnoître que quelque'un des vaisseaux qui en étoient chargés avoit fait naufrage. Tous les yeux se dirigeoient vers la mer et cherchoient à percer l'obscurité qui régnoit encore. Mais pourquoi m'appesantir plus long-temps sur un sujet si douloureux ? Qu'il me suffise de dire qu'au premier rayon du jour nous vîmes enfin trois vaisseaux échoués sur les rochers, à peu de distance de la côte, sans mâts, sans cordages, à demi-brisés, et dont les vagues furieuses qui les frapportoient successivement sembloient empressées d'achever la destruction. Jamais on n'entendit parler des deux autres, et il n'est que trop probable qu'ils avoient péri corps et biens.

Ce jour étant un dimanche, et par conséquent personne n'ayant rien à faire, toute la ville se porta sur le rivage pour recevoir et reconnoître les corps que la mer y dépositoit. Hélas ! bien peu profitèrent des dispositions prudentes que j'avois faites pour les secourir, et c'étoit un spectacle déplorable que de voir

le long des côtes, dans la distance de plus d'un mille, les veuves et les orphelins pleurant et se désolant sur le corps de leurs maris et de leurs pères. Avant dix heures du matin, la mer avoit rendu les restes inanimés de dix-sept de ses victimes, et en les voyant transporter dans leurs maisons, on étoit tenté d'excuser ceux qui, dans l'excès de leur douleur, s'oublioient jusqu'à murmurer contre la Providence.

CHAPITRE XXV.

La Souscription.

LA calamité occasionnée par cette tempête ouvrit tous les cœurs, et les disposa à la charité. Ce fut même un plaisir de voir la manière dont le flux de la sympathie se dirigea vers les malheureux qui se trouvoient sans ressource par suite de ce terrible événement. Personne n'alla à l'église dans la matinée, et dès que je fus de retour chez moi, plusieurs membres du conseil vinrent m'y trouver pour se concerter avec moi sur les mesures que nous pouvions prendre dans ce moment de désolation. Il fut convenu, d'après mon avis, que nous convoquerions une assemblée générale des habitants pour le lendemain, afin de prendre, pour ainsi dire, la compassion publique la larme à l'œil. En conséquence,

M. Pitule annonça cette convocation à l'office du soir, et il y ajouta quelques mots judicieux pour exhorter à la résignation d'une part, et à la bienfaisance de l'autre.

Le nombre de ceux qui se présentèrent pour souscrire en faveur des malheureuses victimes fut véritablement prodigieux. Nous reçûmes près de cent livres sterling en deux heures, sans parler d'une grande quantité de linge et de vêtemens. Mais le trait le plus remarquable est celui qui fut fait par M. Macandœ. Il étoit né à Gudetown, mais il avoit quitté cette ville pour aller s'établir à Glasgow, où il avoit prospéré dans le commerce. Etant en ce moment en visite chez un de ses amis, il vint à l'assemblée, et souscrivit pour la somme de vingt guinées qu'il paya comptant en bons billets de banque. Jamais pareil acte de libéralité n'avoit eu lieu dans la ville, depuis les cinquante livres que nous avoit laissées par son testament le major Bravery, qui étoit mort à Cheltenham après avoir fait fortune dans les Indes. Le total de la souscription, quand nous eûmes reçu les vingt cinq guinées du comte, monta à près de trois

cents livres ; car plusieurs gentilshommes campagnards des environs furent assez généreux pour nous envoyer leur offrande , quoiqu'on sache fort bien que ce n'est point par la générosité qu'ils brillent.

Mais la distribution de cette somme n'étoit pas une tâche très-facile , car il falloit nécessairement avoir égard à la situation et aux besoins de chaque famille. On proposa d'abord d'en charger les Anciens de l'église , mais c'étoit comme si l'on en avoit chargé M. Pitule , et je savois que M. Pitule étoit un per vaniteux , et que la hardiesse et l'adulation obtiendroient plus de lui que la honte et la modestie. Je me mis donc moi-même à examiner quelle étoit la meilleure marche à suivre , et toute réflexion faite , ma conduite comme homme public offre peu d'événemens sur lesquels je reporte les yeux avec plus de satisfaction , que le plan que j'adoptai en cette occasion.

Avant de faire aucune distribution d'argent , je distribuai en trois classes les familles qui avoient droit aux secours ; celles qui se trouvoient dans un dénuement total ,

celles qui n'étoient pas sans ressources , mais qui avoient beaucoup d'enfans ; enfin , celles à qui il ne falloit qu'une assistance momentanée ; et pour ne commettre aucune erreur dans la formation de cette liste , nous allâmes nous-mêmes faire une visite dans chacune de leurs maisons. Cette sage mesure , et ce que j'avois fait personnellement pendant la tempête , me valurent beaucoup d'éloges de la part de tous les gens sensés , et je n'ai pas besoin de dire quelle source de consolations y trouvèrent les veuves et les orphelins.

Et cependant , parce qu'une petite somme avoit été mise en réserve pour fournir de nouveaux secours à ceux qui pourroient en avoir besoin par la suite , et qu'elle avoit été placée de manière à produire intérêt , il se trouva de mauvaises langues qui répandirent sourdement des bruits à mon désavantage. Mais je connoissois le monde , et je savois qu'il est impossible de raisonner avec une bête à sept têtes et à dix cornes comme la multitude. Je ne répondis donc rien aux calomnies , mais je chargeai le commis du clerc

de la ville , qui remplissoit les fonctions de secrétaire du comité de souscription , de dresser un compte exact des sommes distribuées et de celle qui étoit restée et qui avoit été placée entre les mains du trésorier de la ville ; après quoi je l'envoyai à un de mes amis à Glasgow pour qu'il le fit imprimer , et à mes frais. J'en envoyai ensuite un exemplaire à chaque souscripteur , et j'en fis faire la lecture dans toute la ville par le crieur public au son du tambour. C'étoit une manière d'agir qui prouvoit tant d'exactitude et de régularité , qu'elle imposa silence à l'envie et à la méchanceté , me donna plus de crédit et d'autorité que jamais , et m'éleva décidément au premier rang dans la ville.

CHAPITRE XXVI.

Eclairage des rues.

LA mort a plus de pouvoir que quoi que ce soit au monde pour opérer la réforme dans une corporation , et elle allongeoit de temps en temps un coup de faux dans la nôtre. M. Hirple étoit déjà membre du conseil quelques années avant que j'y fusse appelé , et quoiqu'on ne se fût jamais ouvertement concerté à ce sujet , on auroit pu croire qu'il avoit été secrètement convenu entre tous ses confrères que jamais ils ne l'élèveroient au grade de bailli. Le fait est qu'il n'étoit pas aimé , parce qu'il n'avoit pas cet esprit sociable et jovial qui convient à un magistrat et qui n'est remplacé que bien imparfaitement par un air d'importance et de gravité. C'étoit un homme caustique et gron-

deur, de petite taille, et ayant sur le dos et sur l'estomac une double protubérance qui fut peut-être une des causes qui l'empêchèrent d'être jamais nommé magistrat. D'ailleurs son caractère étoit extrêmement acariâtre, et dans les discussions les plus importantes, il s'emportoit et se mettoit en colère sans rime ni raison, et prenoit feu comme une trainée de poudre. Pendant plus de vingt-cinq ans, nous aurions été bien charmés qu'il donnât sa démission, et on le lui fit sentir plus d'une fois dans la chaleur de la discussion ; ce qui arrivoit surtout au bailli Picken, qui étoit lui-même un homme vif et irascible, et qui ne pouvoit souffrir la contradiction. Mais enfin, vers la fin de l'année pendant laquelle je fus prévôt pour la seconde fois, la Providence accorda à M. Hirple la faveur de le débarrasser des soucis, des troubles et des embarras de la vie humaine, et l'appela, comme je l'espère, dans un meilleur monde.

La postérité et surtout les lecteurs qui, n'ayant pas été placés dans les mêmes circonstances où nous nous trouvions, ne peu-

vent s'imaginer tout ce que nous avions à endurer, trouveront fort étrange que je commence à parler de M. Hirple à l'instant seulement où il disparoit de la scène du monde, vu le peu de cas que nous paroissions faire de ses talens et de ses qualités personnelles. Mais la vérité est que ce ne fut qu'après sa mort, que nous reconnûmes ce qu'il valoit, et que nous sentîmes ce que nous avions perdu ; et il fallut pour cela les tribulations que nous occasiona le choix mal avisé que nous fîmes de M. Hickery pour le remplacer.

Le caractère fâcheux de M. Hirple étoit sans doute fort désagréable à la plupart des membres du conseil, surtout quand, dans une discussion, il se trouvoit diversité d'opinions. Mais ses boutades n'étoient jamais de longue durée ; quand on alloit aux voix, il votoit toujours, en homme raisonnable, avec la majorité ; et lorsqu'on avoit pris une délibération, jamais il n'ouvroit la bouche pour la critiquer, ou pour essayer de la faire rapporter. M. Hickery étoit précisément tout le contraire. Il conservoit toujours son sang-froid, mais il parloit et argumentoit si

long-temps, sans aucun égard pour les plus sages raisonnemens qu'on pouvoit lui opposer, qu'il ne manquoit jamais de mettre tous les autres en colère. D'ailleurs, il ne vouloit pas entendre qu'une fois une délibération prise, c'étoit une affaire qui devoit être finie; et il y revenoit perpétuellement, comme si elle n'avoit pas été décidée, jusqu'à ce qu'il s'élevât sur quelque autre objet une nouvelle discussion qui le faisoit changer de refrain.

On peut trouver singulier que nous ayons appelé un tel fléau dans le conseil; on peut croire que nous fûmes justement payés de notre folie; mais le fait est que nous ne connoissions pas son caractère; car il étoit véritablement étranger parmi nous, quoiqu'il fût natif de Gudetown, en étant parti dans sa première jeunesse pour passer en Amérique, à Philadelphie, où il fit fortune, et où il contracta sans doute parmi les Yankees (1) ce caractère revêche et hargneux.

(1) Terme de mépris inventé par les Anglais contre les Américains. *Note du Trad.*

qui fit notre désolation. Etant revenu avec une mine d'argent , onze mille livres , suivant quelques - uns , peu de temps avant la mort de M. Hirple , nous pensâmes tous , lorsque cet événement arriva , que nous ne pouvions mieux faire que de le nommer membre du conseil , et nous fûmes assez malheureux pour l'y appeler ; mais nous eûmes bientôt raison de nous repentir de notre précipitation indiscrete , et personne n'en eut plus de sujet que moi , qui avois été le premier à le proposer.

M. Hickery ayant donc été ainsi choisi pour remplir le vide occasioné par la mort de M. Hirple , il se montra sous ses véritables couleurs dès la première séance du conseil à laquelle il assista.

Entre autres choses que j'avois en contemplation pour l'ornement et l'amélioration de Gudetonw , se trouvoit le projet patriotique d'en éclairer les rues par des lanternes , comme on en voit aujourd'hui dans toutes les villes et dans tous les bourgs bien administrés. En ayant parlé préalablement à plu-

sieurs de mes confrères qui y avoient donné la plus complète approbation ; j'étois loin de me douter qu'un projet si lumineux , si clairement utile , pût éprouver quelque opposition , à moins que ce ne fût en raison de la dépense. Il est bien vrai que M. Dribbles , qui tenoit alors la première taverne de la ville , dit que ce pourroit être un inconvénient pour de braves et honnêtes gens qui , pouvant s'oublier avec quelques amis , soit chez lui , soit partout ailleurs , jusqu'à une heure un peu avancée , ne se soucieraient pas d'être exposés aux regards de la populace , grâce à la lueur des réverbères. D'une autre part , M. Drippings , le fabricant de chandelles , montrant moins d'esprit public qu'on n'auroit dû en attendre d'un homme qui avoit gagné tant d'argent aux illuminations qui avoient lieu lorsqu'on apprenoit la nouvelle d'une victoire , pensa que cette innovation ne serviroit qu'à habituer le peuple à rentrer plus tard , et qu'elle étoit inutile aux gens comme il faut , attendu qu'ils avoient tous leur lanterne en verre avec une chandelle garnie en papier vert découpé ; meuble

qui cesseroit bientôt d'être à la mode , si les rues étoient éclairées.

Je dois avouer ici que j'ai vécu assez pour voir cette prédiction s'accomplir; car il est certain qu'aujourd'hui, ce n'est que lorsqu'il arrive qu'une vieille femme ou une vieille fille, dépourvue de la protection d'un cavalier, a pris le thé ou a été souper en ville, qu'on voit sur la chaussée une servante marchant en avant avec une lanterne. Mais, pour finir cette digression, malgré les observations de M. Dribbles et de M. Drippings, que je ne croyois pas disposés à les renouveler sérieusement dans le conseil, je ne m'attendois à aucune opposition. Je n'étois donc nullement préparé aux argumens hostiles de M. Hickery qui soutint, entre autres choses, que dans un climat septentrional comme celui de l'Ecosse, où les crépuscules étoient si longs, ce seroit une dilapidation des deniers publics, que de les employer à une chose aussi inutile que l'éclairage des rues.

Il étoit arrivé d'Amérique pendant l'été, et je lui répondis que l'intention des magistrats n'étoit certainement pas que les

lâmpes fussent allumées toute l'année, mais on en avoit grand besoin pendant l'hiver, attendu que dans cette saison, les nuits étoient fort longues dans notre climat septentrional, comme il pouvoit se le rappeler ou du moins comme il le verroit bientôt. Mais jamais il n'exista un homme si impuisable en argumens. Il me répliqua sur-le-champ que les rues seroient beaucoup mieux éclairées, si nous voulions défendre aux habitans de fermer les volets. Je ne sus réellement que répondre à une pareille proposition, mais je vis qu'il seroit inutile de vouloir raisonner avec lui. Je me mordis donc la langue, et je ne tardai pas à quitter l'assemblée sous prétexte d'une affaire particulière, un peu mécontent de voir qu'un loup s'étoit introduit dans la bergerie.

Dès le lendemain, j'allai voir tous les autres membres du conseil, les uns après les autres, et je leur fis sentir combien il convenoit que les rues fussent éclairées tant pour l'honneur de la ville et l'utilité des habitans, que pour nous conformer à l'usage qui commençoit à être généralement établi. Tous

furent d'accord avec moi sur ce point, et je saisis cette occasion pour m'étendre un peu sur le caractère intraitable de M. Hickery ; après quoi je leur proposai de mettre aux voix cette délibération à la prochaine assemblée, sans chercher davantage à l'appuyer par des raisonnemens. Cela fut convenu et exécuté : mais M. Hickery n'en déclama pas moins longuement contre cette mesure, et nous reprocha de nous être entendus pour faire passer une affaire aussi importante, sans aucune discussion. Ce ne fut même pas tout, car, à chaque séance il revint encore sur l'éclairage des rues, et il ne cessa de nous étourdir de ses clabauderies à ce sujet, que lors qu'il trouva un autre canal pour décharger sa bile.



CHAPITRE XXVII.

Les trottoirs.

LE premier objet qui fit aboyer M. Hickery d'une autre manière, fut la proposition que je fis d'établir des trottoirs dans la grande rue. Lorsqu'on avoit fait le nouveau pavé, quelques années auparavant, la couronne de la chaussée avoit été abaissée de manière à la mettre de niveau avec les revers de la rue, et en élevant les poteaux destinés à soutenir les lampes, on avoit jugé à propos de les placer entre la chaussée et les revers, à environ un pied au-delà des ruisseaux, ce qui fit que la plupart des passans qui avoient été habitués jusqu'alors à garder le milieu du pavé, s'habituèrent peu à peu à marcher sur l'espace situé le long des maisons, qui étoit réservé pour les piétons.

Il en résulta pourtant quelques inconvéniens , surtout dans les mauvais temps. Les revers étoient en général mal pavés , et les maisons n'étant pas garnies de gouttières , la pluie tomboit sur les passans , comme si on leur eût jeté l'eau à pleins seaux. En conséquence, nous commençâmes à penser qu'il seroit utile d'établir le long des maisons des trottoirs pavés en dalles comme à Glasgow, et d'obliger tous les propriétaires à placer à leurs toits des gouttières avec des tuyaux qui conduiroient l'eau jusqu'à terre. Ce fut un nouveau sujet de déclamations américaines pour M. Hickery qui prétendit que rien n'étoit plus impolitique , plus mal vu , plus contraire au bien public , que ce projet dont la conséquence immédiate seroit l'établissement de quelque nouvelle taxe qui frapperoit sur toutes les classes de la société. Nous n'en avançâmes pas moins en besogne, et ayant obtenu une assez bonne somme de M. Shurtlethrift, le manufacturier, pour un bail emphytéotique qu'il désiroit avoir d'une pièce de terre appartenant à la ville , sur laquelle il vouloit bâtir une maison de campagne ,

nous fûmes établir les trottoirs sans être obligés de demander aucune taxe aux habitans. Les propriétaires reconnurent ensuite eux-mêmes la nécessité d'établir des gouttières à leurs maisons, et ils le firent peu à peu de leur plein gré, ce qui fut une grande amélioration pour la ville.

Mais les nouveaux établissemens exigent de nouvelles lois. Tous les piétons marchant alors sur les trottoirs, il devint nécessaire de les tenir dans un état de plus grande propreté que lorsqu'on marchoit indistinctement dans toute la largeur de la rue. Nous fûmes donc obligés de faire des réglemens à ce sujet, et de prononcer des amendes contre ceux qui négligeroient de balayer et de laver le devant de leurs maisons, ou qui y jetteroient des immondices. Et jusqu'à ce qu'on se fût habitué à les exécuter, nous eûmes à juger bien des contraventions.

Parmi les délinquans qui me furent amenés, se trouva un jour une certaine mistress Fanton, qu'on nommoit communément *la Poule à tête*, et qui tenoit un petit cabar-

ret qui ne jouissoit pas d'une très-bonne réputation, étant fréquenté par des jeunes gens d'une conduite dérangée, mais de bonne condition, ce qui la rendoit insolente même avec les baillis. Il arriva qu'un matin, et après une gelée, elle avoit négligé de nettoyer le devant de sa maison. La vieille miss Peggy Dainty, qui étoit sortie de bonne heure, y ayant passé, fit un faux-pas en marchant sur une écorce de citron, et glissant sur les talons tomba à la renverse avec grand bruit. Mistress Fenton accourut à sa porte, et voyant tout ce que montrait la prude miss Dainty, elle se mit à rire en se tenant les côtés. miss Peggy, courroucée de cette impertinence, et étant d'ailleurs froissée dans ses parties postérieures, fit citer mistress Fenton à comparoître devant moi, et celle-ci me raconta l'affaire en détail, par noms et par surnoms, d'une manière si plaisante, que je pus à peine conserver ma gravité. Cependant il étoit évident qu'elle avoit contrevenu aux réglemens, en négligeant de nettoyer le trottoir devant sa maison, et pour apaiser la délicatesse offensée de miss Peggy qui étoit une vieille de-

moiselle respectable, je condamnai la délinquante à cinq shillings d'amende.

— M. Pawkie, me dit la commère, je ne les paierai point. Où voulez-vous qu'une pauvre veuve comme moi prenne ces cinq shillings ? et pour une pareille affaire !

— Il ne faut point parler ainsi, bonne femme ; lui répondis-je ; songez plutôt à payer l'amende.

— Mais en vérité, M. Pawkie, répliqua-t-elle, c'est comme si vous vouliez prendre les culottes à un de nos montagnards. (1) Je ne les payerai point, cinq shillings ! voilà une belle histoire !

Je crus que je serois obligé de l'envoyer en prison, tant elle devenoit réfractaire et insolente, mais en ce moment M. Hickery arriva ; il s'informa de ce qui se passoit, et je vis évidemment qu'il se disposoit à prendre le parti de la coquine ; mais heureusement, elle s'étoit mis dans la tête que tous les magistrats et tous les membres du conseil étoient ligués contre elle, à cause de

(1) Ils n'en portent pas. (Note du Trad.)

la mauvaise odeur de sa maison, de sorte que, quand il lui demanda où elle demeurait, probablement dans la vue d'intercéder pour elle, elle se tourna vers lui, et lui dit en clignant l'œil d'un air malin. — A coup sûr, M. Hickery, vous n'avez pas besoin que je vous le dise.

Cette insinuation lui fit montrer les dents; mais elle continua à le baffouer, et fit tellement rire à ses dépens tous ceux qui l'entendoient, qu'il prit le parti de se retirer; et moi-même, qui avais ri comme les autres; je n'eus pas le courage de persister à exiger le paiement de l'amende, et je la renvoyai avec une bonne admonition.

Qui auroit cru que cette affaire devoit me donner le grappin sur M. Hickery? Ce fut pourtant ce qui arriva; car, soit qu'il eût eu réellement quelque acointance avec mistress Fenton, comme elle l'avoit donné à entendre, soit qu'il fût honteux de pouvoir seulement en être soupçonné, il étoit extraordinairement sensible à la moindre allusion à cette histoire; et quand je m'en aperçus; j'eus grand soin, toutes les fois qu'il mon-

troit quelque disposition à contrarier le conseil, de lui lâcher quelque sarcasme sur sa bonne amie, (la Poule à crête,) ce qui ne manquoit jamais de le rendre muet. D'où l'on peut voir comme les événemens s'enchaînent d'une manière singulière, puisque je trouvai ainsi, pour le réduire au silence, un moyen plus efficace que les meilleurs raisonnemens.

CHAPITRE XXVIII.

Seconde levée de volontaires.

J'AI déjà rapporté fort au long tous les détails de la première levée de volontaires, et comme elle avoit eu lieu sous l'ancien système d'administration, on peut remarquer qu'on y avoit mis plus d'adresse et de manège qu'on n'en apporta dans la seconde. Je ne veux pourtant pas dire qu'un esprit de corruption avoit présidé à la première, j'entends seulement donner à comprendre qu'elle avoit été conduite avec cette dextérité d'intérêt personnel qu'on trouvoit alors dans tout ce qui représentoit le gouvernement, non-seulement dans les bourgs royaux, mais partout où la couronne et les ministres jugeoient à propos d'étendre leur pate de lion.

Les affaires s'arrangèrent tout différemment lors de la seconde édition de la dernière

guerre, quand on jugea nécessaire d'engager le peuple à résister à l'ambition désordonnée de Bonaparte qui convoitoit alors les riches pâturages de notre beau pays. Voyant l'esprit du jour, je m'abstins de me mêler des détails de cette affaire, mais je prêtai mon appui à tout projet louable qui avoit pour but de fortifier la confiance du roi dans le courage et la loyauté de son peuple. J'avois appris alors que le bon sens commençoit à s'éveiller et à se répandre dans tous les rangs des citoyens, et que le secret de gouverner consistoit maintenant à suivre l'opinion publique, au lieu de chercher à la maîtriser.

J'eus bientôt lieu de me féliciter d'avoir fait si à propos cette prudente découverte, car elle me valut le respect des jeunes gens qui se levèrent à l'appel de la patrie, et la conduite qu'ils tinrent à mon égard, fut un présage que la génération naissante me laisseroit le crédit et l'autorité dont j'avois joui sous celle qui l'avoit précédée. Quelques-uns de mes collègues, que je ferai aussi bien de ne pas nommer, montrèrent beaucoup plus d'empressement à se mettre en avant en cette occasion,

mais on ne leur en sut que bien peu de gré, car on me préféra à eux et même au prévôt qui étoit alors en place, pour communiquer au lord lieutenant les désirs et les intentions de ceux qui vouloient former un second corps de volontaires. Leur cause ne se trouva pas mal placée entre mes mains; car sa seigneurie étoit habituée depuis long-temps à me considérer comme un des hommes les plus expérimentés de notre bourg, et quoiqu'il répondît civilement à toutes les lettres qu'il recevoit, il m'écrivit avec l'érudition cordiale d'un ancien ami, ce que les volontaires ne manquèrent pas de remarquer, et ce qui me valut de leur part de nouvelles marques de considération.

Mais le zèle militaire s'enflammant spontanément dans tous les rangs; avant qu'on eût adopté aucune méthode pour le régulariser, quelques magistrats en prirent l'alarme, et ne surent trop de quel bois faire flèche. Je ne prendrai pas sur moi de dire qu'ils étoient excités par l'envie d'avoir leur part du gâteau, soit en ayant les honneurs du commandement, soit en se ménageant

quelques moyens de profit, mais le fait est qu'ils éprouvèrent ou qu'ils feignirent d'éprouver une grande consternation et même un sentiment de crainte, en voyant un si vaste pouvoir militaire entre les mains de simples citoyens, pouvoir sur lequel ils n'avoient aucune autorité, et qui, disoit-on, étoit indépendant de la couronne et du parlement. Dans l'accès de leur frayeur, ils firent des remontrances au gouvernement, et conseillèrent aux ministres de jeter l'eau à pleins seaux sur cette ardeur guerrière; conseil qui fut suivi, comme chacun le sait. Car les ministres, en voyant, dans toutes les classes, un tel empressement à s'enrôler sous les bannières du royaume, craignirent le levain du jacobinisme, et bornèrent le nombre d'hommes armés qu'on pourroit lever dans chaque place. C'étoit un acte de prudence mal avisée, comme le prouva ce qui se passa chez nous, et dont je vais maintenant rapporter les détails, ainsi que la part que j'y pris moi-même.

Dès qu'on eut appris que la France avoit résolu de faire la conquête de la Grande

Bretagne, comme elle avoit fait celle du reste de l'Europe, frottant contre terre le nez de tous les souverains et de tous les potentats du continent; le mouvement du pouls de tous les Ecossois s'accéléra prodigieusement, tous les esprits furent en l'air, tous les cœurs furent agités, et nulle part à un plus fort degré qu'à Gudetown. Mais, par quelque raison que je n'ai jamais pu pénétrer, il y eut de la part du gouvernement une sorte de lenteur ou de négligence à envoyer aux magistrats les instructions convenables sur ce qu'ils devoient faire. Il en résulta que le peuple craignit que le sol sacré de la patrie ne vînt à être conquis, sans qu'on lui donnât même les moyens de le défendre, comme l'avoient fait nos pères autrefois; et dans ce mouvement d'alarme, les jeunes gens s'assemblèrent, résolurent de prendre les armes d'eux-mêmes, dressèrent un projet d'organisation, et se réservèrent le droit de nommer leurs officiers, ce qui étoit dire aux grosses perruques de la ville, qu'ils ne les admettroient pas au commandement.

Pendant que cela se passoit , le gouvernement avoit fait de nouvelles et meilleures réflexions ; et il prit des mesures pour former dans tout le royaume de nouveaux corps de volontaires. Les grosses perruques reprenant alors courage , proposèrent à leur tour la formation d'un corps dans lequel ils eurent soin de se placer comme officiers , en n'y comprenant aucun de ceux que les jeunes gens destinoient à ce grade , afin de se faire accepter en leur place. On eut vent de cette manœuvre , le mécontentement poussa les hauts cris ; les jeunes gens convoquèrent une assemblée de tous ceux qui devoient composer le nouveau corps ; requirèrent les magistrats d'y assister , et leur demandèrent ce qu'ils avoient fait de leur offre de services , s'ils l'avoient transmise au gouvernement ; et quelle réponse ils en avoient reçue.

Ce fut le commencement d'une nouvelle ère dans les affaires publiques , et quelques membres du conseil se montrèrent aussi surpris que courroucés qu'on osât interroger les magistrats et leur demander compte de leur conduite. Mais je voyois que ce

n'étoit pas dans un pareil moment qu'il étoit possible de prendre le taureau par les cornes. J'allai donc trouver le bailli Sprose, le comte étant alors Prévôt pour la seconde fois, et je l'engageai à venir à l'assemblée avec moi, et à répondre tranquillement à toutes les questions qui pourroient être faites, ce qui étoit d'autant plus nécessaire, que j'avois de bonnes raisons pour croire que, dans le fait, l'offre de services n'avoit jamais été envoyée aux autorités supérieures.

Nous nous rendîmes donc à l'assemblée, et M. Sprose, d'après mon avis, déclara que nous n'avions encore reçu aucune réponse, et qu'il ne pouvoit expliquer la cause de ce délai. Cela ne calma pas les jeunes gens qui nommèrent parmi eux un comité chargé de conduire cette affaire, et de correspondre directement avec le secrétaire d'Etat, annonçant en même temps que ceux qui composoient ce comité étoient les officiers qu'ils avoient dessein de choisir. C'étoit un pas décisif, et qui retiroit l'affaire des mains des magistrats. En conséquence, après l'assem-

blée, M. Sprose et moi, nous convinmes qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour rendre compte au lord lieutenant de tout ce qui venoit de se passer.

Notre lettre et celle des jeunes gens partirent par le même courrier. Au reçu de la nôtre, le lord lieutenant eut sur-le-champ une conférence avec le secrétaire d'Etat, et lui ayant fait adapter son opinion, celui-ci préféra les offres des magistrats à celles des jeunes gens auxquels il répondit que le gouvernement ne pouvoit accepter leurs services, d'après les bases qu'ils avoient arrêtées.

On espéroit que cette réponse mettroit fin à tout, mais il n'en fut rien. Il se trouvoit, dans le comité des jeunes gens, des esprits récalcitrons et opiniâtres qui persuadèrent aux autres de prendre une résolution portant qu'ayant fait des offres de services à des conditions moins onéreuses que celles qui, à leur connoissance, avoient été acceptées dans plusieurs autres villes, ils se regardoient comme autorisés par le gouvernement de sa majorité, à moins qu'on ne les acceptât, à croire et à dire que la crainte qu'un préten-

CHÂPITRE XXIX.

Le capitaine Armour.

EN rédigeant les notes dont cet ouvrage se compose, il m'est arrivé quelquefois de parler de quelques événemens qui n'appartiennent pas précisément à l'histoire de ma vie publique, qui en fait le principal objet. Je vais encore faire une semblable digression pour rapporter une circonstance qui excita dans le temps beaucoup de surprise et d'intérêt, et lors de laquelle on reconnut universellement que j'avois joué un rôle très-judicieux.

Lorsque ce corps incomparable, les montagnards d'Argyle, furent partis de notre ville, on y mit en garnison un bataillon d'un autre régiment dont j'ai oublié le nom et le numéro : mais c'étoit un corps anglais, et de même que les autres troupes de cette nation,

il ne connoissoit pas encore cette sage discipline à laquelle l'armée a été assujettie depuis ce temps, par la persévérance paternelle de son altesse royale le duc d'York. Ainsi donc après avoir eu parmi nous des montagnards doux, tranquilles et respectueux, nous apprîmes combien ils étoient différens de ces Anglais tapageurs, ivrognes et orgueilleux, qui ne rougissoient pas de s'enivrer comme des ménétriers, qui se battoient dans les rues, et qui se rendoient à l'église, le jour du Seigneur au son de leurs instrumens. Cependant le lieutenant-colonel Cavendish qui commandoit le bataillon, et à qui nous avions fait des représentations sur l'immoralité d'un tel usage, ordonna le silence aux musiciens le dimanche suivant.

Il y avoit, parmi les officiers, un capitaine Armour, bel homme, d'une conduite exemplaire, mais qui montrait une sorte de répugnance à acceper les politesses que les principaux habitans cherchoient à lui faire, ainsi qu'à ses camarades. Il sembloit se plaire dans la solitude, et ne paroissoit à aucun di-

vertissement public, de sorte que c'étoit un sujet d'étonnement pour les autres officiers qui l'avoient vu agir tout différemment dans les autres garnisons.

Un dimanche, pendant la prière de commémoration des vivans, M. Pittle dit quelques mots pour deux condamnés à mort qui étoient alors dans la prison d'Ayr. Il m'arriva en ce moment de jeter un coup-d'œil sur le capitaine Armour, qui étoit dans le banc des magistrats, ainsi que les autres officiers ; il avoit l'air troublé, et il me sembla en ce moment que je lui trouvois quelque ressemblance avec la pauvre Jeanne Gaisling, qui avoit été condamnée à mort et exécutée pour le meurtre de son enfant.

Cette idée ne put me quitter, et elle m'occupa au point que je ne pus faire aucune attention à ce que disoit M. Pittle qui en général étoit un orateur un peu froid, et qui ne me le parut jamais autant que ce jour-là. En un mot, je ne pus m'ôter de la tête que le capitaine Armour étoit le frère de cette malheureuse fille, celui qui l'avoit suivie jusque sur l'échafaud d'une manière si pathé-

tique, et qui avoit disparu ensuite, sans qu'on en eût jamais entendu parler depuis cette époque. Mais ce qui est bien étrange, c'est que bien des gens dans l'église firent la même observation, et tous ceux qui vinrent dans ma boutique le lundi suivant ne me parlèrent pas d'autre chose. Ce bruit se répandit partout, et finit par s'accréditer, au grand regret des gens raisonnables ; car le capitaine Armour étoit un brave officier, qui ne devoit sa promotion qu'à son mérite, et qui étoit aimé et respecté par tout le régiment. Il n'étoit certainement pas coupable du crime de sa sœur, et l'on n'avoit pas un seul reproche personnel à lui faire, car il méritoit la réputation qu'il avoit achetée au prix de son sang ; cependant quelques jeunes enseignes, irréfléchis et inconsidérés affectèrent d'éviter sa compagnie, et le traitèrent comme s'il eût été excommunié.

Comme c'étoit un homme sensé, il supporta d'abord ces désagréments avec patience, espérant peut-être que les soupçons se dissiperoient d'eux-mêmes. Mais le comte, étant venu passer l'été au château, invita un jour

tous les officiers à dîner ; le capitaine Armour ne put refuser cette invitation , et il arriva un incident qui acheva de découvrir la vérité.

Le capitaine , après avoir monté l'escalier , traversant un ancien corridor , remarqua que le lieutenant colonel Cavendish , qui marchoit devant lui , tournoit à gauche mal à propos , et il lui dit que la porte à droite étoit celle du salon. Cette remarque convainquit tous les officiers qui le suivoient et qui l'entendirent , qu'il falloit qu'il connût déjà le château , et ils ne doutèrent plus de la vérité de l'histoire dont on leur avoit conté tous les détails. La conséquence en fut que pas un d'entre eux ne lui adressa la parole pendant le dîner ; les uns par embarras , les autres par orgueil.

Le comte remarqua cette conduite extraordinaire , et quand on fut passé dans le salon , il demanda au lieutenant colonel quelle en étoit la cause. M. Cavendish , qui étoit un homme d'honneur et de bon sens , la lui expliqua , et ajouta qu'il regrettoit d'autant plus qu'on eût fait une découverte

si désagréable, qu'il ne connoissoit personne qui méritât plus d'estime et de respect que le capitaine Armour. Le comte ne lui répondit rien, et resta quelques instans comme livré à ses réflexions, après quoi il s'approcha de la comtesse, causa un moment avec elle à voix basse, et, comme je l'ai appris ensuite, elle lui conseilla de m'envoyer chercher, comme un homme prudent et avisé. En conséquence, il me dépêcha sur-le-champ un de ses domestiques, et cependant la comtesse et lui insistèrent pour que tous les officiers passassent la soirée avec eux, ce qui étoit une civilité extraordininaire dans les dîners de cérémonie qu'on donnoit au château.

Lorsque j'arrivai, le comte me fit passer dans sa bibliothèque, et nous eûmes une conversation sérieuse, relative au capitaine et à sa sœur. Quand je lui eus conté cette histoire en détail, et que je lui eus dit ce que je croyois qu'il pouvoit faire, il fit venir le capitaine, et lui dit de la manière la plus gracieuse et la plus affectueuse qu'il avoit remarqué la manière dont ses camarades se

conduisoient envers lui , et lui offrit sa médiation s'il croyoit qu'il pût l'employer.

Pendant que le comte parloit , le capitaine l'écouta d'abord d'un air calme et tranquille , comme s'il se fût agi de choses auxquelles il auroit été complètement étranger. Mais quand il vit l'offre de médiation , sa poitrine se gonfla , son visage devint aussi rouge que son habit ; ses yeux se mouillèrent , et il se détourna pour cacher son émotion. Ce mouvement de honte ne dura pourtant qu'un instant , et en moins de temps qu'il ne m'en faut pour l'écrire , il étoit redevenu lui-même. Avec un courage modeste , il avoua qu'il étoit le frère de la malheureuse Jeanne Gaisling , le même qui avoit servi le comte en qualité de garçon d'écurie. Il ajouta qu'il craignoit que la honte attachée à un crime dont il étoit innocent ne produisît des effets auxquels il seroit impossible de remédier , et que son intention étoit de donner sa démission , et d'aller prendre du service en pays étranger.

Le comte l'engagea à ne pas agir avec précipitation , et de lui permettre aupara-

vant de voir s'il ne pourroit dissiper les injustes préjugés de ses camarades. Il rentra alors avec nous dans le salon, et, prenant le capitaine par la main, il le conduisit vers la comtesse, en lui disant qu'il venoit de reconnoître en lui une ancienne connoissance. « Le malheur arrivé dans la famille du capitaine, » ajouta-t-il, « auroit fait succomber un homme ordinaire, mais notre ami s'est senti la force et le courage d'y résister. Il a vaincu par son mérite l'injustice du sort ; et s'est montré si digne d'estime que je regarde comme un honneur de l'avoir eu aujourd'hui à ma table. J'espère qu'il me fera le plaisir d'y venir prendre place aussi souvent que ses devoirs le lui permettront. »

La comtesse adressa à son tour quelques mots de bienveillance au capitaine ; le fit asseoir près d'elle sur le sofa, et causa avec lui toute la soirée.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que ces marques d'une estime extraordinaire produisirent le plus grand effet. Nul officier ne pensa plus qu'il manqueroit à ce qu'il se devoit

s'il faisoit société avec un homme qu'un comte et une comtesse accueilloient si honorablement, et avant que le régiment quittât la ville, nous eûmes la satisfaction de voir le capitaine recherché et fêté par toutes les personnes qui y jouissoient de la plus haute considération.

CHAPITRE XXX.

Le bal des corps et métiers.

L'ANNÉE pendant laquelle j'avois été Pré-
vôt pour la seconde fois venoit d'expirer ,
quand il arriva dans la ville un événement
qui auroit pu y répandre le trouble et la
division , sans la manière adroite dont je
m'y pris pour prévenir les maux qui au-
roient pu résulter d'une mésintelligence
ouverte.

M. Kilsyth , homme laborieux , qui avoit
merveilleusement réussi dans le commerce
d'eau-de-vie , et qui venoit d'être nommé
bailli , par suite de quelques manœuvres
adroites de M. Kenitweel , proposa de don-
ner un bal et un souper à tous les corps de
métiers , et , pour prouver la reconnoissance
qu'il leur avoit de l'honneur qu'il venoit de

recevoir , et particulièrement à la corporation des charpentiers , dont M. Kenitweel étoit alors Deacon , il dit qu'il se chargeroit de fournir le vin , le rhum et l'eau-de-vie pour toute la compagnie.

Ce projet ne me plaisoit pas beaucoup pour différentes raisons , dont la principale étoit que j'avois alors de grandes filles , et que j'étois , grâce à Dieu , dans une situation qui leur donnoit le droit de lever la tête un peu au-dessus des corps et métiers. Cependant je pus d'autant moins refuser mon consentement que le bailli Kilsyth et ceux qui désiroient que cette fête eût lieu avoient prié mistress Pawkie de se charger d'y présider , et de faire les honneurs du bal , de même qu'on m'invita à faire ceux de la table ; en en prenant le haut bout , lorsque le souper succéderoit à la danse.

En principe , il n'y avoit aucune objection à faire à un bal des corps et métiers ; mais il y avoit dans la ville des jeunes gens sans profession , vivant de leurs revenus , également bien reçus chez les commerçans et chez les propriétaires , et ce projet leur

parut prêter au ridicule. Il auroit mieux valu, comme je le dis dans le temps, se borner à faire strictement de ce bal un bal des corps et métiers; mais les jeunes gens dont je parle se démenèrent si bien qu'il devint impossible de ne pas leur envoyer une invitation, et ils nous récompensèrent bien mal de notre civilité, comme la suite va le démontrer.

Le soir qui avoit été convenu pour cette fête, la compagnie se réunit dans la grande salle d'assemblée de New-Inn, où nous avions ordonné un joli souper, et nous avions fait venir d'Ayr M. Mac Lachlan, pour jouer du violon. Tout se passa à ravir pendant le bal, et l'harmonie la plus parfaite y régna; mais quand le souper fut annoncé, et qu'on se fut rendu dans la salle où il étoit préparé, qu'on juge de la consternation générale quand, au lieu du souper élégant que nous avions demandé, en place des tartelettes, des crèmes et des gelées que nous nous attendions à trouver, nous vîmes une grande table couverte d'aloysaux, de gigots, de jambons, en un mot d'énormes

morceaux de viandes froides dans des plats d'étain, et pour ornement au milieu une véritable meule de céleri.

Dès l'instant que j'entrai dans la salle, je vis qu'il y avoit eu un complot. Le pauvre bailli Kilsyth, qui avoit été toute la soirée au comble de la gloire et du triomphe, resta un moment muet et comme pétrifié. Du moment qu'il recouvra la parole et le mouvement, il se précipita hors de la salle, et je crois que, sans moi, il auroit fait passer un mauvais quart-d'heure à l'aubergiste. J'avois remarqué qu'à la vue du souper, les jeunes gens dont j'ai parlé, avoient échangé entre eux un regard de satisfaction. Je courus donc au Bailli, et, arrachant de ses griffes l'aubergiste, qu'il tenoit à la gorge, je lui dis que, s'il vouloit me laisser le soin de cette affaire, je me chargeois de l'arranger à la satisfaction générale. Il y consentit, et nous rentrâmes dans la salle. Je pris la place qui m'étoit destinée, et je dis tout haut que la collation n'étoit pas tout-à-fait ce qu'avoient désiré les ordonnateurs de la fête; mais que je venois d'apprendre que

c'étoit une galanterie que vouloient faire à la compagnie quelques amis qui désiroient garder l'incognito, et qu'à cheval donné on ne regardoit pas à la bride.

Cela rétablit la bonne humeur dans la société ; on se mit à table, et, faute de mieux, on se contenta de ce qui s'y trouvoit. J'ajoutai alors qu'avant tout, il étoit à propos de demander à l'hôte son mémoire, afin qu'on pût juger de la libéralité de ceux qui régaloient la compagnie ; ce qui fut fait. Je vis que les conspirateurs étoient déconcertés par la tournure que j'avois donnée à leur mauvais tour, et je saisis l'occasion de dire à l'oreille à l'un d'eux que j'étois au fait du complot ; que je connoissois tous ceux qui en étoient les auteurs et les complices ; qu'il étoit évident qu'ils avoient voulu insulter la compagnie ; mais que s'ils payoient le souper ainsi que le vin et les liqueurs fournies par le bailli Kilsyth, je ne les ferois pas connoître, pour ne pas les exposer au ressentiment d'une grande partie de la ville.

Cet avis ne fut pas perdu, car pendant le reste de la nuit je vis les jeunes conspi-

rateurs tenir quelques conciliabules , et le lendemain je reçus par la poste une lettre anonyme dans laquelle je trouvai un billet de banque de vingt livres sterling pour payer les frais de la fête. Je vis avec plaisir le succès de ma manœuvre, et, m'étant rendu à la banque, je feignis de croire que le billet étoit faux, sur quoi l'on s'empressa de m'assurer qu'il étoit bon, et l'on ajouta même qu'on l'avoit donné dans la matinée à un jeune homme de la ville qu'on me nomma, mais que je ne nommerai pas, car, même encore aujourd'hui, ce seroit peut-être l'exposer à quelque danger.

M'étant consulté avec les autres ordonnateurs de la fête, nous convînmes d'en payer les frais comme cela avoit été préalablement arrêté; d'employer cette somme de vingt livres à donner des secours l'hyver suivant aux familles qui se trouveroient dans le besoin, et de garder un profond silence sur tout ce que nous savions de cette affaire, parce que nous étions certains que, si les auteurs de cette insulte étoient connus, il en résulteroit une division et peut-être des malheurs dans la ville.

CHAPITRE XXXI.

La tête du bailli.

S'IL est vrai que d'après tous les événemens que j'ai rapportés jusqu'à présent, j'étois regardé comme un des hommes les plus prudents et les plus doués de sagacité de la ville, il n'est pas moins certain que c'étoit une raison pour que je fusse exposé à l'envie. Je dois convenir qu'elle ne se manifestoit point par des voies de fait qui eussent été intolérables, et qu'elle me causoit plus de tourment d'esprit que de mal véritable; mais elle saisissoit toutes les occasions de se montrer, et m'empêchoit de jouir, avec une satisfaction pleine et entière, du fruit de mes travaux et de mes services. Et, pour prouver quelle étoit la disposition des esprits à mon égard, je vais consigner ici un de ces petits incidens qui arrivoient jour-

nellement , et qui ne laissoient pas de me tracasser , quelque insignifiants qu'ils fussent en eux-mêmes.

Nous avions dans la ville un jeune homme fort adroit , dont le génie s'étoit tourné vers la mécanique , et qui faisoit en cuir des bols à punch , et des jambes pour ceux qui étoient privés de l'un de ces membres , jambes qui étoient beaucoup plus faciles à porter que celles de bois et même de liége. Il se nommoit Geordie Sooplejoint , et c'étoit un jeune homme doux , modeste , bien élevé , et ne songeant à rien qu'à perfectionner ses inventions. J'avois entendu parler de ses talens , et je désirois causer avec lui ; de sorte que je priai le bailli Pirlet , qui le protégeoit haut-la-main , de me l'amener un jour avec ses bols et ses jambes pour que je pusse les examiner. Le bailli y consentit , et le hasard voulut que , quand ils vinrent , j'eusse chez moi M. Thomas Mac Queerie qui étoit un fameux gausseur.

Après une conversation sur les inventions en général , conversation dans laquelle le bailli Pirlet prit la plus grande part ; car c'é-

toit un beau parleur , et il enfiloit ses paroles les unes après les autres comme les grains d'un chapelet ; il démontra l'utilité dont seroient les jambes de cuir pour ceux qui se trouveroient privés , par suite de la guerre ou autrement , de celles que leur avoit données la nature ; il ajouta que les bols à punch étoient des échantillons d'un nouvel art qui pourroit avec le temps faire tomber l'usage des porcelaines de la Chine et du comté de Stafford , et il calcula le profit qu'en retireroit le pays ; car , les demandes de cuir augmentant , il faudroit élever plus de bestiaux , ce qui donneroit une nouvelle impulsion à l'agriculture , et feroit hausser le prix des terres.

Mac Queerie écoutoit tout cela d'un air goguenard , et quand le bailli eut fini ses patenôtres , il me proposa de remplir de punch un des bols de Geordie , afin de nous assurer qu'il ne fuyoit pas.

— En vérité , M. Pawkie , ajouta-t-il , ce sera un grand honneur pour notre ville d'avoir produit un génie si inventif , qui , comme le bailli vient de le démontrer , est

destiné à opérer dans le commerce , avec ses bols à punch, une révolution aussi avantageuse que celle qui a été produite par les machines à vapeur. Geordie sera pour nous ce que James Watt est pour la ville de Greenock , et nous ne pouvons moins faire que de boire à la prospérité de ses travaux.

Ce ton de raillerie ne me plaisoit pas beaucoup , car je voyois le rouge monter au visage de Geordie , et ce n'étoit pas ce qu'il avoit mérité ; ainsi pour couper court à cet entretien , je me hâtai de dire : « Allons , allons , voisin , faites - nous grâce de vos quolibets. Ce que Geordie a fait jusqu'ici ne sont que des arrhes de ce qu'il pourra faire par la suite, »

— Sans contredit , « répliqua Mac Queerie. » Il n'a encore fait que des jambes ; bientôt il fera des bras , et avec le temps je ne serois pas surpris qu'il fît des têtes aussi bonnes que la tête d'un bailli. »

De ma vie je n'ai vu à personne l'air que prit le bailli Pirlet en entendant ce sarcasme , et j'eus besoin d'appeler à mon secours toute ma gravité pour ne pas rire , de peur de re-


doubler sa colère. Il se leva de sa chaise , rouge comme la crête d'un coq de Bantam , et , d'un ton semblable au bruit d'une châtaigne qui craque dans le feu , il demanda à M. Mac Queerie ce qu'il vouloit dire par cette insinuation. Ce ne fut pas sans peine que je parvins à l'apaiser ; mais le mot étoit trop bon pour qu'on l'oubliât ; il se répandit dans toute la ville , et le croira - t - on ? Comme la scène s'étoit passée dans ma maison , on prétendit que c'étoit contre moi que le sarcasme avoit été lâché , et je ne saurois dire combien de fois je fus obligé de raconter toute l'histoire pour prouver que c'étoit le bailli Pirlet qui se l'étoit attiré par son éloquence verbeuse.

CHAPITRE IV.

Le Tambour de la ville.

MALGRÉ le crédit dont je jouissois dans la ville, il ne faut pas croire que tout y alloit à mon gré. J'étois souvent contrarié dans des affaires de peu d'importance, et j'en étois plus molesté, plus vexé que je n'aurois dû l'être pour des choses de si peu d'intérêt. Je ne sais si, dans tout le cours de ma vie publique, je pourrois trouver un incident qui m'ait autant fouetté le sang que ce qui m'arriva pendant la dernière semaine de l'année où je fus prévôt pour la seconde fois.

Depuis bien long-temps un nommé Robin Boss étoit tambour de la ville. C'étoit un de ces miliciens qui avoient été envoyés en Amérique lors de la révolte des colonies, et, pour dire la vérité c'étoit un garnement qui n'étoit bon à rien, et qui ne songeoit qu'à se



gorger de biere et d'eau-de-vie autant qu'il en avoit les moyens ; aussi avoit-il la figure bouffie comme une vessie soufflée , et le nez rouge comme la pate d'une écrevisse.

Il arriva qu'un jour vers midi, il fut question de faire publier une proclamation des magistrats pour abolir une coutume qui commençoit à s'introduire dans les rues les moins fréquentées de la ville , d'y laisser courir les pourceaux en liberté ; et pour enjoindre , sous peine d'amende, de les tenir enfermés dans leurs toits à porcs et autres endroits convenables. Toutes les fois qu'il s'agissoit de proclamer une ordonnance des magistrats, Robin étoit accompagné de deux officiers de la ville en grand costume, et la hallebarde à la main. Ce jour-là , le misérable avoit tant bu qu'il tomboit sur son tambour, comme s'il n'avoit pas eu un seul os dans le corps pour le soutenir ; il étoit souple comme un traversin , et l'on n'auroit su dire s'il battoit le rappel , la chamade ou la générale.

Ce n'étoit encore rien , car on y étoit accoutumé ; et , quand il étoit dans cet état,

James Hound , qui étoit le plus ancien des officiers de la ville , se chargeoit de lire lui-même la proclamation. Mais en cette occasion , James étoit occupé d'un autre service , et il étoit remplacé par un autre officier dont j'ai oublié le nom. Robin , qui étoit accoutumé à James , n'eut pas plutôt entendu l'autre officier commencer à lire la proclamation , qu'il se mit à jurer , à lui dire des injures , et l'appela même un « va-de-la-gueule » , terme qui lui étoit familier. Les enfans sortoient de l'école en ce moment , ils les entourèrent en poussant de grands cris , et Robin , encouragé par-là dans sa rébellion , prit son tambour à deux mains , et en fit un chapeau à l'officier en lui en crevant la peau sur la tête.

Les officiers se conduisirent fort bien , car ils se contentèrent de prendre Robin par les oreilles , le logèrent dans la prison , et vinrent me porter plainte contre lui. Voyant le mépris fait de l'autorité et la nécessité de faire un exemple , je prononçai sur-le-champ la destitution de Robin , et comme un objet aussi important qu'une proclamation ne pou-

voit se différer, j'ordonnai à nos officiers de prendre un jeune homme qui avoit été tambour dans un régiment, et de la faire avec lui.

On ne pouvoit agir avec plus d'esprit public et d'impartialité ; mais l'habitude de voir ce vaurien, cet ivrogne, remplir ses fonctions, avoit donné à Robin beaucoup de partisans, et l'on condamna cet acte de justice comme un coup d'autorité arbitraire. Lorsque le conseil s'assembla le samedi suivant, il y eut de gros mots lâchés ; on me reprocha d'usurper un pouvoir qui ne m'appartenoit pas ; et la récompense que j'obtins pour mon zèle fut de voir Robin rétabli dans sa dignité sans autre châtiment qu'une injonction de mieux se conduire à l'avenir.

Or je laisse au jugement impartial de la postérité le soin de prononcer si jamais homme public fut traité par ses collègues avec moins d'égards que je ne le fus en cette occasion. Mais ils ne tardèrent pas à en être punis.

CHAPITRE II.

Une alarme.

Le vaurien de Robin Boss ayant été rétabli dans sa place, comme je viens de le dire, il se remit bientôt à ses anciens tours. Environ trois semaines après cette aventure, précisément comme je venois de finir mes fonctions prévôtales, il se laissa tomber si lourdement sur son tambour, dans un accès d'ivresse brutale, qu'il le brisa, et qu'il en coûta à la ville vingt-cinq bons shillings pour en avoir un autre. J'avoue que cet accident fut pour moi un petit triomphe, et je n'épargnai pas à mes collègues mes félicitations ironiques sur le bonheur qu'avait la ville d'avoir à sa solde un pareil officier. On lui passa pourtant encore cette équipée, les uns par compassion pour lui, les autres dans la vue de me dépiter.

Mais les exploits de Robin ne se bornèrent pas à briser un tambour, et à en coûter un autre à la ville. Pendant l'hiver, il étoit chargé de battre la retraite à dix heures du soir, et le réveil à cinq heures du matin. Un jour qu'il étoit ivre, il s'endormit dans un cabaret, et, s'étant réveillé en sursaut vers minuit, il prit machinalement son tambour, et se mit à faire sa ronde ordinaire, en battant l'alarme comme pour le feu, d'une manière effrayante.

Cela arriva par une belle nuit. Il y avoit clair de lune; il geloit à fendre les pierres; il ne faisoit pas un souffle de vent, et le son du tambour retentissoit dans toutes les rues comme le bruit du tonnerre. En un instant tous les habitans furent sur pied, et l'on n'entendoit par-tout que des voix qui s'écrioient : « où est-ce? où est le feu? » Cependant Robin, ne se doutant pas que c'étoit lui qui répandoit l'alarme, n'en continuoit pas moins sa ronde de rue en rue, en battant sur sa caisse à tour de bras. Je me levai au premier bruit, mais pendant que je passois mes bas et que j'engageois mistress Paw-

Je n'ai pas s'inquiéter, puisque toutes nos maisons étoient assurées, je me rappelai tout à coup que Robin avoit oublié de battre la retraite la nuit précédente, et il me vint à l'esprit que cette alerte pouvoit bien n'être occasionnée que par un tour d'ivrogne. Je m'approchai de la fenêtre, et je regardai à travers les carreaux, sans l'ouvrir, car, n'ayant pas encore achevé de m'habiller, je craignois de m'enrhumer.

Il y avoit sur la place autant de monde qu'un jour de marché. Les hommes couroient, les uns en passant leurs habits, les autres en portant leurs culottes sur leurs épaules pour se garantir la poitrine du froid. Les femmes s'arrêtoient les unes les autres pour se faire des questions, et il y en avoit qu'on auroit pu prendre pour des nymphes de fontaine, avec les seaux pleins d'eau qu'elles portoient à chaque main; un groupe d'hommes, criant et jurant, frappoit à coups redoublés à la porte de la maison de ville, pour qu'on fît sortir la pompe, à feu qui y étoit déposée; et au milieu de tout ce tu-

multe, on entendoit, par-dessus tout, le bruit formidable du tambour de Robin.

J'étois tellement convaincu que je ne me trompois pas sur la cause de cette alarme, ce qui étoit d'ailleurs bien confirmé par la circonstance que personne ne pouvoit dire où étoit le feu, que j'eus peine à ne pas rire de ce spectacle grotesque. En ce moment je vis arriver le Deacon Girdwood, un des plus fermes appuis de Robin, qui couroit comme un homme qui a l'esprit égaré, en robe de chambre et en bonnet de laine rouge, car quelqu'un, pour lui jouer un tour, lui avoit dit que le feu étoit à côté de son chantier. Quand il fut près de passer sous ma fenêtre, j'ouvris la croisée, l'envie de m'amuser à ses dépens l'emportant sur la crainte de m'enrhumer.

— Où courez vous donc si vite, Deacon ? lui criai-je.

Il s'arrêta sur-le-champ. — Est-il éteint ? me demanda-t-il ; le feu est-il éteint ?

— Allez vous recoucher, lui dis-je bien tranquillement ; il y a moins de feu que de fumée, et cette fumée n'est que celle de la

bière et de l'eau-de-vie qui a monté à la tête de votre bon ami Robin.

— Pas possible ! s'écria le Deacon.

— Possible, ou non, M. Girdwood, lui dis-je, il fait trop froid pour que je reste plus long-temps à causer ici avec vous. Vous saurez demain matin si je me trompe. Quand à présent, je vous souhaite le bon soir.

Mais à peine avois-je quitté la fenêtre, que de grands éclats de rire m'y rappelèrent, et je vis l'herogne Robin entre deux officiers de la ville dont l'un le tenoit par la peau du cou pour le forcer à marcher, tandis que l'autre portoit son tambour.

Le lendemain, il fut solennellement destitué, et quand on se rappela la manière dont j'avois agi à son égard peu de temps auparavant, on ne m'accusa plus d'injustice ni d'actes arbitraires, et l'on ne blâma que ceux qui avoient mal à propos conservé Robin en place.

CHAPITRE XXXIV.

Les Lairds campagnards.

DEPUIS un certain temps, je m'étois aperçu que les lairds des environs s'humanisoient peu à peu au point de se répandre davantage dans la ville. Cette condescendance pouvoit s'attribuer, partie aux suites de la révolution de France, qui leur faisoit sentir que la politique exigeoit qu'ils relâchassent quelque chose de leurs anciennes maximes d'orgueil de famille; partie à l'accroissement de richesses qu'on remarquoit alors dans tout le royaume, et qui, étant dû au commerce, mettoit ceux qui en faisoient leur profession, en état de vivre avec autant de luxe et d'ostentation que les lairds les plus riches et les plus orgueilleux.

L'effet de ce changement fut pourtant

moins remarquable dans notre ville que dans plusieurs autres que je pourrois nommer, ce qu'il faut attribuer à ce que nous faisions principalement un commerce de détail ; non que nous y manquions de négocians riches et entreprenans, mais ils ne font pas le commerce en grand de ces marchandises qu'on tire de l'étranger, et qui, suivant le vieux proverbe, laissent de l'or à poignées à tous ceux qui les touchent. Nous eûmes pourtant notre part de la condescendance de ces grands personnages. Il est bien vrai qu'ils ne descendirent pas du haut de leur grandeur jusqu'à nous demander nos filles en mariage ou à nous donner les leurs pour épouses ; mais ils nous honorèrent de leur société, ce qui nous permit de mieux connoître et apprécier l'étendue et la capacité de leurs talens, et il faut convenir qu'ils n'y trouvèrent pas un grand avantage. En un mot, nous découvrîmes que c'étoient des vases pétris de la même argile que les autres hommes, de sorte qu'au lieu de les respecter davantage quand nous les vîmes plus familièrement, ils perdirent au contraire

de plus en plus dans notre opinion, et ces lairds si orgueilleux finirent par être regardés avec une sorte de mépris ou du moins de pitié par nos bourgeois à panse rebondie, parmi lesquels il s'en trouvoit plus d'un qui avoient obtenu des hypothèques sur leurs biens.

Mais, comme je le disois, ce changement n'arriva que peu à peu, car dans le commencement, c'est-à-dire quand les lairds des campagnes commencèrent à se familiariser avec nous, nous ne pensions jamais pouvoir en faire assez pour eux; et nous fûmes comme stupéfaits en voyant l'affabilité de ce vieux fou, Bodle de Bodletonbræ, et de sa sœur, miss Jenny, quand ils nous favorisèrent de leur présence, au bal qui fut donné lors de la première inspection des volontaires. C'est une circonstance que je n'oublierai de ma vie.

J'exerçois alors les fonctions de prévôt pour la seconde fois, et j'avois été tout naturellement nommé un des substitués du lord lieutenant. Le conseil de la ville donnant

une fête aux officiers inspecteurs, ainsi qu'aux officiers des volontaires, ce fut un devoir pour moi d'être l'ordonnateur du bal qui devoit avoir lieu. J'envoyai une invitation au laird et à sa sœur, uniquement par politesse, ne pensant guères qu'ils y vinssent. Et cependant le laird, qui étoit aussi un des substituts du lord lieutenant, y arriva avec sa sœur, dans toute la pompe de leur grandeur. Miss Jenny avoit un costume qui étoit vraiment un prodige d'ancienne élégance; mais ni marchand ni couturière de notre génération n'y avoient gagné un sou. Elle étoit précisément vêtue, ainsi que le dirent plusieurs de nos jeunes filles, comme elles avoient vu Clarisse Harlowe dans les gravures qui ornoient l'édition de cet ouvrage que possédoit mistress Rikerton, et l'on n'auroit pas trouvé dans toute notre ville un exemplaire plus curieux et plus ancien de ce roman, si toutefois il en existoit un second. Il avoit édifié, comme le disoit M. Binder, le libraire, trois générations successives de jeunes demoiselles, car il l'avoit lui-même orné deux fois d'une nouvelle reliure. Il est

vrai qu'à cette époque , il n'existoit pas encore de cabinet de lecture à Gudetown.

Grâce à l'antiquité respectable de ses manchettes à trois rangs, de ses paniers et de ses vertugadins , je ne saurois dire combien d'égards et de respect on témoigna à miss Jenny ainsi qu'à son frère le laird , et j'eus moi même une bonne part d'éloges pour avoir eu le jugement de les inviter. Ce fut un bal dont on parla comme du plus beau qu'on eût vu de mémoire d'homme ; et cependant , à ma connoissance particulière , on y voyoit bien des gens , surtout parmi les volontaires , qui n'auroient jamais cru qu'ils se trouveroient un jour dans la même chambre que le laird de Bodletonbrae et sa sœur miss Jenny.

CHAPITRE XXXV.

Nouveaux succès.

Les notes que je rédige des événemens les plus importans qui marquèrent ma vie publique, étant destinées à l'instruction de la postérité, il n'est peut-être pas très-convenable que je m'étende bien au long sur les effets que la plupart des choses dont je parle ici produisirent sur ma famille. Je me sens pourtant disposé à lever un coin du rideau qui couvre mes affaires domestiques, pour montrer comment mistress Pawkie se conduisit dans les vicissitudes progressives de notre prospérité; et en agissant ainsi, je n'entends nullement mettre en discrédit les qualités qui appartiennent plus particulièrement à son sexe, et qu'elle possède à un degré éminent; car, pour lui rendre la justice

qu'elle a droit d'attendre de moi, je dois dire qu'elle a toujours été une excellente épouse, une femme très-entendue, prête à faire tout ce que l'occasion et le besoin exigeoient. Je ne prétends pourtant pas dire qu'elle n'ait par quelque côté foible comme les autres; et la vanité innocente d'aimer à passer pour être bien avec les grands est ce que j'appellerai sa principale fragilité.

Peu de temps après le bal dont je viens de parler, elle me dit que ce seroit un grand avantage pour notre famille si nous pouvions déterminer Bodletonbrae et sa sœur, ainsi que quelques autres lairds des environs, à venir dîner avec nous. Je ne voyais pas trop comment je pourrois porter ce dîner sur mes registres dans la colonne des bénéfices, car il me sembloit qu'il en résulteroit plus de dépense que de profit. Cependant, ne voulant pas contrarier mistress Pawkie dans un projet qu'elle paroissoit avoir pris à cœur, je consentis qu'elle et mes filles envoyassent les cartes d'invitation, et fissent tous les préparatifs nécessaires. Mais, comme je ne veux pas m'attribuer la vertu de l'hu-

milité à un plus haut degré que je ne la possède, je dois ici entr'ouvrir assez la porte de ma conscience pour que le lecteur puisse y voir que je ne fus nullement fâché d'apprendre que toutes nos invitations avoient été acceptées.

Il est inutile de consigner ici le menu du banquet qui avoit été préparé, il suffira de dire qu'il s'y trouva tout ce qu'il étoit possible de se procurer de plus recherché, et que tous nos convives parurent pleinement satisfaits. Je crus que mistress Pawkie perdroit l'esprit de joie, quand mistress Auchans, la femme du laird d'Auchans, la pria de lui donner par écrit la recette d'après laquelle elle avoit fait une crème fouettée que toute la compagnie trouva excellente. Ce compliment étoit d'autant plus flatteur que lady Auchans étoit généralement regardée comme ayant un talent supérieur pour faire tous les plats d'entre-mets, et lui en avoir offert un qu'elle ne connoissoit pas, étoit un plus grand triomphe que nous ne pouvions espérer.

En un mot, à compter de ce jour, nous trouvâmes que nous nous étions élevés d'un

cran au-dessus du reste de la ville. Il y avoit sans contredit des gens qui envioient notre bonne fortune, mais, au total, les habitans étoient charmés de voir la considération qu'on avoit pour leur premier magistrat. Il sembloit qu'il se réfléchît sur eux un rayon du soleil qui brilloit sur nous ; et, quoiqu'on puisse regarder comme une vanité frivole en moi de le dire, maintenant je suis assez de l'opinion de mistress Pawkie, qu'en cultivant la connoissance des lairds des environs, nous fîmes une chose qui finit par être avantageuse à notre famille, en donnant à mes enfans des deux sexes un pied dans le monde qu'ils auroient en peine à obtenir d'après nos autres liaisons, quoique j'eusse déjà été deux fois prévôt.

CHAPITRE XXXVI.

La peine du talion.

UN accident assez fâcheux qui arriva quelque temps après fit que je ne trouvai plus dans les plaisanteries que je me permettais de faire de temps en temps à M. Hickery sur *la Poule à crête* plus de plaisir qu'il n'en trouvoit lui-même. La veuve Fenton, comme je l'ai délicatement donné à entendre, car ce n'est pas un sujet sur lequel on puisse parler trop crâment, avoit en général pour pratiques des gens de mœurs peu régulières, et une troupe d'acteurs ambulans étant arrivée dans la ville, et ayant obtenu la permission de jouer dans la grange, une foule de jeunes gens de qualité et autres, avoient coutume de se rendre chez elle après le spectacle pour y manger des petits pâtés, et boire

du porter , ce qui étoit à peu près tout ce qu'on trouvoit dans sa maison. Un soir qu'on avoit joué la tragédie tragique de *Marie , reine d'Ecosse* , il y avoit eu un grand concours de spectateurs au Théâtre Royal , et il en résulta que la maison de *la Poule à crête* fut ensuite pleine à déborder.

L'actrice qui jouoit le rôle de la reine Elisabeth étoit une grande virago qui , indépendamment d'une conduite très-relâchée à d'autres égards , avoit contracté l'habitude immorale de lever le coude plus souvent que cela ne convenoit à sa santé ; et quand les fumées de la boisson lui montoient à la tête , elle devenoit plus fière et plus impérieuse que la reine qu'elle avoit représentée ce soir. Le rôle de la reine Marie étoit rempli par une jeune et jolie fille qu'on disoit s'être enfuie d'une pension où elle avoit été mise par sa famille ; mais au total , elle jouoit admirablement bien , quoique son jeu ne fût pas tout-à-fait exempt de défauts. La conséquence fut qu'il s'opéra une division dans la ville entre leurs admirateurs , les uns soutenant , comme on me l'a dit , que mistress Beaufort ,

quand elle vouloit maintenir un équilibre raisonnable dans sa tête, étoit plus belle femme, avoit plus de dignité dans le maintien, et jouoit beaucoup mieux que miss Scarborough, les autres prétendant qu'elle n'étoit ni plus ni moins qu'une vivandière de régiment.

La tragédie de *Marie, reine d'Ecosse*, ayant occasionné une réunion plus nombreuse que de coutume des partisans de ces deux actrices dans le cabaret de *la Poule à crête*, chaque parti fit valoir avec chaleur le mérite de celle qu'il favorisoit; des paroles on en vint aux coups, et les apprentis marchands, soutenant leur opinion avec autant de vivacité que l'auroient fait des gentilshommes, il en résulta une bataille dans laquelle ils se jetoient à la tête les pintes, les bouteilles et les petits pâtés.

Mistress Fenton, la tête nue, les cheveux épars et les bras étendus comme une sorcière dans un tourbillon, chercha d'abord à séparer les combattans; mais, voyant que ses efforts étoient inutiles, et craignant qu'il ne se commît quelque meurtre dans sa maison,

elle en sortit comme une désespérée, en criant au secours. J'avois un pied levé pour entrer dans mon lit quand j'entendis ce tumulte, et, m'étant r'habillé à la hâte, je courus vers le lieu de la scène, guidé par le tapage, que le silence de la nuit faisoit paroître encore plus grand, et qui n'auroit pu être plus effrayant s'il y avoit eu une maison en feu, ce que j'étois assez porté à croire.

A quelques pas de chez moi je rencontrai plusieurs habitans, attirés comme moi par le bruit, et entr'autres mistress Beaufort donnant le bras à un galant dont la tête ne paroissoit pas plus saine que la sienne. Je n'ai pas besoin de dire quel est son nom, mais bien certainement si la femme n'avoit pas eu le cerveau plus qu'échauffé, elle n'auroit trouvé aucune ressemblance entre lui et moi, puisque j'étois son aîné de plus de vingt ans. Quoi qu'il en soit, nous arrivâmes tous devant la maison de mistress Fenton, et en ce moment le tapage, semblable à l'eau d'une marmite qui bout sur un grand feu, s'étoit répandu de la maison dans la rue.

Dès que je fus près de la porte, je courus

en avant, ma canne levée et appuyée sur mon épaule, mais sans aucune intention de frapper personne, ni homme, ni femme, ni enfant. Tout à coup un diable incarné, le jeune laird de Swinton, un des plus grands vauriens de la ville, me l'arracha des mains, et je crois bien qu'il ne se seroit pas fait scrupule d'en faire un usage qui ne m'auroit pas tout-à-fait convenu, quand le bras vigoureux d'une maîtresse-femme m'entraîna hors de la foule en me disant : — Allons, mon cœur, viens mon amour ! Et qui étoit cette amazone de Babylone, s'il vous plaît ? C'étoit mistress Beaufort, qui, ayant perdu son galant dans la foule, et étant complètement saoule, qu'on me passe l'expression, m'avoit pris pour lui, et crioit de toutes ses forces à qui vouloit l'entendre que j'étois son cher ami, et qu'elle mourroit pour moi s'il le falloit, avec je ne sais combien d'autres fadaïses, qu'elle débitoit du ton d'une reine de tragédie.

Je restai quelques instans interdit, confondu et ne sachant que dire ; mais ce qu'il y eut de pire fut que les deux partis oublièrent leur querelle pour se mettre à rire à

mes dépens. Il ne seroit pas facile de dire ce qui auroit pu s'ensuivre si en ce moment critique ; et tandis que la drôlesse se donnoit des airs tragiques et levoit les bras au ciel en le prenant à témoin de ma perfidie , je n'eusse pas aperçu deux officiers de la ville dont l'arrivée me donna le courage de prendre un parti décisif. Je consignai entre leurs mains mistress Beaufort avec tous ses grands airs , et m'étant rendu moi-même au corps-de-garde , j'en revins avec un détachement de soldats , et je dissipai le rassemblement ; mais à compter de cette soirée , je jugeai à propos de ne plus plaisanter M. Kickery relativement à *la Poule à crête* , et je me décidai même à pardonner à Swinton l'outrage que j'en avois reçu comme si je ne l'avois pas reconnu , quoique dans le premier moment je l'eusse appelé par son nom.

Mistress Pawkie , en apprenant la conduite insolente de mistress Beaufort , me pressa vivement de la punir suivant toute la rigueur de la loi , et même de la chasser de la ville au son du tambour ; mais je suivis une marche plus politique en persuadant à mes collègues

d'ordonner à la troupe de comédiens de décamper, et de donner avis à *la Poule à crête* que si elle tenoit désormais son poulailler ouvert après le coucher du soleil, on l'obligerait à fermer tout-à-fait boutique.

Et quel bien me seroit-il revenu d'agir avec plus de rigueur envers l'une ou envers l'autre? Pour conserver le respect dû aux magistrats et à tous les dépositaires de l'autorité, les moyens les plus doux doivent toujours être préférés, surtout dans les circonstances où, comme dans celle-ci, il n'y a pas eu dessein prémédité de les insulter; et je le dis avec d'autant plus de sincérité que, malgré le temps qui s'est écoulé depuis cette affaire, ma conscience encore aujourd'hui me reproche secrètement d'avoir crié triomphe un peu trop haut, à cause de la mortification qu'éprouva le pauvre M. Hickery, lors de la chute de miss Peggy Dainty.



CHAPITRE XXXVII.

Le duel.

JUSQU'ALORS toutes les affaires que j'avois entreprises comme particulier, et celles dont j'avois été chargé comme magistrat, avoient réussi d'une manière très-satisfaisante pour moi. Ce n'est pas que, comme je l'ai déjà dit, je ne rencontraisse de temps en temps des oppositions à mes projets, et que je n'eusse à essuyer quelquefois des sarcasmes et des quelibets, car il ne manquoit pas dans la ville de gens animés par l'envie et le dépit, qui dénatureroient mes motifs et mes intentions, et qui cherchoient à faire passer des plans, qui n'avoient d'autre but que le bien public, pour une manière adroite de m'assurer quelque avantage personnel. Je ne

chercherai pas à nier que, dans le commencement de ma carrière, je n'aie été éduité par l'exemple contagieux de ceux qui avoient administré avant moi, et qui pensoient qu'en se chargeant de se rendre utiles à la communauté en général, ils acquéroient le privilège de se faire une bonne part dans les avantages qu'ils procuroient au public; mais à mesure que j'acquis de l'expérience, et que je remarquai un esprit d'attention et de clairvoyance se répandre parmi les hommes; je vis clairement qu'il seroit plus avantageux, tant pour moi que pour les miens, d'agir en conséquence, et de marcher droit, au lieu de chercher mon intérêt particulier par quelques voies détournées. Aussi puis-je dire sans me vanter que, pendant les deux ou trois années qui précédèrent celle où je fus prévôt pour la troisième fois, j'eus la satisfaction de jouir d'une réputation telle qu'un homme raisonnable peut le désirer ou l'espérer.

Nous ne pouvons pourtant nous attendre à obtenir une coupe entièrement pleine des douceurs de la vie; il faut toujours qu'il s'y mêle une lie d'amertume, et j'étois destiné

à reconnoître par expérience cette triste vérité ; ce qui fut occasionné par un oubli déplorable de tous principes de morale et de décorum en la personne du fils unique de mon frère Richard , jeune homme qui d'ailleurs donnoit les plus belles espérances.

Il étoit ce qu'on pourroit appeler entre les deux premiers âges , quand les acteurs dont je viens de parler arrivèrent dans notre ville , je veux dire qu'il venoit d'entrer dans sa dix-huitième année. Etant naturellement d'un caractère gai et jovial , il étoit aimé de tous ses compagnons , et , ayant fait connoissance avec les comédiens , il paroît qu'il parvint à s'insinuer dans les bonnes grâces de cette insigne coquette miss Scarborough , qui , avec cette virago de mistress Beaufort , avoit été cause de la querelle qui avoit eu lieu chez la veuve Fenton , et qui finit par le bannissement de toute la bande hors de la ville. Je dois dire ici qu'il y eut des gens qui prétendirent que je demandai l'expulsion de la troupe , attendu que la conduite de mon neveu m'étoit revenue aux oreilles ; mais le fait est que je n'avois pas le moindre soup-

son de ce qui pouvoit se passer entre lui et cette petite mijaurée d'actrice.

Cependant le lendemain de la bataille générale, Richard et le jeune laird de Swinton, dont j'ai déjà parlé, eurent une querelle particulière et très-sérieuse à l'occasion de cette miss Scarborough ; car ils étoient rivaux, quoiqu'ils fussent, s'il faut en croire la chronique, également favorisés tous deux.

Le jeune Swinton, pour lui rendre justice, étoit un garçon de bonne mine, ayant la tête chaude et la main légère ; et il n'avoit pas de plus grand ennemi que lui-même, car c'étoit un véritable enfant gâté, grâce à la partialité de la vieille lady Bodikins, sa grand'mère, qui demouroit dans une maison qu'elle nommoit son château, parce qu'il s'y trouvoit une tourelle, et qui étoit à deux pas de la ville. Ce fut par suite de l'indulgence qu'elle avoit pour lui qu'il prit du goût pour la parure, pour la dépense et pour toutes les frasques que ne se permettent que trop souvent les jeunes gens de son âge et de sa condition. Mais pour ne pas m'appesantir sur ses défauts, je me bornerai à dire

que mon neveu et lui se querellèrent, et rien ne put les satisfaire qu'un duel. Ils se rendirent, armés de pistolets, sur la lisière d'un petit bois qui bordoit une prairie appartenant à la ville, et qui servoit de pâturage pour les bestiaux des habitans, au premier feu Richard tomba percé d'une balle qu'il reçut dans le côté droit, et Swinton ainsi que les deux seconds prirent la fuite.

Le berger de la ville, Tammy Tout, qui gardoit les vaches à l'autre bout de la prairie, entendit le coup de feu, et, étant accouru au bruit, trouva mon neveu baigné dans son sang. Il alla chercher du secours, et Dieu sait la scène qui se passa chez mon frère, quand on reporta chez lui son fils presque mort. Tammy Tout ayant reconnu les trois jeunes gens qui s'étoient enfuis, mon frère vint me trouver, et insista pour que je signasse un mandat d'arrêt contre eux. Je prenois la plus grande part à son chagrin, car j'étois sincèrement affligé du malheur qui venoit d'arriver à Dickie, ainsi que j'étois habitué à nommer mon neveu, quand

il étoit encore enfant ; et l'esprit de vengeance n'étoit pas mort en moi. Cependant je me rappelai le caractère vif et turbulent de Richard, et je conseillai à mon frère d'attendre ce que les chirurgiens diroient de la blessure, lui représentant, avec autant de douceur et d'adresse que je le pus, que c'étoit une querelle de jeunes gens, et qu'après tout, il étoit possible que son fils fût aussi blâmable que Swinton.

• Mon frère étoit naturellement impétueux et violent ; il me reprocha de mettre de l'insouciance dans cette affaire, et me donna à entendre que c'étoit parce que le jeune laird étoit une de mes meilleures pratiques, ce qui étoit aussi dur qu'injuste. Mais cette épreuve ne fut pas la plus pénible de celles que j'eus à supporter en cette occasion. Lorsque le soir fut venu, une jeune fille m'apporta un billet par lequel on me prioit de me rendre dans un certain lieu pour une affaire importante ; et quand j'y fus arrivé, qui y trouvai-je ? Swinton lui-même et les deux autres jeunes gens qui avoient été présens au duel.

— Bailli, me dit le laird, tant pour lui que pour ses amis, quoique vous soyez oncle du pauvre Richard, nous avons résolu de nous livrer entre vos mains, car nous sommes sans argent, et nous ne pouvons fuir en pays étranger : nous espérons seulement que vous aurez quelques égards pour nous jusqu'à ce que le destin de votre neveu soit assuré.

Je me trouvai fort déconcerté ; et je ne savois trop que lui répondre, car je connoissois la rigueur de nos lois écossaises contre les duels, et le cœur me saignoit en voyant trois braves jeunes gens, qui n'avoient pas encore atteint l'âge de discrétion, exposés à subir une mort ignominieuse, dont je serois en quelque sorte l'instrument, et cela pour une injure faite à mon propre sang. D'une autre part je songeois à mon pauvre neveu, et à mon frère, qui alloit peut-être avoir à pleurer la perte de son fils unique. En un mot, c'étoit une épreuve presque au-dessus des forces de l'humanité.

Les trois jeunes gens, me voyant hésiter,

ter, prirent de l'inquiétude, et l'un d'eux, Sandy Blackie, dit aux deux autres : « Je vous avois bien dit ce qui en arriveroit. Il falloit être fou pour nous jeter ainsi dans la gueule du lion. » Et Swinton ajouta : « M. Pawkie, nous nous sommes confiés à votre merci, parce que nous vous regardons comme un homme d'honneur. »

Que pouvois-je leur répondre, sinon que je leur prouverois qu'ils ne s'étoient pas trompés ? Et sans leur parler davantage, ce qui m'eût été impossible, tant j'avois le cœur gros, je leur fis signe de me suivre ; je les conduisis par un chemin détourné jusqu'à la porte de derrière de mon jardin, et m'étant bien assuré que personne ne pouvoit nous voir, je les fis entrer chez moi et les cachai dans un magasin où je gardois mes halles de marchandises. Rentrant alors dans la maison, je pris dans le garde-manger du pain et un reste de gigot froid, dont la disparition fut un sujet de grand étonnement le lendemain pour mistress Pawkie et pour les servantes, qui ne purent jamais deviner qui l'avoit pris ; et je le leur portai

avec une bouteille de vin, car ils mouraient de faim, n'ayant rien pris de la journée.

J'allai alors chez mon frère, pour savoir des nouvelles de mon neveu. Mais quel coup je reçus en entrant chez lui, quand j'entendis sa mère s'écrier en sanglotant qu'il étoit mort, et quand je vis son père arriver comme un homme qui a perdu la raison, et s'emportant contre moi pour avoir refusé de faire arrêter les meurtriers de son fils ! Je fus saisi d'un choc si violent en apprenant ainsi un événement si désastreux, et en songeant que ceux qui l'avoient occasionné étoient en ce moment dans ma maison, comptant sur ma générosité, que je me laissai tomber sur une chaise, incapable de parler ou d'agir.

Le fait étoit pourtant que Richard avoit seulement perdu connoissance pendant qu'on faisoit l'extraction de la balle, et le docteur vint presque au même instant nous annoncer que le blessé avoit recouvré l'usage de ses sens, et que, quoiqu'il ne pût encore répondre de rien, il ne regardoit pas la blessure comme mortelle. Je ne restai pas

long-temps après avoir appris cette nouvelle, et retournant chez moi, j'allai retrouver les trois jeunes gens, et leur donnant tout l'argent qui se trouvoit dans le tiroir de mon bureau, je leur dis : « Prenez cela, mes enfans, et profitez de la nuit pour sortir de la ville. Richard est mon neveu, après tout ; il est en grand danger, et votre présence ici m'expose à une tentation à laquelle je ne répondrois pas de résister. »

Ils me serrèrent la main l'un après l'autre pour m'exprimer leurs remerciemens ; car ils étoient trop émus et trop agités pour pouvoir parler. Je les fis sortir par la porte de derrière, et je n'eus la force que de leur recommander de veiller à leur sûreté.

Il étoit alors fort tard, et mistress Pawkie étoit dans une grande consternation en voyant que je ne venois pas. Lorsque j'arrivai, elle me trouva si pâle et si défailt qu'elle me crut malade, et voulut envoyer chercher un docteur. Je lui dis que je n'en avois pas besoin, et qu'il ne me falloit que du repos ; cependant je ne pus fermer l'œil de toute la nuit. Le lendemain j'allai voir Richard : il se trouvoit beaucoup mieux et

étoit en état de parler. Il m'avoua , ainsi qu'à son père , qu'il étoit aussi coupable que Swinton , et il nous pria et nous conjura de ne faire aucune poursuite contre lui s'il venoit à mourir , promesse que mon frère ne fit pourtant qu'à moitié. Quant à moi, ce ne fut que lorsque mon neveu fut tout-à-fait hors de danger que je recouvrai un peu de tranquillité d'esprit.

Quand Richard fut en état de sortir , Swinton et ses deux amis sortirent de leur retraite , et ils allèrent le voir pour se réconcilier avec lui. Ils lui dirent alors ce que j'avois fait pour eux. Le bruit ne tarda pas à s'en répandre dans la ville ; chacun admira ma prudence et mon humanité , et personne n'en parla avec plus d'éloges que le pauvre Richard lui-même. A compter de cette époque , il devint l'ami intime de Swinton , et quand , après avoir fini son cours de droit à Edimbourg , il s'établit comme homme de loi , le jeune laird , qui venoit d'hériter de son père , lui confia le soin de toutes ses affaires , ce qui , comme on dit , lui donna un œuf à couver.

CHAPITRE XXXVIII.

Inconvéniens du mieux.

EN prenant en considération bien des choses, il me paroît fort étrange que presque toutes les améliorations que nous avons introduites dans notre ville aient donné lieu à de nouveaux fléaux et à de nouveaux embarras pour les magistrats. On auroit pu croire raisonnablement que l'éclairage des rues par des lampes auroit été la terreur des malfaiteurs ; et que les trottoirs auroient offert une source d'agrémens aux piétons paisibles ; mais nous eûmes bientôt lieu de reconnoître que ces deux établissemens , si utiles en eux-mêmes , n'étoient pas sans inconvéniens.

J'ai déjà donné un exemple de ceux occasionés par les trottoirs , en parlant de la

chute de miss Peggy Dainy, et de la querelle qu'elle eut à ce sujet avec la veuve Fenton, communément appelée « la Poule à crête ; » j'en citerai maintenant un autre pour prouver que ce fut aux lampes qu'on fut redevable d'un nouveau genre d'abus qui ne tarda pas à s'introduire parmi nous.

Les rues étant éclairées, les servantes pouvoient à toutes les heures de la soirée faire les commissions de leurs maîtresses, sans avoir besoin de la protection d'une lanterne ; et comme les lampes n'étoient pas assez multipliées pour faire de la nuit le jour, il en résulta qu'elles avoient plus de facilité pour prêter l'oreille aux sornettes des galans ; car une lanterne ne laisse pas d'apporter des obstacles sérieux aux pratiques de galanterie. La conséquence en fut donc que la conduite des servantes devint plus irrégulière, et qu'elles passèrent le soir dans les rues une partie du temps qu'elles auroient dû donner à leur ouvrage, au grand mécontentement de leurs maîtresses, et surtout de celles qui savoient calculer la valeur du temps.

L'accident que je vais citer ici comme *en nota bene* à cet égard arriva à mistress Girdwood, dont le mari étoit deacon de la corporation des tonneliers, et qui étoit une femme active, laborieuse et infatigable, qui ne laissoit pas croître l'herbe sur son chemin.

Mistress Girdwood avoit pour servante une nommée Jeanie Tirlet; et peu de temps après qu'elle l'avoit prise à son service, arriva le jour du grand blanchissage d'été, qu'elle faisoit toujours dans la maison servant de blanchisserie publique, située près de la prairie de la ville. Elle y avoit mis non-seulement tout le linge de lit et de table qui avoit été sali pendant l'hiver, mais encore une grande quantité de toile qu'elle vouloit faire blanchir en l'étendant sur le pré. C'étoit un des plus grands blanchissages qu'elle eût faits dans le cours de l'année; et, comme le dit mistress Girdwood elle-même, on ne sauroit dire quelle étoit la valeur de tout ce qu'elle avoit confié aux soins de Jeanie Tirlet.

Jeanie et une blanchisseuse de profession,

nommée Marion Sapples, ayant du thé et du sucre noués dans le coin d'une serviette, et deux verres de whisky, bien mesurés dans une fiole d'apothicaire, se rendirent la veille au soir, avec tout le linge, à la blanchisserie, afin de pouvoir se mettre à l'ouvrage le lendemain de bonne heure. Il n'arriva rien de particulier, comme le dit Marion, jusqu'après le déjeuner; mais tandis qu'elles étendoient ensuite le linge sur le pré, il survint quelques jeunes vauriens de commis-marchands de la ville, qui contèrent des fariboles à Jeanie, et il en résulta que tout le reste de la matinée elle eut la tête légère, et ne songea guère à sa besogne; enfin quand elle retourna chez sa maîtresse pour aller chercher son dîner et celui de Marion, mistress Girdwood, comme elle me le dit elle-même, ne put s'empêcher de faire remarquer à son mari qu'il y avoit quelque chose d'égaré dans les yeux de sa servante, ou, pour me servir de ses propres termes, qu'elle avoit à son tablier une fusée prête à partir, n'importe qui l'allumeroit. Mais elle ne pensoit

guère que l'explosion dût l'atteindre elle-même.

Jeanie ayant mis dans un pot de terre de la soupe et un morceau de bœuf bouilli, retourna à la blanchisserie; mais après avoir dîné avec Marion, elle disparut; et une fois partie, elle ne revint plus. Marion n'en travailla pas moins comme une Troyenne; mais voyant qu'elle ne pourroit terminer sa besogne si elle restoit seule, elle fit dire à mistress Girdwood que Jeanie ayant disparu, il lui seroit impossible de sécher et de ramasser tout le linge avant la nuit, si on ne lui envoyoit pas d'aide.

Mistress Girdwood savoit fort bien quel risque elle avoit à courir si son linge restoit toute la nuit sur le pré; et elle fut un moment comme une femme qui a perdu l'esprit; mais enfin elle partit avec ses trois filles, nous emprunta notre servante, prit en passant la nièce de M. Smeddum, le marchand de tabac, se rendit sur le pré, et grâce à cette sage mesure de précaution, tout le linge fut rentré avant la fin du jour, mais Jeanie ne reparut point.

Mistress Girdwood étant rentrée avec ses filles, toute la famille fut dans l'inquiétude relativement à Jeanie, et vers la fin de la soirée, le deacon vint me consulter pour savoir ce qu'il devoit faire dans une telle circonstance. Je lui conseillai de rester tranquille jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles de cette fille, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, puisqu'elle avoit laissé toutes ses hardes chez lui. Effectivement, elle revint le lendemain ; mais où avoit-elle été, qu'avoit-elle fait, depuis qu'elle avoit quitté la blanchisserie ? c'est ce qu'il fut impossible d'arracher d'elle.

En conséquence, le deacon la conduisit devant le bailli Kittlewit, qui étoit ce jour-là magistrat de service, et qui la condamna à être renvoyée, en ne recevant que la portion de ses gages qui lui étoient dus jusqu'à ce jour, car elle prétendoit avoir droit à la totalité de l'année pour laquelle elle avoit été engagée.

La drôlesse, sachant le mauvais tour qu'elle avoit joué à sa maîtresse, se seroit probablement soumise à cette sentence ; mais

un impudent clerc de procureur, qui avoit avec elle des relations dont il est inutile de parler, lui conseilla de protester contre ce jugement et d'en appeler; ce que l'audacieuse bohémienne ne manqua pas de faire; de sorte que l'appel fut porté devant moi le premier jour de séance publique.

Connoissant tous les tenans et aboutissans de cette affaire, je la condamnai à cinq shillings d'amende au profit des pauvres de la paroisse, et j'ordonnai qu'elle demeureroit chez mistress Girdwood pendant le reste de son année de service, et qu'à défaut par elle de le faire, elle seroit mise en prison et tenue au travail forcé pendant le même espace de temps.

Tous ceux qui m'entendirent prononcer ce jugement, en admirèrent l'indulgence et la justice, mais les autres servantes de la ville ne pensèrent pas de même; et dans la soirée, comme je retournois chez moi, sans penser à mal, en traversant la place de la croix, j'en rencontrai un grand nombre qui étoient près de la fontaine avec leurs seaux et leurs cruches, et elles ne m'aperçurent pas plus tôt

qu'elles se mirent à mes trousses en aboyant comme une meute de chiens poursuivant un renard. Si je n'avois pas eu de bonnes jambes, je crois véritablement qu'elles m'auroient traîné sous la pompe pour me donner une douche.

Ma femme, qui étoit en ce moment à la fenêtre, pensa mourir de rire, en voyant toutes ces servantes me donner la chasse de cette manière; et quand j'arrivai, essoufflé et hors d'haleine, elle me dit : — Comment donc, M. Pawkie, il faut que vous soyiez un vert galant, pour attirer ainsi sur vos talons toutes les jeunes filles de la ville. Mais, quoique j'aie ri bien des fois de cette aventure depuis ce temps, je n'étois pas alors d'humeur à m'en amuser.

Ce qui me dépita encore davantage, ce furent les suites qui résultèrent de mon jugement. Le malicieux clerc de procureur voyant que les termes de ma sentence condamnoient seulement Jeanie à demeurer chez mistress Girdwood pendant le reste de l'année pour laquelle elle avoit été engagée, lui dit qu'elle n'étoit pas obligée d'y faire autre chose que

de boire, manger et dormir; conseil que la coquine ne manqua pas de suivre à la lettre; de sorte que mon pauvre ami le deacon se trouva trop heureux de s'en débarrasser en lui payant son année de gages tout entière. Ce fut cette même Jeanie Tirlet qui fut ensuite condamnée à la déportation, après avoir rendu l'air de Glasgow et d'Edimbourg trop chaud pour sa santé.

CHAPITRE XXXIX.

Le Journal.

QUELQUE temps après la tribulation dont je viens de parler, et dont je ne puis dire que je me tirai aussi bien que de plusieurs autres désagremens qui étoient d'une nature plus sérieuse, il arriva dans Gudetown un événement qui me donna beaucoup d'inquiétude, et qui me fit faire de sérieuses réflexions.

Je m'étois toujours montré, dans toutes les occasions, l'homme du gouvernement, comme c'est un devoir pour tout sujet loyal; car je n'ai jamais pu comprendre quel avantage le roi et ses ministres pourroient trouver en agissant au détriment du peuple; au contraire j'ai toujours pensé et reconnu que sa majesté et les membres de son cabinet devoient prendre le même intérêt à la prospérité

de la nation , qu'un seigneur à celle de ses fermiers . En conséquence , dans tous les temps et dans toutes les occasions , même quand la marche politique du gouvernement sembloit ouverte d'un nuage , je supposai toujours au roi et à ses ministres , tant dans les affaires de l'État que dans celles de l'Eglise , les meilleures intentions , quelque humble que pût paroître quelquefois leur capacité dans ces difficultés qui de temps en temps mettent dans l'embarras les plus sages et les plus puissans : aussi fus-je saisi d'une bien vive inquiétude , en apprenant qu'on se proposoit de publier un journal dans notre ville , et que la rédaction en devoit être confiée à des mains qui n'étoient pas tout-à-fait nettes des souillures démocratiques et jacobiniques.

Celui qui m'apprit cette nouvelle en particulier , et d'une manière confidentielle , fut M. Scudmyloof , maître de l'école de grammaire , homme ayant de la méthode et de l'instruction , à qui les auteurs de ce projet s'étoient adressés pour en obtenir de temps en temps le secours de ses talens , en forme d'une épigramme grecque ou latine , ou de

quelque dissertation sur l'esprit de liberté qui régnoit chez les Grecs et chez les Romains. Mais ce brave homme, ne partageant pas les principes des éditeurs, pensa que ce seroit rendre un service à la ville et au royaume que d'empêcher la publication d'un journal qui ne feroit qu'ouvrir un ulcère dans le corps politique, et surtout dans un bourg qui jusqu'alors s'étoit montré véritablement royal et loyal. Cette calamité, car je ne saurois y donner un autre nom, étoit d'autant plus grande, qu'on annonçoit que ce journal seroit rédigé dans des principes libéraux, c'est-à-dire de la manière la plus affligeante et la plus vexatoire pour sa majesté et pour ses ministres.

« Ce que vous m'apprenez, dis-je à M. Scudmyloof, quand il m'eut annoncé cette nouvelle, est fort alarmant, fort alarmant, en vérité; mais comme il n'existe aucune loi qui défende absolument et péremptoirement de publier des journaux, je ne vois pas qu'il soit en mon pouvoir d'empêcher la publication de celui-ci. »

Il fut du même avis que moi, et nous

convînmes tous deux que ce n'étoit que par un épouvantable abus de la liberté, qu'on pouvoit laisser la société ainsi exposée à être inoculée du venin de la confusion et de l'anarchie; ce qu'il appela, avec sa manière savante, « les prédilections d'un amateur à prétentions. »

Les hommes qui s'occupoient de ce projet étoient M. Absalon, procureur, qui ne montrait beaucoup de respect ni pour la loi ni pour les juges quand ses cliens perdoient leur cause, ce qui leur arrivoit souvent, pauvres gens qu'ils étoient; et trois ou quatre jeunes gens sans expérience qui avoient coutume de lire des essais de théologie hétérodoxe dans un club qui s'assembloit une fois par mois aux Clefs-Croisées, et où, comme me le dit le docteur Sinney, ils nioient l'existence de l'âme, jusqu'à ce qu'ils perdissent toute raison, à force de boire des liqueurs spiritueuses anglaises ou étrangères.

Quoi qu'il en soit, je me trouvai dans un grand embarras en apprenant cette nouvelle, ne sachant ni ce que je devois faire, ni ce que le gouvernement pouvoit attendre

de moi dans une circonstance aussi importante que celle de la publication d'un nouveau journal rédigé d'après des principes décidément contraires à toute espèce de pouvoir et d'autorité légitime; car il étoit facile de prévoir que c'étoit contre ceux qui se trouvoient en première ligne que se dirigeroient les efforts de ces nouveaux combattans. Jamais tâche plus délicate et plus difficile ne fut imposée à un homme public, que celle de suivre en pareil cas une marche qui n'offensât aucun parti. Quant à M. Scudmyloof, il me déclara qu'il ne paroîtroit pas dans les rangs, et il me cita à ce sujet un fort beau passage grec qui y convenoit parfaitement, mais que je ne compris pas tout-à-fait, n'étant pas, comme je le lui dis en plaisantant, deacon de la corporation des langues mortes.

Mais, lorsque le dominie (1) m'eut quitté je fis des réflexions très-sérieuses; et ayant remarqué depuis bien long-temps que nos

(1) Nom qu'on donne aux maîtres d'école en Ecosse.

(Note du Trad.)

espérances, quand elles se réalisent, produisent toujours moins que nous ne nous y attendions, et que nos craintes, quand elles se vérifient, amènent ordinairement des résultats moins fâcheux que ceux que nous apercevions à travers les brouillards du temps et de la distance, je résolus de rester en repos, les yeux ouverts, surveillant tout avec attention, mais ne disant rien.

J'eus sujet de m'applaudir d'avoir pris ce parti prudent ; car lorsque le premier numéro de ce journal parut, je vis que jamais écrit périodique, ouvert à tous les partis, et n'étant influencé par aucun, comme le disoient les rédacteurs, n'avoit été si pauvre et si maigre, et qu'il n'étoit pas nécessaire de recourir à l'autorité du lord-avocat pour le supprimer et en empêcher la circulation ; car il ne s'y trouvoit ni sel, ni sucre, rien qui pût molester sérieusement l'autorité, rien qui pût flatter suffisamment la populace ; de sorte qu'étant abandonné à lui-même, dépourvu de l'intérêt que quelques poursuites judiciaires n'auroient pas manqué d'y attacher, il devint aussi insipide et par

conséquent aussi peu dangereux que la Gazette de Londres. Les éditeurs, qui croyoient se montrer en belle posture et sur un pied ferme dans le monde, concurent du dépit en voyant le peu de soutien qu'ils trouvoient même parmi les adversaires du gouvernement ; et je fus assez politique au contraire pour employer à leur égard des moyens de conciliation, les chargeant d'annoncer les maisons et les terres que j'avois à louer, soit pour mon compte, soit pour celui de la ville, et plaisantant civilement avec M. Absalon, sur son journal-trompette, comme je l'appelois. Enfin, voyant qu'ils étoient sans crédit dans leur propre parti, ils en changèrent peu à peu, et ce journal, au lieu de combattre le gouvernement, en devint un appui solide et décent.

Une partie des rédacteurs furent changés, quoique M. Absalon restât le principal éditeur ; et pour le récompenser de ses peines, nous eûmes soin alors de l'inviter à tous nos dîners publics, dont il ne manquoit pas ensuite de rendre compte en grand détail dans son journal, à la satisfaction inexprimable

de tous ceux qui y avoient assisté, et surtout de leurs femmes, de leurs filles, et de leurs sœurs, qui étoient enchantées de voir imprimés les noms de leurs maris, de leurs pères et de leurs frères. Et pour rendre justice à M. Absalon, je dois dire qu'il n'épargnoit rien pour peindre en couleurs brillantes tout ce qui s'y passoit; car il arrangeoit les discours que nous prononcions de manière à prouver qu'il auroit été en état de donner une touche de jugement à une partie de ce bavardage parlementaire auquel les journalistes de Londres, malgré leur science dans leur métier, parviennent si rarement à donner l'apparence du sens commun.

Ce fut ainsi qu'à l'aide, d'abord d'un silence prudent, et ensuite d'une manœuvre adroite, je réussis enfin à changer ce dangereux adversaire politique en un instrument respectable qui servit à propager et à consolider l'influence du gouvernement.

CHAPITRE XL.

Projet d'une nouvelle école.

L'ESPRIT d'opposition qui s'étoit manifesté contre moi lors de l'affaire de Robin Boss le tambour, peut servir d'exemple pour prouver combien d'obstacles on suscitoit à mes vues, quand je n'avois d'autre but que le plus grand bien de la ville. Je vais maintenant en citer un second, qui ne paroîtra pas moins frappant, et qui arriva quand j'avois déjà occupé deux fois, à la satisfaction générale, la place éminente de prévôt.

La mort du brave M. Weezle, arrivée peu de temps avant la Saint-Michel, ayant laissé une place vacante dans l'administration de la ville, nous choisîmes M. Plan pour le remplacer. Je ne sais réellement pas à quoi je pensois quand je consentis à ce choix ; car je ne pouvois le souffrir, sachant

que c'étoit un grand homme pour les petites choses, ayant plus de zèle que de discrétion, et plus empressé à faire adopter ses idées qu'à examiner avec urbanité si elles étoient raisonnables. Ce n'est pas qu'il manquât de capacité; tout au contraire, car peu de personnes pouvoient donner des raisons plus plausibles à l'appui d'un mauvais projet; mais il vouloit se mêler de tout, mettre la main à tout, et il soupçonnoit toujours des intentions secrètes à quiconque avoit une opinion différente de la sienne. Il avoit d'ailleurs des habitudes retirées et sédentaires, et quand il étoit assis en compagnie avec lui seul, enfoncé dans ses réflexions, les vapeurs de son estomac montoient à l'étage supérieur, et engendroient des idées fantastiques et ridicules dans son imagination déréglée.

Quoi qu'il en soit pourtant, il est juste de reconnoître que M. Plan, au fond, étoit un honnête homme; mais il lui manquoit le discernement nécessaire pour distinguer le bien du mal; d'où il arrivoit que, quand il avoit tort, il étoit encore plus obstiné que

lorsqu'il avoit raison ; car , soupçonnant toujours la fragilité de la nature humaine , il interprétoit défavorablement la chaleur avec laquelle on combattoit avec raison , quand il se trompoit , l'opinion qu'il soutenoit avec un zèle qu'il croyoit infailible.

Son caractère fâcheux ne causa pourtant jamais tant de trouble qu'en 1809 , lorsqu'il fut question de bâtir une nouvelle école. C'étoit la mode alors , dans tout le pays , de discourir beaucoup sur l'éducation ; on donnoit aux écoles le nom d'académie ; et une illusion , qui venoit sans doute de l'emploi ridicule de ce mot , fit croire qu'il étoit nécessaire de décrier ces anciennes maisons , dépouillées de tout faste extérieur , où tant de gens avoient appris tout ce qu'il avoit fallu pour rendre le royaume ce qu'il est , et d'entasser projets sur projets pour élever des édifices plus somptueux.

Personne n'étoit plus infecté de cette maladie que M. Plan. En conséquence , quand il arriva au conseil , le jour où l'on prenoit en considération le projet de construire une nouvelle école , il apporta avec

lui un beau château en l'air, qu'il nous pressa d'adopter, en nous représentant que, si nous voulions dépenser deux ou trois mille livres de plus que nous ne nous le propositions, construire une belle académie, y placer un recteur et de bons maîtres, avec des appointemens convenables, les gens riches y enverroient leurs enfans du fond de l'Angleterre, et même des Indes orientales et occidentales; ce qui seroit pour la ville une source d'honneur et de profit.

Rien ne pouvoit être présenté d'une manière plus spécieuse; et certainement ce projet, envisagé comme projet, pouvoit paroître avantageux sous plusieurs rapports. Mais nous n'avions pas de fonds pour entreprendre une pareille dépense; et connoissant, comme je le faisois, la situation des finances de la ville, je crus devoir m'y opposer *in toto*, attendu le défaut de moyens. Aussitôt M. Plan prit feu à un tel degré, qu'il donna à entendre sur-le-champ que j'avois quelque motif d'intérêt personnel pour m'opposer à son projet. Il parla du terrain sur lequel nous voulions faire cons-

truire un bâtiment modeste ; et comme ce terrain m'appartenoit , et qu'il falloit que la ville m'en payât la valeur , il ne se fit pas un scrupule de dire avec beaucoup de circonlocutions , que c'étoit pour cette raison que je m'opposois à l'adoption d'un dessein plus digne de l'état des arts et du goût du siècle.

Il n'étoit pas facile d'entendre de sang-froid de pareilles imputations , d'autant plus que je pouvois voir clairement que plusieurs membres du conseil étoient disposés en faveur du projet de M. Plan. Je ne nierai même pas qu'en insistant pour l'adoption du plan le plus économique , je n'eusse en vue en même temps et mon intérêt particulier et l'avantage général de la ville ; mais de quel droit pourroit-on faire un crime à un magistrat de chercher à concilier son utilité personnelle avec le bien public ?

C'étoit un fait qu'on ne pouvoit révoquer en doute , que le terrain sur lequel on se proposoit de bâtir la nouvelle école , étoit dans la situation la plus salubre et la plus avantageuse qu'il eût été possible de choisir

dans toute la ville et ses dépendances. Falloit-il donc, parce qu'il m'appartenoit, parce que je pouvois trouver un avantage quelconque à le vendre, le rejeter pour en choisir un moins convenable? Cependant M. Plan travailla si bien sur ces fondations, que la majorité du conseil abandonna le plan économique pour adopter celui qui devoit nous occasionner une dépense que nous n'avions pas le moyen de faire.

Il étoit impossible de supporter une telle contradiction, surtout quand il s'agissoit d'un projet extravagant, présenté par un homme qui venoit à peine d'être appelé au conseil. Jamais je n'ai été tellement contrarié dans toute ma vie; car, ayant réussi, à la satisfaction générale, dans tous les plans que j'avois formés jusqu'alors pour l'embellissement et l'utilité de la ville, je devois naturellement être piqué de voir le conseil m'abandonner pour se livrer aveuglément à une théorie spéculative. Sans doute, les propos populaires sur l'éducation et les académies, avoient contribué à la décision du conseil autant que l'éloquence de M. Plan,

qui n'avoit pas plus de solidité qu'une bulle de savon. Mais à quoi cette réflexion pouvoit-elle me servir, quand je voyois qu'on renonçoit à un projet aussi utile que raisonnable, pour en adopter un qui ne pouvoit aboutir qu'à grever la ville d'une dette considérable ? D'ailleurs c'étoit donner à M. Plan la haute main sur le conseil, et il n'en avoit nul droit, puisqu'il en étoit le dernier membre.

Je ne dis que peu de mots à ce sujet, parce que je voyois que tout ce que je pourrois dire seroit inutile ; mais je saisis la première occasion favorable de donner à entendre au vieux M. Dinledoup, maître de la classe d'anglais, que ce projet sou de construire une académie entraîneroit certainement de grands changemens dans les maîtres, attendu qu'on voudroit sans doute adopter les nouvelles méthodes d'enseignement. J'ajoutai, comme par intérêt pour lui, que je désirerois savoir quelle seroit la pension de retraite qu'il voudroit obtenir.

Le digne homme étoit encore robuste et vigoureux, quoiqu'il eût soixante-sept ans, et jamais il ne lui étoit venu à l'esprit qu'il

pût être mis ainsi sous la remise. D'ailleurs il ne manquoit pas d'orgueil, et, comme la plupart des gens de sa profession, il avoit une opinion assez avantageuse de lui-même. Il resta donc émerveillé de surprise en m'en tendant parler ainsi, garda le silence quelques instans, prit sa tabatière dans la poche droite de sa longue veste, où il la portoit ordinairement, et frappa trois fois sur le couvercle, d'une manière tout-à-fait plaisante:—M. Pawkie, dit-il ensuite en poussant ses lèvres en avant et en formant un O avec sa bouche, M. Pawkie, il se passera du nouveau dans le monde avant qu'une pension de retraite me soit accordée de mon consentement.

C'étoit précisément à quoi je m'attendois. — Eh bien, lui répondis-je, pourquoi ne vous entendez-vous pas avec M. Scudmyloof; le maître de la classe de grammaire, pour représenter aux magistrats, qu'au moyen de quelques réparations peu coûteuses, l'école actuelle peut encore durer bien des années?

Ces paroles fructifièrent, car c'étoient autant de germes d'opposition que je semois au projet de M. Plan, et dans une terre où

il ne s'attendoit guère à en voir croître. Les deux dominies, craignant d'être réformés comme la vieille école, se concertèrent ensemble, firent une ronde chez les parens de tous les enfans qui fréquentoient leur classe, décrièrent le projet de construire une académie, déclamèrent contre les dépenses énormes qu'on vouloit faire encourir à la ville, et donnèrent par là une impulsion si prononcée à l'opinion publique, que les magistrats ne purent y résister. On renonça au projet de M. Plan, aussi bien qu'à l'autre, et l'on se borna à faire les réparations nécessaires à l'ancienne école. Il est vrai que je n'eus pas la satisfaction de vendre à un prix avantageux le terrain sur lequel on devoit en construire une nouvelle; mais aussi j'eus le plaisir de savoir que l'antagoniste qui m'avoit croisé dans mes vues n'avoit pas réussi dans les siennes, et c'étoit une sorte de compensation.

CHAPITRE XLI.

Avantages de la neutralité.

L'ELECTION générale qui eut lieu en 1812 fut pour moi une source de trouble et d'inquiétude, tant parce que la représentation de nos bourgs devoit être contestée, que parce que les candidats professoient tous deux les mêmes principes, et appartenoient au parti du gouvernement. Je n'avois une prédilection particulière ni pour l'un ni pour l'autre; au contraire, j'aurois préféré notre ancien représentant le nabab, s'il s'étoit mis sur les rangs, car je l'avois toujours trouvé traitable et accessible, et en plusieurs occasions, j'avois obtenu, par sa protection, du gouvernement et de la compagnie des

Indes Orientales , différentes petites faveurs pour des amis qui ne manquoient jamais de reconnoître de pareils services , comme cela devoit être. Mais que pouvois-je faire dans la nouvelle circonstance qui se présentoit ? La Providence m'avoit placé au premier rang , et il falloit bien que je prisse part au combat. Du moins , c'étoit ainsi que tout le monde pensoit , et moi - même je partageai quelque temps cette opinion.

Cependant , en réfléchissant bien à la situation des choses , je vis que les deux candidats étant du même parti politique , je n'avois pas un mot à dire pour l'un , que je ne pusse le dire en faveur de l'autre ; qu'il ne s'agissoit entre eux que d'une rivalité de bourse et de crédit ; que je n'avois aucun intérêt à ce que l'un l'emportât sur l'autre , et j'en conclus que ce que j'avois de mieux à faire étoit de ne me mêler en rien de l'élection. En conséquence , dès qu'il devint nécessaire de déclarer ma résolution , je la fis connoître publiquement , et elle causa tant de surprise dans toute la ville , que personne ne voulut croire que je fusse sincère :

on me soupçonnoit quelque projet secret qu'on verroit éclore avec le temps.

Quoi qu'il en soit, l'instant critique arriva ; je ne fis aucune démarche pour me faire nommer délégué, et les deux candidats montrèrent à l'égard de mistress Pawlie et de mes filles autant de libéralité qu'on pouvoit l'attendre de gens qui savent comment se conduisent les élections des membres du parlement. Je crois véritablement que si j'eusse été nommé délégué, comme tout le monde savoit que je le serois si je le voulois, je n'aurois pas eu la moitié du profit que me valut ma prudente déclaration de neutralité ; car toutes les fois que j'assurois à un candidat que je n'avois pas même dessein d'assister à la nomination de notre délégué, il ne manquoit jamais d'envoyer à ma femme quelque beau présent, pour qu'elle me déterminât en sa faveur ; et dès que l'autre en étoit instruit, il ne manquoit pas d'en faire autant. Je risois vraiment dans ma barbe, en voyant que, plus je pretenois de ma neutralité, moins on vouloit y croire ; et les amis des deux candidats, sem-

blables aux figures représentant les quatre parties du monde qu'on voit autour de la Grande-Bretagne sur un tableau, venoient les uns après les autres faire la cour à ma femme, tous portant une corne d'abondance d'où il tomboit toujours quelque chose sur ses genoux.

Il n'étoit bruit d'autre chose dans toute la ville ; on m'accusoit d'avoir oublié ma discrétion ordinaire en faisant si ouvertement un trafic de corruption ; et l'on ne doutoit pas que je ne fusse mandé à la barre de la chambre des communes pour y rendre compte de ma conduite , et en être sévèrement puni. Mais pourquoi me serois-je mis en peine de tous ces propos , moi qui connoissois la vérité et la pureté de mes sentimens ? — On dit. — Que dit-on ? — Laissez dire. — Voilà ce que je répondois, toutes les fois qu'un de mes amis venoit me dire : Pour l'amour du ciel, M. Pawkie, prenez-y garde ! — M. Pawkie, vous devez connoître le terrain sur lequel vous marchez. — Je voudrois que certaines personnes fissent plus d'attention à ce qu'on dit d'elles, M. Pawkie. Tous

ces bavardages me donnoient successivement envie de me fâcher et de rire.

Ayant une affaire à Glasgow , précisément à l'époque de l'élection , je résolus de jouer un tour qui donneroit une nouvelle occupation à toutes les langues de la ville ; mais je ne fis connoître mes intentions à personne, je n'en dis pas un mot à mon garçon de boutique , je n'en parlai même à mistress Pawkie , que lorsque nous nous fûmes mis au lit la veille de la nomination du délégué ; car la meilleure femme du monde est toujours portée à jaser ; et le lendemain avant le jour je partis pour Glasgow.

On ne sauroit croire la surprise qui régna dans la ville quand on y apprit mon départ ; car on avoit toujours supposé que je finirois par me faire nommer délégué. Les deux candidats se regardoient les uns les autres , sans savoir que penser , chacun d'eux s'étant flatté que je le favorisois secrètement. Même quand on eut nommé le délégué , on auroit dit qu'on croyoit qu'il manqueroit quelque chose à sa nomination , uniquement parce que je n'y avois pas été

présent. Le nouveau représentant lui-même, quand son élection eut été déclarée, ne sembloit pas tout-à-fait à son aise ; et à mon retour de Glasgow, il me demanda plus d'une fois quelle étoit la véritable raison qui m'avoit fait aller en cette ville. De son côté, le candidat qui n'avoit pas réussi me dit qu'il se proposoit de présenter une pétition contre l'élection de son rival, mais qu'il y avoit quelques faits qu'il auroit de la peine à prouver sans mon assistance ; et il eut soin de me donner à entendre que je ne perdrois pas mon temps en m'occupant de cette affaire. Mais je ne voulus pas me mêler des suites de l'élection, plus que je n'avois concouru à la préparer.

Enfin on commença à comprendre le rôle politique que j'avois joué, et l'on rendit justice à la dextérité que j'avois montrée en tirant un parti plus avantageux de la rivalité des deux candidats, que si je m'étois déclaré pour l'un ou pour l'autre.

CHAPITRE XLII.

Le nouveau représentant.

NOTRE nouveau représentant étoit, à quelques égards, d'un caractère moins maniable que la plupart de ses prédécesseurs; et malgré toutes les courbettes qu'il nous avoit faites avant l'élection, il ne fut pas plus tôt nommé qu'il commença à secouer la poussière de ses pieds au visage de ceux à qui il avoit le plus d'obligations; ce qui étoit difficile à endurer, vu les services qu'ils lui avoient rendus. Cette conduite parut d'autant plus étrange, que le nabab, pendant tout le temps qu'il avoit été en place, s'étoit montré aussi serviable qu'on pouvoit raisonnablement l'attendre de lui; rendant tous les petits services qu'on lui demandoit, quand il

le pouvoit; et répondant à nos lettres d'une manière civile et honnête, quand la chose étoit au-dessus de son pouvoir. Il est vrai qu'il n'avoit pas beaucoup de moyens d'obtenir des faveurs, le pauvre homme; car, quoiqu'il eût été nommé comme candidat du gouvernement, il avoit fini par embrasser les principes des whigs, ce qui lui avoit fait perdre tout son crédit auprès des ministres; de sorte qu'il n'avoit guère à donner que des complimens et de belles promesses.

J'ai souvent remarqué, dans le cours de ma vie, qu'il y a une différence surprenante entre la politesse de ceux qui cherchent à parvenir à l'autorité ou qui en sont déchus, et les manières de ceux qui en sont en pleine et entière possession: mais jamais on ne put reconnoître cette vérité plus clairement que dans la conduite de notre nouveau représentant.

Il étoit, par nature et par inclination, un de ces gens qui aiment à s'en faire accroître, qui apportent en toute chose un levain d'acreté qui fait qu'on se soucie peu d'avoir affaire à eux. D'ailleurs, comme il étoit lié

avec les ministres de sa majesté, il avoit contracté cet esprit d'importance et de domination auquel semblent prédestinés tous ceux qui portent les vêtemens du pouvoir. Beaucoup de membres du conseil pensoient que le crédit dont il jouissoit auprès du gouvernement seroit d'une grande importance pour nous, et ils furent au comble de la joie quand il fut élu, ne doutant pas qu'il n'épousât les intérêts de notre bourg, et qu'il ne fût disposé à rendre à chacun de nous tous les services qui lui seroient demandés. Et cependant nous ne tardâmes pas à en recevoir une rebuffade, qui nous étendit tous sur le dos dans un état de mortification. Je partageai l'humiliation générale, comme cela devoit être ; mais j'eus bientôt sujet d'en rire dans ma barbe, et j'en fis ensuite plus d'une gorge-chaude avec mes confrères en vidant un bol de toddy, quand ils se furent remis de ce choc. — Voici l'histoire :

Une quinzaine de jours après l'élection, M. Scudmyloof, le maître de la classe de grammaire, vint me trouver dans ma boutique, et me dit qu'ayant depuis quelque

temps les nerfs agacés, la besogne de l'école ne lui convenoit plus, et qu'il m'auroit la plus grande obligation si je pouvois lui obtenir une place de jaugeur dans les douanes. J'avois remarqué dans les manières de notre représentant, avant qu'il partît de notre ville après son élection, quelque chose qui ne m'avoit pas satisfait; et d'ailleurs le rôle que j'avois joué en cette circonstance faisoit que je ne me souciois pas de lui demander une faveur, quoique M. Scudmyloof fût un homme qu'on pouvoit recommander en toute sûreté de conscience. Je lui conseillai donc de s'adresser au prévôt, M. Pickandab, qui avoit été le délégué du conseil, et qui ayant contribué plus que personne à la nomination du nouveau membre, avoit droit d'attendre qu'il auroit quelque égard à ses sollicitations.

Je n'ai jamais pu savoir d'une manière bien positive si le prévôt Pickandab avoit fait quelques observations semblables aux miennes, ce que je suis pourtant porté à croire; mais le fait est qu'il ne voulut pas écrire en son nom personnel, et qu'il en fit une affaire

d'administration. Ce fut donc en vertu d'une • délibération et au nom du conseil qu'il écrivit à M. Stately, notre représentant, pour lui recommander M. Scudmyloof comme un homme respectable, modeste, et en état de bien remplir la place qu'il désiroit obtenir, ce qui étoit la pure vérité. La lettre partit, et la réponse ne se fit pas attendre, car elle arriva par le retour du courrier, tandis que nous étions à délibérer sur des réparations à faire à la fontaine de la place du Tron, qui en avoit le plus grand besoin. Jamais lettre ne fut plus intelligible, et moins favorable; et si l'on pouvoit dire qu'elle étoit courte, on ne pouvoit ajouter qu'elle étoit bonne. Après avoir accusé réception de la nôtre, M. Stately se contentoit de dire que les circonstances ne lui permettoient pas de s'occuper de pareilles demandes. Nous tombâmes tous, comme par instinct et par sympathie, à la renverse sur le dossier de nos chaises en entendant cette lecture, les yeux fixés sur le prévôt, qui tenoit en main cette épître laconique, et qui sembloit la statue de la cons-
ternation.

Quand je commençai à revenir de ma surprise, je soupçonnai que la lettre du prévôt n'avoit pas été ce qu'elle auroit dû être ; et après avoir blâmé dans les termes les plus forts la conduite de M. Stately, afin de faire écouter avec patience la proposition que j'allois faire, je demandai qu'on lût au conseil la lettre que lui avoit adressée le prévôt, ce qui n'étoit pas difficile, puisqu'on gardoit copie de toutes celles que l'administration écrivoit. Cette lecture confirma mes soupçons de la manière la plus positive. Le prévôt, nouvellement nommé à ce grade, et étant naturellement d'un caractère orgueilleux, avoit commencé par lui rappeler en grand détail tous les services qu'il lui avoit rendus, et lui avoit parlé ensuite du même ton que si le conseil avoit eu le droit de lui ordonner d'obtenir la place dont il s'agissoit, et de faire tout ce qu'il pourroit avoir occasion de lui demander par la suite.

Voyant alors clairement ce qui avoit fait manquer l'affaire, je ne dis mot, mais j'écrivis moi-même sur-le-champ une lettre à M. Stately en termes humbles et polis, lui expri-

mant combien tous les membres du conseil avoient de regret du style peu mesuré que le prévôt avoit employé en lui écrivant, et lui témoignant tout le plaisir que j'aurois à contribuer personnellement à étouffer le germe de mésintelligence qu'une pareille indiscretion pouvoit développer, avec d'autres expressions conciliatoires, et propres à jeter un baume salutaire sur la blessure que son amour-propre avoit reçue.

Lorsque M. Stately reçut ma lettre, sa colère s'étoit déjà refroidie un peu, et peut-être ne fut-il pas fâché que je lui eusse fourni l'occasion d'éviter une rupture ouverte. Quoi qu'il en soit, il obtint pour M. Scudmyloof, avec une promptitude merveilleuse, la place que celui-ci désiroit, et il m'en adressa le brevet accompagné d'une lettre très-civile, pleine d'expressions obligeantes et d'assurances de son estime. Cette circonstance ne contribua pas peu à augmenter ma réputation dans la ville, et je puis dire que j'y jouis alors de plus de crédit que le prévôt lui-même.

CHAPITRE XLIII.

Troisième prévôté.

CE fut à la Saint-Michel de l'année 1813 que je fus nommé prévôt pour la troisième fois, à la requête spéciale du comte, à qui, pour raison de sa mauvaise santé, la Faculté de Londres avoit ordonné d'aller respirer l'air de la Sicile, dans la Méditerranée; il fut même convenu en cette occasion que je conserverois deux ans ce poste d'honneur, afin de me donner le temps d'amener à fin divers travaux que la ville avoit alors à faire.

Les autres fois que j'avois été élevé à cette dignité, et même chaque fois que j'avois obtenu quelque avancement, j'avois toujours senti mon cœur se gonfler d'une sorte de satisfaction et de vanité secrète; mais

l'expérience avoit opéré un changement en moi, et lorsque je reçus les complimens de félicitations ordinaires après mon élection, je sentis mes pensées prendre une tournure solennelle, et je devins sur-le-champ pour ainsi dire comme un nouvel homme.

Lorsque je rentrai chez moi, je me retirai quelque temps dans ma chambre pour réfléchir sur la manière dont je devrois me comporter à l'avenir; car je ne pouvois me dissimuler que jusqu'alors j'avois apporté dans l'administration des affaires publiques une disposition à y trouver mon avantage personnel, et que, quoiqu'on n'eût pu sans injustice m'accuser de cupidité, je n'avois pas eu les yeux fermés sur mes intérêts. Il peut se faire qu'étant alors établi dans le monde sur un pied florissant, je fusse moins exposé à la tentation de tirer parti des circonstances, et je n'ignore pas que c'étoit ce qu'on pensoit de moi assez généralement dans la ville; mais je puis dire avec vérité, et j'affirme consciencieusement, que j'avois assez vécu pour respirer l'esprit de pureté que les grands changemens survenus en ce siècle avoient

introduit dans l'administration des affaires publiques, et je voyois qu'il étoit devenu nécessaire d'apporter, dans tout ce qui concernoit les intérêts de la communauté, la même probité par le moyen de laquelle un commerçant peut espérer de prospérer dans son trafic.

Les réflexions morales et religieuses que je fis à ce sujet produisirent en moi un effet agréable et salutaire ; et lorsque je retournai ensuite à la maison de ville pour y dîner en corps avec tous les membres du conseil, et que je vis rangés autour de moi les baillis, les conseillers et les deacons des différentes corporations, il me sembla que je me sentois élevé au-dessus d'eux, et que j'étois appelé à remplir une tâche dans laquelle la plupart d'entre eux ne me serviroient pas volontiers de collaborateurs ; je résolus pourtant de l'entreprendre, et je mis la main à l'œuvre dès le jour même.

Dans tous les banquets administratifs qui avoient lieu à certaines époques fixes, on ne s'étoit jamais piqué jusqu'alors de beaucoup de sobriété ; on les prolongeoit bien avant

dans la nuit, et l'on pouvoit dire qu'on y faisoit lièvre de vin et de punch, le tout aux frais et dépens de la ville, bien entendu. Je voulus commencer par là à exécuter mon projet de réforme; en conséquence, lorsque nous eûmes passé un temps raisonnable à nous livrer aux effusions de la loyauté et de la gaieté, je remplis mon verre de punch, en invitant tous mes collègues à en faire autant; et après avoir bu à leur santé individuellement et collectivement, je me levai de table sans faire de réflexions sur la godaille des anciens temps, et je me retirai à la grande surprise des autres convives, pour qui c'étoit un signal d'en faire autant.

Cette conduite ne fut nullement du goût de quelques vieux biberons, qui depuis bien des années étoient dans l'habitude d'attendre le repas qui suivoit la nomination du prévôt, comme une occasion de s'en donner à cœur-joie. M. Peevie, un de ces puits sans fond qui ne se trouvent jamais suffisamment remplis, vint me voir le lendemain dans une humeur un peu grondeuse, et il me dit qu'il ne concevoit pas à quoi j'avois pensé la veille;

que tout le monde avoit été surpris de ma conduite, et que bien des gens prétendoient que j'avois eu tort de contrevvenir à un ancien usage si brusquement et si inopinément.

Ce M. Peevie étoit un homme de petite taille, ayant de gros membres, et déjà avancé en âge. Il avoit été dans l'origine marchand bonnetier; mais ayant hérité d'un parent qui lui laissa de la fortune, il quitta les affaires à l'âge de cinquante ans ou environ, ne faisant rien que se promener avec une canne à pomme d'ivoire; en habit de drap bleu foncé, garni de boutons jaunes; portant un grand chapeau à cornes, et une perruque à trois marteaux que le barbier Duncan Curl alloit poudrer à blanc tous les matins. Il avoit une manière de discourir qui n'appartenoit qu'à lui, un choix bizarre d'expressions qu'il employoit le plus singulièrement du monde, et il mettoit dans la conversation un ton d'importance qui portoit bien des gens à lui supposer d'abord du bon sens et de la solidité; et pourtant tout ce qui lui sortoit de la bouche n'étoit que du vent, et il y avoit long-temps que

LE DÉPART

« Tu vas, dit-il, aller à la messe. Prends le
temps de dire une prière, et
retourne à la messe. A la messe
tu verras que tout va bien.
Adieu »

« Tu vas, dit-il, aller à la messe. Prends le
temps de dire une prière, et
retourne à la messe. A la messe
tu verras que tout va bien.
Adieu »

« Tu vas, dit-il, aller à la messe. Prends le
temps de dire une prière, et
retourne à la messe. A la messe
tu verras que tout va bien.
Adieu »

« Tu vas, dit-il, aller à la messe. Prends le
temps de dire une prière, et
retourne à la messe. A la messe
tu verras que tout va bien.
Adieu »

à exposer au grand jour les raisons de leur conduite en certaines occasions. Par conséquent, quand on voit des gens qui, comme moi, ont rempli long-temps les fonctions éminentes que j'exerce aujourd'hui, s'écarter de coutumes qui étoient observées autrefois, on doit espérer que des gens graves et sensés comme vous, M. Peevie, ne se presseront pas de les condamner sans les entendre. Néanmoins, mon digne ami, je suis très-charmé que ce soit vous qui m'avez fait l'observation que nous avons levé la séance bachique hier, quelques heures plus tôt qu'à l'ordinaire; car, si elle m'avoit été faite par un autre, j'aurois pu soupçonner qu'elle lui étoit inspirée par le mécontentement de n'avoir pu s'arroser le gosier aux dépens de la ville, autant qu'il l'auroit voulu; sentiment qu'il est impossible de supposer à un homme qui a le bien public à cœur, comme tout le monde sait que vous l'avez.

A ces mots, M. Peevie leva son menton de dessus ses mains; laissa tomber ses bras sur ses genoux, prit sa canne par le milieu,

et levant les yeux sur moi, me répondit en ces termes :

— Il y a dans ce que vous venez de dire, prévôt Pawkie, une compétence solide de jugement et de sensibilité; et vous pouvez être sûr que, dans la cogitation de mes réflexions, j'avois préconçu qu'il y avoit un argument de discrétion et d'économie au fond de la révolution que vous avez effectuée hier dans les délassemens sensuels du conseil. Personne ne sait mieux que moi que les hommes revêtus de la robe de l'autorité ne peuvent étancher comme ils le voudroient la concupiscence désordonnée de la multitude, et que, dans toutes les situations de la vie, il y a des gens qui monopoliseroient volontiers à leur profit tous les revenus du roi et de l'Etat, sans remonter aux causes motrices et sans descendre aux suites conséquentes d'une telle dérélition de principes. Vous ne faites que me rendre justice en supposant que, dans cette affaire, je n'ai d'autre stimulant que les meilleures intentions. Je puis vous assurer, M. Pawkie, qu'il n'existe personne dans notre cor-

poration qui ait un respect plus littéral pour votre caractère, et qui soit plus disposé à donner un exemple judicieux de continence dans tous les repas publics; car, comme vous le savez, je me suis toujours déclaré de la manière la plus astringente contre toute dépense exubérante et extravagante. Ainsi donc, en ce qui me concerne, je vous dirai que j'ai vu avec plaisir le retranchement que vous avez fait de la redondance de nos anciens festins; mais il existe des gens d'une humeur plus congéniale, qui regardent une telle castration comme une opération violente et arbitraire qui occasionne un déficit dans leurs droits.

— Tout cela peut être vrai, M. Peevie; mais, pendant une guerre où il y va de tout ce qui doit nous être cher comme hommes et comme Bretons, si le gouvernement de sa majesté désire que nous, qui sommes revêtus d'une autorité secondaire, nous donnions l'exemple de l'économie, afin d'apprendre aux citoyens à ménager avec soin tous les moyens qui peuvent contribuer à conduire cette guerre à une heu-

reuse issue, n'est-il pas de mon devoir, comme sujet loyal et comme premier magistrat de cette ville, de donner cet exemple; et ne dois-je pas espérer que je serai soutenu dans mes efforts par l'appui de tous ceux qui pensent bien?

— Cela n'est pas contestable, prévôt Pawkie. Je sais que nous sommes sur le bord d'un abîme gigantesque, et que c'est un devoir pour chacun d'épargner quelques matériaux pour en combler la profondeur incommensurable; mais je ne croyais pas que nous fussions arrivés à une nécessité assez exigeante d'extrémité; pour que le révérend hommage que nous rendions à la St.-Michel à notre premier magistrat fût inopinément aboli. J'aurois cru que cela ne pouvoit se faire qu'en vertu de l'omnipotence du parlement.

— Non pas aboli, M. Peevie; j'espère que nous ferons encore ensemble plus d'un joyeux dîner de la St.-Michel, mais en y faisant régner une sobriété discrète. Nous ne vivons plus dans l'ancien temps, dans l'âge d'or, M. Peevie, et il ne seroit pas

convenable aujourd'hui qu'on nous vît, vous ou moi, sortir le soir de la maison de ville, les yeux bouffis, la langue épaisse, les jambes mal assurées, ayant derrière nous un officier de la ville pour nous soutenir en cas d'accident. Vous savez qu'on a vu de pareilles choses; mais qui oseroit dire qu'il convienne qu'on les voie encore?

Cette dernière phrase ne fut pas tout-à-fait du goût de M. Peevie; car c'étoit ce qu'on appelle, je crois, un argument *ad hominem*. Depuis bien des années, il avoit coutume, après chacun de nos dîners publics, de donner une pièce de six pences à James Hound, un de nos officiers, pour le reconduire chez lui, et il arrivoit souvent que l'honnête James étoit obligé de le prendre sous le bras, tant pour le faire marcher droit que pour l'empêcher de trébucher. Il fut si déconcerté qu'il se mit sur-le-champ à me parler d'autre chose; et quand il sortit de ma boutique, je crois qu'il n'avoit nulle envie d'amoindrir les esprits contre moi à cause de la réforme que je venois d'introduire dans le dîner de la St.-Michel.

CHAPITRE XLIV.

Nouveau ministre.

J'avois reconnu depuis long-temps, qu'en faisant obtenir à M. Piatte la place de ministre de notre paroisse, j'avois agi avec la légèreté et l'indiscrétion d'un jeune homme ; mais , à cette époque , je ne connoissois pas encore bien la nature des devoirs d'un magistrat , et je n'accordois pas aux intérêts de la communauté en général toute l'attention qu'ils méritoient. Les hommes en pouvoir consultoient alors leur avantage personnel plus qu'ils ne le font aujourd'hui ; et l'usage sanctionnoit et sanctifioit chez nos pères bien des choses dont l'idée seule suffiroit pour effaroucher leur postérité.

En conséquence, quand M. Piatte nous

eut été enlevé par suite d'une maladie de langueur, ce qui arriva dans la première année de ma troisième prévôté, je réfléchis sérieusement aux conséquences qui avoient résulté de sa nomination, et je résolus d'agir tout différemment en lui choisissant un successeur. Dans cette intention, dès que sa mort m'eut été annoncée, je m'abouchai avec les plus considérés et les plus accrédités des membres du conseil de la ville et des anciens de l'église, et je leur dis que le décès du ministre nous imposoit une grande responsabilité, et que, dans le temps où nous vivions, nous devions faire tout ce qui dépendroit de nous pour faire choix d'un pasteur qui fût capable de rappeler au berceail les brebis qui s'en étoient égarées faute de soins et de vigilance de la part de l'ancien berger.

Tous furent d'accord avec moi à ce sujet. On proposa plusieurs personnes; mais la grande majorité des voix se réunit en faveur du docteur Whackdeil, alors ministre de Kirkbogle, homme de poids et de réputation, prêchant parfaitement dans la chaire,

et encore mieux par les exemples qu'il donnoit dans sa conduite. Il fut donc décidé qu'on le nommeroit, et sa nomination n'éprouva aucune difficulté.

Ce ne fut qu'après qu'il fut nommé que nous découvrîmes que les émolumens qu'il recevoit à Kirkbogle, étoient supérieurs à ceux dont il jouiroit à Gudetown. Nous ne voulions point revenir sur nos pas ; et comme il n'étoit pas presumable que le révérend docteur, qui avoit une petite famille de sept enfans, consentiroit à changer de place pour y perdre, il fallut bien chercher les moyens de rendre plus avantageuse celle que nous lui destinions. Mais c'étoit une œuvre qui n'étoit pas sans difficulté, car tous les revenus de la ville avoient leur destination ; et cependant nous y réussîmes, et voici comment :

On se souvient que la ville avoit emprunté, quelques années auparavant, une somme de mille livres pour faire des réparations dans l'intérieur de l'église. La redevance annuelle qu'on nous payoit pour les bancs excédant les intérêts que nous avions à payer

pour cette somme, nous avons formé du surplus un fonds d'amortissement destiné au remboursement du capital. Nous renoncâmes au projet de ce remboursement, nous laissâmes à la charge de la ville le paiement des intérêts, et nous ajoutâmes le produit des bancs aux émolumens du ministre. Par ce moyen nous assurâmes à notre paroisse un prédicateur orthodoxe, un excellent homme, et nous eûmes tout lieu d'être satisfaits de cet arrangement.

Mais le paiement des intérêts de la dette publique dont la ville se trouvoit chargée commença bientôt après à devenir onéreux; nous fûmes obligés de faire un nouvel emprunt pour conserver notre crédit, et d'imaginer de nouveaux moyens pour pouvoir acquitter désormais les intérêts sans être forcés d'emprunter encore. Ce fut alors que je proposai de construire un pont en supprimant le bac par le moyen duquel on avoit toujours traversé la rivière qui passe à Gudetown. Nous fûmes encore obligés de lever des fonds pour ces travaux, qui furent faits d'après une adjudication au rabais, à la satisfaction géné-

rale; mais le péage qu'on établit suffit, tant que la guerre dure, pour payer les intérêts de tout ce que la ville devoit, et laisse même dans les coffres du trésorier un excédant qu'on put appliquer à d'autres usages.

Si la guerre étoit duré plus long-temps, et eût continué à occasionner, comme elle le faisoit, la prospérité de la nation, personne ne peut douter que ce pont ne fût devenu une source de richesse et de prospérité pour la ville. Mais au retour de la paix, le commerce tomba, le passage du pont devint moins fréquenté, et l'on assure qu'aujourd'hui, car depuis ma démission je ne me mêle plus des affaires publiques, le péage ne rapporte plus de quoi payer l'intérêt de la somme empruntée pour la construction du pont, ce qui ne cause pas peu d'embarras à mes successeurs. Cependant on est universellement satisfait d'avoir pour ministre le docteur Whackdeil, qui fut la cause première de cette perplexité, et l'on peut espérer qu'avec le temps les choses iront mieux, et que les revenus de la ville, s'améliorant, l'indemniseront de ses embarras actuels.

CHAPITRE XLV.

Querelle dans le conseil.

LORSQUE je me chargeai pour la troisième fois des fonctions de prévôt, ce fut, comme je l'ai dit, avec un esprit tout différent des deux premières, ayant fermement résolu d'apporter dans l'administration un désintéressement et une intégrité comme on n'en avoit jamais vu auparavant. Je ne déviai pas de ce projet; mais quelque étrange que cela puisse paroître, il est certain qu'en crut moins à la pureté de mes intentions que pendant mes magistratures précédentes. Il est de fait que pendant les deux dernières années que je fus revêtu de cette charge, je ne fis pas une seule proposition au conseil sans qu'on brût y apercevoir un dessous de cartes; ce qui venoit en partie de la réputation de dextérité que j'avois acquise, mais surtout de l'opiniâtre perversité de M. Hickory, qui étoit comme

une épine enfoncée dans mon talon, qui ne manquoit jamais de se déclarer contre tout ce que je pouvois proposer, et qui trouvoit toujours des raisons spécieuses à y opposer; et cependant c'étoit un homme qui n'étoit ni estimé ni respecté dans la ville, car il avoit fatigué tout le monde par ses contradictions éternelles.

M. Plan étoit aussi pour moi une source inépuisable de tribulations; car à peine se passoit-il une séance sans qu'il accouchât de quelque nouveau projet, ayant pour but, comme il le disoit, l'embellissement ou l'utilité de la ville, et une grande partie du temps que j'aurois pu employer plus avantageusement étoit perdue à prendre en considération des projets inexécutables. Toutes ces circonstances, jointes à mon âge avancé, me donnèrent une sorte de dégoût pour les discussions du conseil, de manière que je me mis à chercher les moyens de gouverner la ville sans être entravé par les rouages engrenés les uns dans les autres que mettoient en mouvement les factions qu'introduisoit parmi nous ce réformateur contrariant,

M. Hickery, et cette fusée volante M. Plan, comme l'appeloit M. Peevie.

Je ne pouvois me dissimuler que, pour y réussir, il falloit que je prisse sur moi un peu plus que les lois ne le permettoient; mais mes motifs sembloient si purs à ma conscience; j'étois si certain de satisfaire le public par les moyens que je me proposois d'adopter, qu'il me parut que si mon administration devoit pécher comme n'étant pas tout-à-fait légale, du moins on ne pourroit la trouver en faute du côté de la morale. Quoi qu'il en soit, un changement qui arriva tout à coup dans le conseil m'évita la peine d'en faire l'expérience.

Il arriva un jour que M. Hickery et M. Plan, qui s'étoient pendant plusieurs années parfaitement entendus pour épauler les projets l'un de l'autre, se trouvèrent d'opinion diamétralement opposée, je ne me rappelle plus sur quel point. Chacun d'eux soupçonnant l'autre de s'être laissé gagner secrètement par ses adversaires, ils se prirent de querelle, en vinrent aux gros mots, s'échauffèrent de plus en plus, et comme ils étoient assis l'un

près de l'autre, il y eut même quelques coups de donnés.

Jamais pareil scandale n'avoit eu lieu dans le conseil d'un bourg royal. Il étoit impossible que je restasse témoin silencieux d'une pareille scène, et je résolus d'en tirer parti pour le bien public. Dès que je vis les deux combattans, retenus chacun par son voisin, rouge de colère et pouvant à peine respirer, je me levai, et avec un air de solennité magistrale, j'adressai la parole au conseil, disant que ce qui venoit de se passer sous nos yeux étoit une honte qui ne pouvoit se tolérer dans un pays chrétien ; que si nous n'obtenions satisfaction pour le passé et sûreté pour l'avenir, je donnerois ma démission ; mais qu'en le faisant, je porterois cette affaire devant la cour des quinze juges à Édimbourg, et même devant les deux chambres du parlement à Londres ; enfin que je croyois devoir informer de ma résolution, tant les deux parties qui venoient de s'oublier si étrangement, que ceux qui, par des motifs d'amitié particulière, pourroient être disposés à fermer les yeux sur l'insulte

audacieuse qui venoit d'être faite à l'autorité constitutionnelle de sa majesté, si imparfaitement représentée en ma personne, par une querelle portée à un point dont nos annales n'offroient pas d'exemple.

C'étoit frapper le fer tandis qu'il étoit chaud. Chacun parut surpris du ton de fermeté que j'avois pris, et l'on m'engagea à considérer l'affaire avec plus de calme.

« Messieurs, répondez-moi, ne vous y trompez pas ; je n'ai jamais été plus calme de ma vie. Je ne regarde pas ce qui vient d'arriver comme une insulte qui me soit personnelle : c'est une violation manifeste du décorum qui doit être observé dans toute assemblée de magistrats ; un outrage contre l'Etat, une entreprise contre les prérogatives de la couronne ; il faut qu'il en soit fait expiation volontaire, ou que punition en soit infligée. C'est un attentat sur lequel nous ne pouvons garder le silence ; c'est une offense commise en pleine cour, et nous ne pouvons nous dispenser d'en prendre connoissance. »

Je vis que ce que je disois produisoit l'effet que j'en attendois. Les deux coupa-

bles parurent interdits et confus, et M. Hickery se leva et voulut chercher à s'excuser; mais voyant que je le tenois dans la nasse, je ne voulus pas risquer de l'en voir échapper, et j'interposai mon autorité pour lui imposer silence.

« M. Hickery, lui dis-je, il est inutile de vous adresser à moi. Je suis bien convaincu que vous sentez votre faute et que vous en avez du regret; mais cela ne suffit pas. Le repentir ne peut désarmer le bras de la loi, et c'est la loi, et non moi et mes dignes amis, que vous venez d'offenser. En un mot, M. Hickery, ou vous et M. Plan vous quitterez les places que vous occupez ici, ou j'abdiquerai la mienne; et, si je l'abdique, j'aurai soin de faire connoître au public le scandale qui m'y aura forcé. »

Il se rassit; j'en fis autant. Les membres du conseil se regardèrent les uns les autres en silence; mais personne ne parut disposé à donner suite à la proposition indirecte que je venois de mettre en avant. Je repris donc la parole encore une fois, et je m'adressai

au clerc de la ville, qui étoit assis au bas bout de la table.

« M. Keelevin, lui dis-je, il est de votre devoir de dresser un procès-verbal de tout ce qui se dit et se passe ici ; je vous requiers donc, en ma qualité de prévôt, de consigner par écrit des détails de la scène affligeante qui vient d'avoir lieu. »

M. Keelevin voulut me faire quelque observation ; mais je l'interrompis en frappant avec force sur la table, et je lui dis d'un ton sévère : Monsieur, vous n'avez pas de voix ici. Refusez-vous de m'obéir ? Faites ce que je vous commande, ou je vous rends responsable de toutes les suites. »

Tout le conseil fut frappé d'étonnement ; car jamais on ne m'avoit vu prendre un pareil ton d'autorité. M. Keelevin prit sa plume, prépara une feuille de papier, et il commençoit déjà à écrire, quand M. Peevie se leva, et après avoir toussé trois fois et avoir jeté un regard d'abord sur moi, et ensuite sur les deux délinquans, il s'exprima en ces termes :

« Milord prévôt, j'ai été surpris et con-

scandale de l'explosion que vient de produire la querelle discordante de nos deux confrères. C'est une malversation officielle dont l'étendue est incalculable, puisqu'elle a éclaté en notre présence, en présence de ceux qui sont les gardiens légaux de l'autorité royale dans ce bourg loyal de sa majesté. Je ne me permettrai pas un mot d'atténuation, encore moins d'apologie, sur cette offense, qui mérite la plus sévère animadversion, et dont les conséquences seroient inscrites sur nos registres en encre indélébile, si elle occasionoit une évacuation de magistrature à un homme qui joint d'autant de considération que vous. Mais mon avis balaisique est que, pour éviter la promulgation dans le public de cette affaire désagréable, les deux délinquans doivent donner volontairement leur abdication, au moyen de quoi il nous sera possible de supposer qu'ils ne sont venus à cette assemblée que pour y consacrer cette résignation, et de couvrir le reste d'un manteau prudent et silencieux. »

» Je répondis que personne ne devoit me soupçonner de vouloir pousser les choses à

l'extrémité si elles pouvoient s'arranger à l'amiable ; et qu'en conséquence , si M. Hickery et M. Plan vouloient se donner la main, en promettant de ne conserver aucune rancune l'un contre l'autre, qu'ils suivissent l'avis balsamique de M. Peevis, et que les membres du conseil consentissent, à ces conditions, à passer l'éponge sur cette affaire, je ne refusois pas de la laisser dans le silence, sans qu'il en fût fait aucune mention sur nos registres.

Je vis bien que M. Hickery étoit fort surpris de la tournure que les choses avoient prise ; mais il sentit qu'il avoit le pied dans le borbier et qu'il ne pouvoit s'en tirer. Il se leva donc d'un air fort peu satisfait ; M. Plan en fit autant, et, nous lançant tous deux un regard de travers, ils sortirent de la chambre du conseil. Nous fîmes rédiger alors un procès-verbal constatant qu'ils avoient donné leur démission, et nous arrêtâmes que nous leur choisirions des successeurs la séance suivante.

Ce fut ainsi que, de la manière la plus inattendue, je me débarrassai de mes deux

adversaires les plus opiniâtres, et ayant eu soin de leur donner pour successeurs des hommes doués de plus de discrétion, je me trouvai en état de mener le conseil avec le bout du doigt, manière d'administrer beaucoup plus commode que celle que j'avois d'abord eu en vue, quand même j'aurois pu la mettre en pratique. Mais pour qu'on puisse comprendre toute l'importance de cette élection, il faut que je rapporte comment elle se fit, parce que, pour assurer d'autant mieux mon influence et mon crédit, il étoit à propos que je fisse jouer les fils en me tenant derrière le rideau.

CHAPITRE XLVI.

Les nouveaux conseillers.

M. PEEVIE n'étoit pas peu fier du discours qu'il avoit prononcé pendant l'orage qui avoit grondé dans la chambre du conseil, et les expressions dont il se servoit en devinrent encore plus recherchées et plus amphigouriques qu'il jamais. Aussi, quand j'allai le trouver dans la soirée, dans l'intention de me servir de lui pour mettre les fers au feu à l'égard des deux personnes que j'avois dessein d'appeler au conseil pour remplacer ceux qu'il appeloit les contaminés dont on venoit d'opérer la dislocation, ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté que je pus deviner ce qu'il vouloit dire.

« M. Peevie, lui dis-je, quand nous fûmes assis bien à l'aise dans son petit salon, après

que sa femme nous eut apporté de l'eau-de-vie, du sucre et des verres, et sa servante de l'eau chaude et des citrons, je ne manque pas d'expérience, car je ne suis plus jeune, et il y a long-temps que je suis magistrat ; mais je puis vous dire, sans vouloir vous flatter, que je n'ai jamais vu rien de plus adroit ni de mieux entendu que la manière dont vous avez mis le holà ce matin dans la bagarre qui a eu lieu au conseil, et c'est pour-quoi j'espère que vous nous donnerez encore plus d'une fois de vos avis balsamiques. Mais à présent que j'y pense, comment se fait-il que vous n'ayez jamais été bailli ? Le rang que vous tenez dans la ville, et la considération dont vous jouissez doivent vous faire désirer d'avoir votre part des dignités publiques, et il faudra que nous y avisions. Un premier pas pour y réussir seroit de choisir pour nos deux nouveaux conseillers des hommes bien disposés à votre égard, et d'un esprit flexible et maniable. »

Le vieux Peetie parut enchanté de cette ouverture, et il convint qu'il seroit très-flatté d'être nommé bailli l'année suivante.

Nous nous-mêmes alors , comme de fil en aiguille , à jaser des différens individus que nous pourrions appeler au conseil ; et d'observation en observation , de remarque en remarque , j'eus soin de faire tomber notre choix sur Alexandre Hodden , marchand de couvertures , et Patrice Fegs , marchand épici-er , tous deux jouissant d'une bonne réputation chacun dans leur commerce. Il n'y avoit peut-être alors personne dans la ville dont le caractère fût plus souple et plus pliant que M. Hodden ; et quant à son voisin , M. Fegs , il étoit si bon , si complaisant , si doux , si mielleux , que les écoliers lui avoient donné le sobriquet de *Tête de sucre d'orge*.

« Nous ne pouvons faire un meilleur choix , M. Prevôt , » lui dis-je alors ; « voilà deux hommes qui ont commencé à bien faire leur chemin dans le monde ; à qui l'on n'a rien à reprocher , et qui seront certainement favorables à nos vues. C'est un devoir pour nous de les appeler aux honneurs civiques , et l'affaire ne peut être en meilleures mains que dans les vôtres. Vous les connoissez ; en-

galez-les à se présenter comme candidats , et disposez ensuite vos lignes , à l'égard des autres membres du conseil , de manière à prendre du poisson. »

Nous finîmes par convenir que nous donnerions à entendre que c'étoit une chose décidée que M. Hodden et M. Fegs seroient les deux nouveaux membres du conseil ; et pour être sûr que ce bruit ne tarderoit pas à se répandre dans toute la ville, dès que je fus rentré chez moi , j'eus soin d'apprendre cette nouvelle à mistress Pawkie , comme un secret d'Etat ; en lui recommandant de ne pas en dire un mot aux femmes des deux membres qui alloient être élus. Je la connoissois bien , je savois parfaitement qu'il ne lui échapperoit pas une parole qui pût trahir directement le fait que je lui confiois ; mais je savois aussi qu'elle n'auroit pas un instant de repos jusqu'à ce qu'elle eût fait sentir à toutes ses voisines qu'elle étoit instruite de quelque chose que personne ne connoissoit encore , et que ce qu'elle en diroit suffiroit pour faire deviner le reste.

Je ne fus pas trompé dans mon attente ,

car dès le soir même, elle alla faire une ronde chez toutes ses connoissances , où elle joua, sans s'en douter , précisément le rôle que je lui avois destiné. Elle alla voir, entre autres, la vieille mistress Rickerton, mère de mistress Fegs; et , comme je l'appris ensuite , elle lui dit qu'il ne falloit pas qu'elle s'émerveillât si elle apprenoit bientôt que quelque membre de sa famille avoit obtenu une distinction honorable dans la ville , avec d'autres propos qui annonçoient clairement l'élévation de M. Fegs à la magistrature , s'ils ne le disoient pas positivement. L'imagination de la vieille dame fut tellement échauffée par tout ce qu'elle venoit d'entendre , qu'elle ne pût se résoudre à se mettre au lit sans avoir fait venir sa fille pour lui apprendre la grande nouvelle qu'elle avoit moitié apprise , moitié devinée : ce fut même ainsi que M. Fegs apprit qu'il étoit question de le faire entrer dans le conseil , car ce ne fut que le lendemain matin que M. Peevie alla lui en parler.

Celui-ci, de son côté, avoit fait agir à-peu-près de la même manière sa femme, dont

la langue étoit encore mieux affilée que celle de mistress Pawkie ; et il en résulta que dès le lendemain on parla , dans toute la ville , de M. Hodden et de M. Fegs comme étant destinés à remplir les deux places vacantes dans le conseil , au lieu des deux membres qui avoient si inconcevablement , disoit-on , donné leur démission. Ce bruit , généralement répandu et accrédité , fit qu'il ne se présenta aucun autre candidat , et que ceux que nous avions choisis furent nommés sans aucune difficulté.

Ce point une fois gagné , je ne trouvai plus d'adversaires , je ne rencontrai plus aucun obstacle , et je pus faire marcher rapidement les divers travaux dont j'avois conçu l'idée. Indépendamment de la construction du nouveau pont , je fis faire des réparations considérables à la prison , et je fis construire une nouvelle école sur une pièce de terre tenant à celle que j'avois été sur le point de vendre à la ville lorsque le projet d'académie de M. Plan avoit tout renversé. Mais en ce moment , je ne pouvois plus songer à vendre ce terrain , car j'y avois fait bâtir

une maison qui est occupée aujourd'hui par la veuve du collecteur Gather , et je l'avois fait enclorre de murs , ce qui fut un grand avantage pour la ville , car elle trouva un bon mur tout élevé dans presque toute la longueur du terrain dont elle venoit de faire l'acquisition , et elle n'eut à payer que le droit de mitoyenneté.

Sans contredit tous ces grands et utiles travaux publics ne se firent pas sans argent ; mais la ville alors ne manquoit pas de crédit , et elle auroit trouvé à emprunter trois fois la somme dont elle avoit besoin , car ses affaires prospéroient , et nous avions la perspective d'une augmentation de revenu , tant par le droit de péage qu'on percevoit sur le pont , que par la location de trois belles boutiques que j'avois fait ouvrir au rez-de-chaussée du devant de la prison , en en faisant la réparation. Nous avions aussi renouvelé , à grand avantage , le bail des prairies de la ville ; de sorte que , si les choses eussent continué à marcher comme de mon temps , il n'y a nul doute que notre bourg royal ne fût maintenant dans un état florissant , au

lieu d'être noyé de dettes comme il l'est aujourd'hui. Il est aussi bien à regretter qu'on n'ait pas mis à exécution le projet que j'avois formé de faire conduire de l'eau dans toutes les rues par le moyen de tuyaux souterrains, ce qui auroit été du plus grand avantage pour toute la ville.

Mais ma tâche tire maintenant à sa fin, car il ne me reste plus qu'à raconter ce qui arriva à la conclusion du dernier acte public d'une vie qui fut aussi utile que féconde en événemens ; ce que je ferai avec autant de brièveté que le permet l'esprit de candeur et de vérité qu'on a dû remarquer dans toute la narration qui précède.

CHAPITRE XLVII.

Démission.

PEU de temps après la bataille de Waterloo , je commençai à voir qu'il alloit bientôt s'opérer un grand changement parmi nous. Le peuple trouvoit de l'ouvrage avec moins de facilité ; l'armée n'offroit plus une porte ouverte pour les jeunes gens, dont l'esprit étoit dissipé et turbulent ; les fermiers des terres de la ville prétendoient que la baisse survenue dans le prix des grains rendoit celui de leurs baux trop élevé ; enfin, comme marchand de draps , j'avois moi-même une preuve de la stagnation du commerce. Je pensai donc qu'étant alors avancé en âge , et ayant passablement arrondi ma fortune , il étoit temps que je songeasse à me retirer entièrement des affaires publiques.

En conséquence, vers le milieu de l'été de 1816, je commençai à donner à entendre qu'en terminant mes fonctions de prévôt, à la Saint-Michel, j'avois dessein d'abdiquer en même temps toute mon autorité, et de me retirer du conseil. D'abord ce fut une graine qui tomba sur une terre aride; cependant elle ne tarda pas à lever, et elle prit ensuite une croissance si rapide que, vers la mi-août, c'étoit une chose généralement entendue que j'allois me dépouiller des fonctions publiques dont j'avois été si longtemps revêtu.

Lorsqu'on commença à croire que mon intention étoit sérieuse, je dois reconnoître que plusieurs personnes me firent des représentations, et qu'il s'en trouva même qui me dirent que ma retraite seroit une calamité publique; mais cette disposition des esprits s'évanouit avant l'arrivée de la Saint-Michel, et j'eus quelque avant-goût du sentiment que doit faire éprouver l'inconstance de la multitude à ceux qui ont travaillé de leur mieux pour servir une populace qui ne les paie que d'ingratitude.

Je réfléchis pourtant qu'après tout ce que j'avois fait pour la ville et pour la communauté depuis tant d'années, il ne me convenoit pas de quitter mes fonctions comme un vieux cheval qu'on met à la réforme. Il me sembla qu'il m'étoit dû quelque chose, et que je commettrois une injustice envers ma famille si je négligeois de prendre tous les moyens nécessaires pour l'obtenir. Mais c'étoit une tâche délicate. A qui pouvois-je insinuer tout doucement de dire au conseil ce qu'il devoit faire ? Il étoit impossible que je parlasse moi-même de mes services ; je ne pouvois rien demander pour moi-même. Ce sujet me coûta de sérieuses et profondes réflexions, et je ne pouvois me confier à personne, pas même à ma femme. J'arrivai pourtant à mon but, et il peut être utile et avantageux pour les hommes publics qui se trouveront dans de semblables circonstances, de connoître les moyens que j'employai pour y parvenir.

Voyant que personne ne songeoit à l'acte de politesse qui m'étoit dû à si juste titre, le samedi d'avant la Saint-Michel, j'invitai

M. Mucklewheel , fabricant de bas , qui , à ma recommandation , avoit été appelé au conseil en remplacement du vieux M. Peevie , qui , ayant eu une attaque de paralysie , n'avoit pu être nommé Bailli , à vider un bol de toddy avec moi , méthode dont j'avois reconnu l'efficacité pour gagner les suffrages des membres du conseil , les uns après les autres , en mainte et mainte occasion , et pour amener leur esprit à un état de docilité convenable. Lorsque nous eûmes bu un verre ou deux , en jasant de choses et d'autres , je commençai , en lui en versant un autre , à lui parler , avec circonlocution , de la renonciation que j'allois faire aux dignités que j'avois occupées si long-temps , et avec tant d'avantage pour la communauté.

— M. Mucklewheel , lui dis - je , vous êtes un jeune homme , et vous ne pouvez encore être versé , comme vous le serez par la suite , dans la politique et la diplomatie qui sont nécessaires pour administrer la ville. Il est donc possible que vous n'ayez pas entendu parler des inten-

tions où j'ai ouï dire qu'est le conseil à mon égard. Il est vrai que j'ai été longtemps un fidèle serviteur du public; mais c'est un homme bien foible que celui qui attend du peuplé une récompense de ses services; et je serois certainement moi-même le plus foible de tous si, avec l'expérience que j'ai acquise, je pouvois croire que quelqu'un se donnât la peine de faire la motion de me voter des remerciemens et une pièce d'argenterie.

M. Mucklewheel me répondit qu'il étoit charmé d'apprendre que le conseil eût dessein de me rendre cette justice. « Il n'y a personne, » ajouta-t-il, « qui mérite si bien une preuve éclatante du respect public, et j'appuierai certainement cette proposition de tout mon pouvoir, quand elle sera faite.

— Quand à cela, lui répondis-je en lui versant encore un verre de toddy, je n'en ai nul doute; et j'ai pleine confiance que, si la proposition est faite, elle sera, en quelque manière, unanimement adoptée. Mais ce qui est l'affaire de tout le monde,

n'est l'affaire de personne, M. Mucklewheel, et je n'ai pas entendu dire qu'aucun membre du conseil se propose de se mettre en avant à cet égard. Chacun en chuchote dans son coin, cela est bel et bon : mais en parler en public, c'est toute autre chose. D'ailleurs il y a bien peu de gens qui voient avec plaisir les honneurs qu'on rend à un autre. Et cependant tout homme public devrait, par intérêt pour lui-même, désirer qu'on accordât des récompenses à son prédécesseur, ponce qu'en songeant au temps où il sera lui-même le prédécesseur d'un autre, il doit réfléchir à ce qu'il penserait si, après avoir, comme moi, passé près de cinquante ans dans les dignités, il retomboit dans l'obscurité comme s'il n'avoit jamais rien été dans ce monde. Au fait, M. Mucklewheel, je dois convenir qu'un vote de remerciemens et d'une pièce d'argenterie de la part du conseil seroit satisfaisant pour moi ; mais à moins qu'il ne soit amené d'une manière convenable, j'aime mieux qu'il n'eût pas lieu.

— Vous pouvez compter, me répliqua

M. Mucklewheel, que cela se fera convenablement , et de manière à faire honneur au conseil ainsi qu'à moi-même. J'en parlerai au bailli Shuttlesworth, le nouveau prévôt : il fera la motion , et je me chargerai de l'appuyer.

— Holà ! holà ! mon jeune ami , lui dis-je avec un air de gaieté assez naturel , car j'étois charmé de voir de quelle manière il prenoit la chose , vous êtes encore novice dans les affaires publiques. Le prévôt ne doit rien savoir de cela ; ou , s'il en sait quelque chose , il doit avoir l'air de tout ignorer , ce qui est la même chose. On diroit , s'il proposoit pareille chose , qu'il a déjà en vue quelque honneur semblable pour lui , et cela ne conviendrait pas. Ce n'est pas à lui qu'il faut parler. Mais il y a M. Birky , par exemple , qui doit me remplacer au conseil : ce seroit l'homme qui conviendrait ; car , arrivant comme mon successeur , il est bienséant qu'il parle de lui-même avec modestie , par comparaison avec moi. Je pense donc que la proposition sonneroit mieux dans sa bouche ; après quoi vous pourrez vous-même l'appuyer.

M. Mucklewheel convint avec moi que la motion auroit certainement meilleure grâce si elle étoit faite par mon successeur.

— Mais , lui dis-je alors , je ne sais trop s'il a entendu parler de cette affaire; au surplus vous pourrez le lui demander. En un mot, M. Mucklewheel, vous voyez qu'il faut une main adroite pour toucher aux affaires publiques, et quelque jugement pour connoître ceux qu'il convient d'y employer. S'il ne s'agissoit pas de moi , si j'avois à parler pour un autre qui eût rendu à la ville les services que je puis dire que je lui ai rendus , je ne serois pas embarrassé : Messieurs , dirois-je tout naturellement aux membres du conseil en me levant , je crois que nous serions à blâmer si nous laissions M. Mucklewheel, en supposant que je parlasse de vous , qui a été si long-temps le compagnon de nos travaux , quitter la place qu'il occupe parmi nous , sans lui donner quelque marque de notre estime , quelque témoignage de la reconnaissance que lui doit la ville , comme magistrat. Chacun sait qu'il a été en dignité pendant près de cinquante ans , et qu'il a été , trois

fois différentes, revêtu de la première magistrature de cette ville; que beaucoup d'améliorations y ont été faites d'après ses avis, et qu'il a donné en toute occasion des preuves de sagesse et de prudence. Je propose donc qu'il soit nommé un comité pour examiner quel est le meilleur moyen de lui exprimer la satisfaction que nous éprouvons des services qu'il a rendus à la ville, et je m'estimerois heureux d'en être membre si le prévôt veut bien se charger de le présider.

Voilà comme j'entamerois l'affaire; et si j'avois à appuyer la motion comme vous paroissez vouloir le faire, je dirois :

Le digne conseiller qui vient de parler, Messieurs, n'a fait que prévenir par sa motion le vœu de chacun de nous; mais quoique la nomination d'un comité soit une voie convenable d'exprimer des sentimens que nous partageons tous, je crois qu'il vaudroit encore mieux que le conseil prît une résolution positive à ce sujet, et qu'il nommât ensuite un comité pour la mettre à exécution.

Alors je parlerois du vote de remerciemens et du présent d'une pièce d'argenterie desti-

née à rester dans la famille du magistrat quittant ses fonctions, comme un monument de l'opinion que la communauté a conçue de ses services.

Après avoir ainsi indiqué judicieusement à M. Mucklewheel la marche qu'il avoit à suivre, je feignis de me rappeler tout à coup que j'avois une lettre à écrire pour l'heure de la poste, et l'ayant prié de m'excuser si je le quittois si promptement, — Au surplus, ajoutai-je, vous jugerez peut-être à propos pendant ce temps d'aller sonder les dispositions de M. Birky, et je ne serois pas fâché que vous revinssiez m'informer du résultat de votre conversation ; car, malgré tout ce que nous avons dit, et l'intérêt chaud et amical que vous mettez dans cette affaire, je ne voudrois réellement pas que mes amis s'en occupassent, à moins que ce ne soit d'une manière satisfaisante pour eux comme pour moi.

Il alla sur-le-champ trouver M. Birky, qui n'avoit pas entendu parler de cette affaire, ce qui n'est pas étonnant, puisque j'étois le seul qui y songeasse. Ils revinrent en-

semble, et M. Birky étoit tout glorieux d'avoir à prononcer un discours devant le conseil dès le jour même qu'il y entreroit, car c'étoit un jeune homme qui ne manquoit pas d'ambition. Enfin tout fut si bien arrangé que, le lundi suivant, c'étoit le bruit général de la ville que le conseil ne présenteroit un vote de remerciemens et une pièce d'argenterie; et quand M. Birky en fit la proposition, tous les esprits y étoient préparés, et elle ne souffrit aucune difficulté.

J'eus donc la satisfaction de rentrer dans la classe des simples citoyens avec un grand et beau vase d'argent, sur lequel étoit gravée une inscription honorifique en langue latine constatant le temps que j'avois été membre du conseil, doyen du guild, bailli et prévôt; et quoique, dans le commencement de ma vie publique, on puisse remarquer quelque levain de l'ancien temps, au total, et tout bien pesé, je me flatte qu'on trouvera que je n'ai pas été un serviteur inutile pour mon pays. Les magistrats et les hommes en autorité doivent gouverner d'après les maximes reçues et suivant l'esprit du temps; du moins

il est certain que toutes les fois que j'ai voulu agir autrement, j'ai rencontré d'étranges obstacles dans les opinions des autres, et l'on a souvent critiqué mes intentions les plus pures, pour en louer d'autres qui étoient moins désintéressées, tant l'homme est naturellement porté à douter de l'intégrité de tous ceux qui sont revêtus du pouvoir, surtout quand on les voit dévier des pratiques de leurs prédécesseurs. La postérité donc, ou je me trompe fort, ne me fera pas un crime de m'être quelquefois conduit d'après de petits motifs d'intérêt privé, puisque je ne faisais que ce qui s'étoit fait de temps immémorial; mais j'ai enfin reconnu qu'un esprit de réforme se répand parmi les hommes, et que le monde devient meilleur, lentement à la vérité, mais enfin il devient meilleur, et le profit en sera retiré par ceux qui sont destinés à y paraître après nous.

FIN.



63695624





